This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

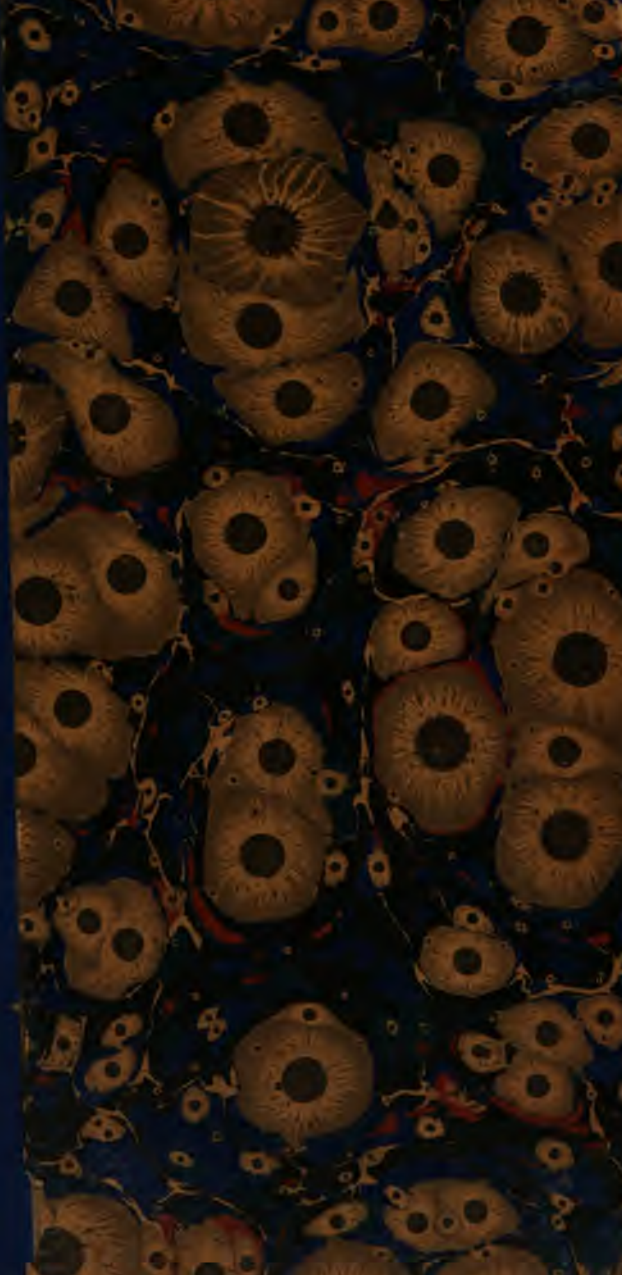
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

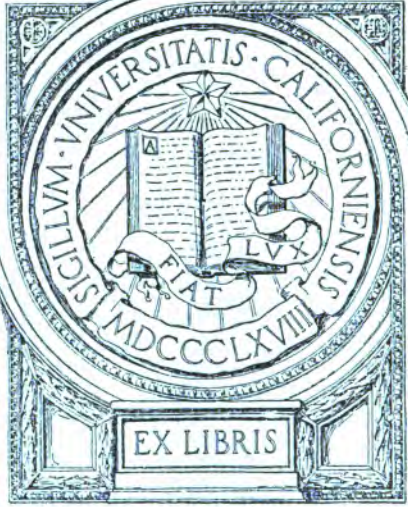
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



GIFT OF
JANE K. SATHER



EX LIBRIS

AU PAYS MALGACHE

cal 5193
12

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser pour traiter à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 bis, rue de Richelieu, Paris.

ÉMILE BLAVET

UNIV. OF CALIFORNIA

Au Pays Malgache

DE PARIS A TANANARIVE

ET RETOUR

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

1897
Tous droits réservés.

DT469
M26B6

UNIV. OF
CALIFORNIA

History

SATHER

PRÉFACE

Êtes-vous pour ou contre l'expansion coloniale ? Et, moi-même, suis-je pour ou contre cette expansion ? Ni vous ni moi ne le savons au juste, je le crains. Car l'échec ou le succès définitif de ce genre d'entreprises est toujours fixé à une très lointaine échéance ; elles exigent, de la nation qui les poursuit, beaucoup de persévérance et de très grands sacrifices ; et nous devons nous méfier, à cet égard, de l'opinion populaire, toujours impatiente et trop prompte aux découragements et aux alarmes.

L'un des motifs les plus légitimes que nous ayons aujourd'hui de maudire la mémoire de Louis XV est, assurément, le lâche abandon de cet admirable Dupleix, qui, s'il eût été approuvé et soutenu jusqu'au bout par la métropole, nous aurait sans doute conquis l'empire des Indes ; et nous frémissons d'indignation en nous rappelant qu'un tel homme, qui avait exercé, au milieu des pompes et du luxe de l'Asie, un pouvoir quasi-royal, et à qui douze millions étaient dus, est mort obscurément à Paris, de misère et de chagrin. Mais nous n'étions pas là en 1754, et nous ignorons les appréhensions, en apparence très raisonnables, que les actes téméraires de cet aventurier de génie avaient pu, sans doute, provoquer alors, je ne dis pas parmi le peuple, — il n'était point consulté — mais dans les Conseils du roi et de la Compagnie des Indes.

Souvenons-nous, s'il vous plaît, par

comparaison, de la violente agitation qui éclata, dans toute la France, à la nouvelle de la défaite — sans grande importance pourtant — subie par nos troupes à Langson. Le peuple souverain ne fut pas plus sage que le monarque par la grâce de Dieu. Parce que quelques-uns de nos bataillons avaient dû momentanément battre en retraite, le ministre d'alors, qu'on rendait, à tort ou à raison, responsable de ce malheur, fut précipité dans un cloaque d'impopularité, où il se débattit vainement, on peut le dire, presque jusqu'à la fin de sa vie ; et, si l'on eût cédé à l'exaspération publique, le Tonkin était immédiatement évacué.

Au dix-huitième siècle, nous avons perdu l'Indoustan, et nous honorons maintenant la mémoire de Dupleix, qui prétendait le garder. Qui sait si, dans cinquante ans, dans cent ans, nos possessions de l'Indo-Chine ne seront pas devenues un empire très riche et très prospère,

et si nous ne dresserons pas un jour des statues — plus triomphales que le bronze de Saint-Dié — à ce même Jules Ferry, qui, pour avoir fait, avec quelque suite, de la politique coloniale, fut victime de l'exécration populaire, au point d'être accusé de nous amener les épidémies de choléra !

D'ailleurs, il me semble que, dans cette fin de siècle, une force mystérieuse pousse les fils de la vieille Europe à conquérir de lointains territoires et à combattre les peuples barbares. Sommes-nous destinés, comme le prophétisent de sinistres oracles, à recevoir, tôt ou tard, le contre-coup de cet effort, pour ainsi dire instinctif, sous la forme assez épouvantable d'invasions de Noirs ou de Jaunes ? C'est le secret de l'avenir. En attendant, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre le mouvement et d'obéir à l'ancienne loi de concurrence qui régit les nations. Puisque nos plus puissants voi-

sins augmentent sans cesse le domaine de leurs colonies, conquérons-en donc aussi de nouvelles. Tâchons, surtout, d'en tirer le meilleur parti possible, et, pour cela, essayons d'abord de les connaître.

Sur nos possessions d'Afrique et d'Asie, nous possédons déjà des quantités de documents, de quoi remplir des bibliothèques. Mais, relativement à Madagascar, l'enquête s'ouvre à peine. C'est ce qui donne au présent livre son intérêt et son prix.

Vous en connaissez tous l'auteur. Depuis trente ans, vous retrouvez chaque jour sa signature, avec le plus vif plaisir, dans les feuilles parisiennes ; et pas n'est besoin de vous rappeler tout ce qu'il a dépensé là de verve étincelante et légère, d'observation aiguë et pittoresque. Infatigable Danaïde de la Presse, il a versé quotidiennement, dans le puits sans fond du journal, son urne pleine jusqu'au bord de pensée charmante et d'aimable style.

Mais, à la longue, le besoin d'une diversion se fait sentir. Et un beau jour, lassé de ce piétinement sur place, ressaisi par ce goût d'aventures qui fut le péché mignon de sa jeunesse, Emile Blavet s'est laissé prendre au mirage des pays neufs, où l'on peut déployer librement son énergie et son initiative ; et il est allé à Madagascar. Et, à Madagascar, il a pris des notes ; car, en pleine action, il est resté ce qu'il est avant tout, un observateur et un écrivain. De là, ce livre, écrit par un artiste, qui sait voir et qui sait dépeindre, mais aussi par un homme pratique, qui, venant de parcourir une route très difficile, veut que son expérience profite aux voyageurs qui suivront le même chemin. Lisez, par exemple, à ce point de vue, le dernier chapitre. Il contient des renseignements très précis — et très précieux — sur la vie à Tananarive et sur les ressources que l'île offre au colon. De telle sorte que ce récit, d'un tour si alerte et

de couleurs si vives, est à la fois amusant comme les IMPRESSIONS DE VOYAGE *d'Alexandre Dumas père et utile comme un Bædecker.*

*Lisez. Laissez-vous conduire par ce bon guide. Je vous promets des surprises, surtout lorsqu'il vous introduira chez la reine Ranavolo, si, comme moi, vous avez conservé sur les mœurs et l'étiquette des cours, dans l'Océan Indien, les idées fausses que M. Scribe inculqua aux abonnés de l'Opéra, en leur montrant la fête et le ballet du quatrième acte de l'*AFRICAINE. *Lisez ce charmant livre dont le succès me paraît assuré, — car il arrive à son heure — et dont le charme et l'intérêt peuvent se résumer en cette courte phrase : c'est du nouveau.*

Vous y rencontrerez pourtant une chose vieille, très vieille, mais excellente et qui, je l'espère bien, durera toujours : c'est l'amour de la France, c'est l'admiration et l'enthousiasme devant le courage de

ses enfants. En lisant les paroles mêmes — sténographiées par Blavet — du général Voyron racontant l'arrivée des Français devant Tananarive, votre cœur tressaillira. Vous reconnaîtrez que nos petits troupiers de la colonne mobile avaient, en s'enfonçant dans l'île mystérieuse, la même intrépidité, la même endurance, la même passion d'aventure et de conquête que les marins de Jacques Cartier remontant le Saint-Laurent, et vous songerez avec un joyeux orgueil que notre race n'a pas dégénéré.

FRANÇOIS COPPÉE.

AU LECTEUR

Paris, 10 février 1897.

On voyage vite, aujourd'hui.

Parti de Marseille, dans les premiers jours de février 1896, à destination de Madagascar, j'ai revu, dans les derniers jours de juin, la flèche hardie de Notre-Dame de la Garde.

Pendant plus de deux mois, de Tananarive, où j'avais posé ma tente, j'ai rayonné sur tous les points que l'insécurité des chemins ne rendait pas inaccessibles, et j'ai relevé les immenses richesses industrielles, agricoles, forestières et minières de notre nouveau domaine colonial.

Hôte d'un colon de la première heure pour qui la « Grande Ile » n'a pas de secrets, familier de la Résidence dont M. Laroche, avec une courtoisie rare, m'avait ouvert les portes toutes grandes, j'ai pu, me renseignant à ces deux sources, et par une enquête contradictoire, m'édifier sur la nature exacte des rapports entre vainqueurs et vaincus et, si j'ose m'exprimer ainsi, sur leur « état d'âme ».

Enfin, en causant, d'une part, avec des propriétaires d'esclaves et, d'autre part, avec des esclaves eux-mêmes, mes porteurs de filanzane notamment, je me suis rendu compte que cette grosse question de l'esclavage, si digne de préoccuper les esprits généreux, serait une des pierres d'achoppement de la conquête, et qu'il faudrait, pour la résoudre à la satisfaction de tous, des années et encore des années.

Et de cette triple enquête, poursuivie en toute indépendance, j'ai rapporté cette triple conviction :

Que Madagascar, administré selon la « bonne formule », sera, d'ici vingt ans, la plus belle, la plus florissante et la plus féconde de nos colonies, sans en excepter la Cochinchine ;

Que le principal obstacle à la « francisation » rapide de l'île, — l'ennemi, en un mot, le seul, c'est le Hova ;

Que l'abolition de l'esclavage doit entrer dans notre programme de réformes, mais qu'il faut s'y hâter avec lenteur, sous peine de léser arbitrairement des intérêts séculaires et de jeter brutalement sur le pavé quelques millions de tire-laine et de crève-la-faim, qui s'en iraient grossir infailliblement l'armée, déjà trop compacte et trop bien organisée, du fahavalisme (1).

Ces constatations faites — et elles étaient nécessaires pour réagir contre l'indifférence défiante du Français en général et du Parisien

(1) Depuis, le Parlement a proclamé l'abolition de l'esclavage. Attendons les résultats.

en particulier à l'endroit de nos colonies, — je prie le lecteur de ne chercher dans ce petit livre que ce qu'il m'a plu d'y mettre : des instantanés de route, des coins de paysage, des croquis de plein air, des silhouettes découpées dans l'azur, — en un mot, la vision spontanée et directe d'un chroniqueur en rupture de boulevard, tantôt presbyte, tantôt myope, et plus épris de pittoresque que de technicité, d'humour que de métaphysique.

E. B.

DE MARSEILLE A TAMATAVE

UNIV. OF CALIFORNIA

LIVRE DE BORD

A L'AMIE

En vue de la Corse.

Mardi, 11 février 1896. — Voilà quinze heures, amie, quinze heures, déjà! que je vous ai quittée, et la dernière vision encore présente à mes yeux est celle du petit chiffon blanc que votre main fine agitait, en signe d'adieu, du quai fuyant de la Joliette, et que j'ai distingué longtemps, si longtemps — lui, non un autre — dans l'envolement attendri de tant d'autres chiffons anonymes!

C'est en vue de la Corse, dès le patron-minette — car on est lève-tôt à la mer — que je commence à tenir ma promesse de noter, au hasard du loisir et de la plume, et de vous dédier mes impressions de Parisien en route vers le Pays Noir. Ces premières heures du jour sont exquises sous un joli ciel bleu-tendre, où les brumes nocturnes se fondent, s'estompent, se volatilisent à la fraîche haleine du matin. Il y a sur le visage de tous les passagers comme une intense joie de vivre.

Le *Djemmah*, qui m'emporte à deux mille cinq cents lieues du boulevard, n'appartient pas à la flotte « chic » des Messageries Maritimes. Le mouvement est moins *select*, comme dit notre Arthur, vers Madagascar que vers les Indes, l'Indo-Chine et l'Australie. On ne coudoie à bord que fonctionnaires, officiers, commis de résidence, prospecteurs de mines, vagues négociants, naturels de Maurice et de la Réunion, tous braves gens, de facile commerce, mais de mince prestige. Peu de femmes, et

du genre plutôt sérieux. Pas ombre de flirt en perspective; pas une de ces fugitives communions d'âmes, de ces fortuites associations d'esprits, de ces passionnettes sans lendemain, qui sont un si puissant réactif contre la monotonie des heures toujours pareilles, des passe-temps quotidiens jamais variés. Le piano, oui, le piano qui, dans ce milieu de fade mélancolie, trouverait grâce aux yeux de Reyer lui-même, est muet désespérément. Seul, un jeune officier de marsouins, un brin mélomane, a timidement esquissé — hier, entre chien et loup — cette ineffable prière d'Elsa, qui, soupirée par vous, me plongeait en des extases infinies; mais il n'a pu lutter contre la séduction supérieure de la manille et du whist, et je doute qu'il récidive.

Il y a, malgré tout, un tel charme dans ce néant, au sortir de la cohue boulevardière, il répond si bien à cette ardente soif de solitude dont je suis dévoré, qu'au lieu de m'en plaindre, je suis presque tenté de m'en réjouir. Seul, réduit à moi-même,

moins cruelle m'est la nostalgie de ceux que j'ai laissés derrière moi ; et j'ai cette illusion de les avoir là, tout près, à portée de mon cœur et de mes yeux, alors qu'ils sont si loin et que chaque tour d'hélice m'en éloigne davantage.

Et puis, comme l'âme d'un violoncelle éveille, dans une salle vide, des échos plus sonores, il semble que l'âme humaine, dans l'isolement, vibre avec plus d'intensité. Sa puissance admirative s'aiguise à ne point subir le contact des admirations ambiantes. Pour moi, je ne goûte bien toute la beauté d'un paysage qu'en égoïste, et mon dilettantisme s'effarouche des phrases toutes faites, des enthousiasmes factices, des extases clichées où se complaisent les clients de la Cook's Agency. Rien ne me gâte, par exemple, un coucher de soleil, comme les réminiscences dont il fournit le prétexte aux touristes trop érudits, comme les faciles rappels de palettes illustres. J'ai souffert cette déconvenue, hier soir, tandis que, penché sur le bastingage,

je regardais là-bas, tout là-bas, l'énorme globe de feu, pain à cacheter gigantesque, s'amincir en de lentes échancrures, et, finalement, s'abîmer dans une gloire apocalyptique de nuages gris de fer, tout liserés d'or, autour desquels montaient comme des vapeurs d'encens. C'est toujours, à vrai dire, la même pièce, mais jouée, chaque fois, dans un décor autre, avec des détails de mise en scène inédits; et bien que, de longue date, elle me soit familière, je n'y assiste jamais sans être remué jusqu'aux entrailles. Et cela par un phénomène de suggestion à distance, sous l'hypnotisme de cette pensée qu'à la même minute d'autres, qui me sont chers, regardent, eux aussi, le même globe de feu disparaître derrière les mêmes nuages, et que cette simultanéité de sensations les relie à moi par je ne sais quel fil invisible... Vous rappelez-vous l'épisode de l'étoile dans *Amants?* Je crois bien que nous en avons ri. Aujourd'hui, je n'ai même pas le cœur d'en sourire. Il est fait de ces petites puérilités sentimentales le bonheur de ceux

dont l'ironique destin a fait, pour un temps, des ombres errantes, des sans-famille, presque des exilés !

— Monsieur est artiste ? me glissa sournoisement dans l'oreille un petit homme, gros et court, au bedon chargé de sonnailles, dont un hasard fâcheux avait fait mon voisin de cabine et qui s'autorisait de ce hasard pour m'assassiner de ses bonnes grâces.

— Non, monsieur ! répondis-je sèchement, d'un ton à décourager les entreprises familières de ce gêneur.

— J'aurais cru !... On juge volontiers les gensss d'après soi-même.

— Ah ! monsieur est...

— Artiste ?... Je m'en flatte... Photographe, pour vous servir... Ci-devant, rue Canebière : *Au divin Phœbus !*... Dans un mois, à Tananarive : *A la statue de Memnon !*... Très couleur locale, hé ! Memnon !... Et puis, Memnon... le soleil... Vous comprenez l'apologue ?

— Il est limpide.

— C'est un plaisir de causer avec vous... Pas besoin de mettre les points sur les i !... Et vous ne seriez pas artiste !... Vous badinez !... Il n'y a qu'un artiste pour se pâmer ainsi devant un coucher de soleil !... Un crâne spectacle tout de même, et comme on n'en voit pas souvent sur *vos* boulevards, monsieur le Parisien !... Du blanc, du noir, du bleu, du rouge, du rose, du vert, du jaune, du violet !... Toute la lyre !... Et quelle palette !... Je n'en connais que deux capables de piger avec, celle de Véronèse et celle de Rubens... Quant à *vos* barbouilleurs modernes, ah ! les pôvres !... C'est-il *votre* Puvis, avec son pinceau chlorotique, qui serait f...ichu de vous brosser un ciel comme celui-là !... Je t'en souhaite !

Il disait *vos* boulevards, *vos* barbouilleurs, *votre* Puvis, avec ce goût d'ail qui donne à chaque syllabe une violente saveur de terroir, et *Monsieur le Parisien* avec cette nuance de mépris protecteur où se reconnaît le Phocéen irréconciliable... Je l'aurais tué !

Un coup de roulis, en nous séparant, fit diversion à ces velléités homicides. Le navire, illuminé comme par miracle, avec son fourmillement de passagers réunis, par petits groupes, en une infinie variété de tableaux de genre, offrait l'aspect de quelque Musée Grévin flottant entre le ciel et l'eau. Ici, un Bonvin : des religieuses, destinées au sanatorium de Nossi-Bé, ravaudent des bas en marmottant leurs patenôtres ; là, un Detaille : des officiers, parmi lesquels le brave colonel Combes, se livrent à des études comparées sur nos diverses colonies; ailleurs, un Pelez : des salutistes, aux yeux caves, au masque émacié, vociférent des cantiques, s'entraînant dès le bord pour l'apostolat qu'ils vont exercer à Zanzibar ; plus loin, un Fromentin : des Arabes accroupis, en des attitudes extasiées, psalmodient, à grand renfort d'Allah ! Allah ! l'oraison vespérale ; et là-bas, dans le carré des marsouins, un rappel du célèbre tableau de Bellangé : *le Loto des zouaves au camp de Châlons*... Ah ! l'amusant, le pittoresque microcosme !... Le pont, éclairé

d'un bout à l'autre par des lampes électriques qui trouent son double plafond de toile, évoque la perspective fuyante du passage des Panoramas... Et l'illusion est telle que, lorsque sonne le premier coup du dîner, je crois entendre la sonnette du théâtre des Variétés carillonnant la fin de l'entr'acte !

Du détroit de Bonifacio.

Le *Djemmah* glisse, avec de molles ondulations de cygne, entre la Corse et la Sardaigne, entre la France, à bâbord, et, à tribord, l'Italie. Ici, la Madalena ; là, Bonifacio. La passe est si étroite que, sur l'une et l'autre côte, on distingue à l'œil nu, non seulement les maisons, mais aussi les silhouettes des indigènes. Dans ce pays du *dolce farniente*, où dormir est une des plus grandes joies de vivre, la nuit se prolonge très avant dans la matinée. Et j'ai pu, grâce à ma lorgnette marine, surprendre, à la minute psychologique du réveil, des scènes d'intérieur éminemment

suggestives. Combien ai-je regretté de n'avoir pas un appareil photographique plus puissant! Il y aurait eu là, pour une « gauloiserie » d'Armand Silvestre, de très précieux motifs d'illustration.

Les Grecs appelaient les Furies Euménides. C'est évidemment par un de ces euphémismes chers aux peuples d'origine hellénique que le nid de vautour juché tout en haut de cette falaise, sinistre comme celle de Penmarc'h, s'appelle Bonifacio. Bonifacio! Ce nom a la douceur d'une caresse, il éveille des idées de langueur et de béatitude, il fait rêver d'une Salente poétique, mollement couchée le long d'une mer berceuse, parmi les orangers, les myrtes et les lauriers-roses. Et la désillusion est grande, on éprouve comme une angoisse de voir, au faîte de ce roc monstrueux — projectile géant vomi par quelque cratère sous-marin — se dresser un fantôme de ville, faite de masures caduques et lépreuses, qui simulent, dans la perspective, les tronçons épars d'une bastille

démantelée. Jetées là, telle une malédiction du ciel, elles semblent tenir par d'inarrachables racines au bloc granitique, dont l'énorme surface, polie, à sa base, par le séculaire baiser du flot, est ravinée, à son sommet, par les torrents d'immondices que les indigènes, de temps immémorial, déversent directement, comme en un dépotoir naturel, de leurs fenêtres dans le gouffre. Émergeant de ce chaos préhistorique, un reste de tour à créneaux chante les prouesses du banditisme féodal, et la flèche d'un clocher moyenâgeux s'empourpre, sous le soleil qui flambe, d'une rouge lueur d'auto-dafé. Épandu sur ce paysage dantesque, dont les zigzags aveuglants de la foudre pourraient seuls faire éclater, dans sa plénitude, la sauvage grandeur, ce radieux soleil a l'air d'un ironique anachronisme !

Pas un indice de vie dans cette nécropole, n'était la petite flamme tricolore qui, joyeusement, ondule au-dessus d'une lourde bâtisse dont la vive blancheur de mosquée détonne dans la morne grisaille du décor.

C'est la caserne. Dans l'encadrement des croisées, converties en séchoirs, d'où pendent des grappes de haillons pittoresques, apparaissent des faces rubicondes de tourlourous; tandis que, plus bas, un officier, dont la haute silhouette se détache en vigueur sur le mur chauffé à blanc, suit avidement, la jumelle braquée sur notre paquebot, ce « coin de France » qui passe, comme s'il voulait s'en emplir les yeux pour les heures nostalgiques. Et je me disais que, pour lui, ces heures-là doivent sonner souvent, et que souvent aussi doit l'étreindre le souvenir des garnisons aimables et joyeuses, sur ce promontoire d'exil, dans cette bourgade perdue, sans amour et sans joie. Je me disais même cela tout haut, si haut que le commandant du bord, dont j'étais l'hôte sur la passerelle, m'entendit et, me frappant sur l'épaule :

— Ne le plaignez pas, me dit-il, il n'est pas à plaindre! S'il est là, c'est qu'il l'a voulu!... Bonifacio, comme tous les postes-frontières, sur les Alpes, notamment, et au pied des Vosges, est un poste d'honneur!...

On ne le fuit pas, on le recherche... Et il y a, croyez-le bien, plus d'appelés que d'élus !

— Je ne songeais pas, en effet, que c'est ici la frontière...

— Et une frontière aussi périlleuse et peut-être plus traîtresse que celle de l'Est !... Ceux qui la gardent sont des privilégiés, mais, en même temps des soldats d'élite !... Et leur vie est si pleine qu'il n'y a de place ni pour l'ennui ni pour le regret !... Comment auraient-ils le loisir de regarder en arrière lorsqu'ils ont tant à faire de regarder devant eux ?... Voyez plutôt...

Et, le doigt tourné vers la Sardaigne, il me montrait, sur la plate-forme d'un fortin, une ligne de monstres vaguement accroupis, dont le soleil allumait les énormes prunelles...

C'étaient des canons italiens, tournés, gueules béantes, vers la lourde bâtisse, où, dans l'encadrement des croisées, converties en séchoirs, apparaissaient des faces rubicondes de tourlourous !

— Croyez-vous toujours, reprit le com-

mandant, après un silence significatif, que Bonifacio soit un Sainte-Hélène?

— Non, certes, répondis-je... une île d'Elbe, tout au plus!

En détournant les yeux vers la côte française, je vis, à l'avant, un moussaillon qui, son béret à la main, faisait un grand signe de croix. Le commandant, à son tour, se découvrit et, gravement, esquissa le même geste. Je l'interrogeai d'un regard où perçait une vague inquiétude, comme si nous étions sous la menace de quelque danger. Il me dit:

— Nous autres, marins, nous ne franchissons jamais cette passe sans invoquer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et sans réciter au-dedans de nous une petite prière. C'est là, dans ce chaos de roches aiguës comme des dents de squales, que la *Sémillante* périt corps et biens pendant la guerre de Crimée; et c'est autour de cette colonne de granit, élevée en commémoration du sinistre, que sont ensevelis les six cents naufragés, ceux du moins dont le gouffre rendit

la dépouille !... Prier, c'est affranchir quelqu'une de ces âmes restées en détresse, lui délivrer un passeport pour le paradis !... Hé ! sait-on si nos âmes, à nous, jetées un jour dans ce purgatoire par un caprice de cette mer qui nous berce aujourd'hui pour mieux nous étouffer demain, n'auront pas, elles aussi, besoin de ce passeport ? Voilà pourquoi nous prions, moins peut-être pour leur salut éternel — car il entre un peu d'égoïsme dans notre piété pour les morts — que pour notre propre sauvegarde !

Ce diable d'homme m'avait donné froid dans le dos !... Mais bast ! Le ciel est bleu, la mer est belle, le *Djemmah* s'y meut avec des ondulations de cygne... A Dieu vat !

Les îles Lipari.

Mercredi, 12 février. — Ce matin, à peu près vers la même heure où nous avons passé, hier, en vue de la Corse, nous passons en vue du Stromboli...

Je ne voudrais pas, amie, avoir l'air de découvrir la Méditerranée ni de disputer aux géographes, topographes, ethnographes et photographes de la maison Bœdecker and C° le record de la précision géographique, topographique, ethnographique et photographique. Rien, au surplus, ne ressemble à un archipel comme un autre archipel; et ce que je vous dirais des Lipari ne différerait pas sensiblement, aux noms près, de ce que je pourrais vous dire des Cyclades, des Baléares ou même des Bissagos. Seriez-vous bien avancée de savoir que l'archipel de Lipari forme un groupe de treize îles, qu'une de ces îles a pour nom Alicudi, une autre Felicudi, et qu'aux temps fabuleux, Salini s'appelait Didyme? Et puis les verrai-je aujourd'hui des mêmes yeux que je les verrai demain, que d'autres les verront ou les auront vues, et, de ces aperceptions diverses, quelle sera la vraie? Un paysage est, pour moi, vous le savez, un phénomène plutôt subjectif qu'objectif, plus en moi qu'en dehors de moi, et le charme essentiel en réside moins dans la vision

dont il m'éblouit que dans l'émotion dont il me pénètre. Je le sens plus que je ne le vois. Et j'y apporte le même parti-pris égoïste que devant un tableau, dont les détails me laissent indifférents, si, de l'ensemble, il se dégage une impression qui corresponde à mon actuel « état d'âme ».

Il est probable que mon « état d'âme », tandis que nous évoluions à travers le labyrinthe des Lipari, n'était pas celui de l'odieux photographe qui, hier, m'avait gâté mon coucher de soleil, et qu'il voyait sous un autre angle, comme disent les algébristes, le quarteron d'îlots — treize à la douzaine — disséminés autour de nous. Je l'apercevais, à quelques pas de moi, pérorant au milieu d'un petit cercle de passagers ahuris par sa faconde tartarinesque, et, avec des gestes à la Gaudissart, leur faisant les honneurs de « son » archipel à grand renfort de boniments où le bric-à-brac de la mythologie fraternisait ingénument avec le bric-à-brac de l'histoire. Et ce qu'il proférait avait, dans sa bouche, je ne sais

quoi de péremptoire, de formel et de définitif. Impossible, après l'avoir entendu, de mettre en doute la suspecte légende d'Éole seigneur-suzerain des Vulcanies (1) et geôlier des Vents qu'il y tenait captifs dans des outres jusqu'à ce qu'il lui plût de les lâcher, meute hurlante, à travers les espaces. C'était arrivé! « Oui, messieurs, dans des outres ! » articulait-il... « Ils n'avaient qu'à dire : ouf! les Vents, pour faire éclater leur fragile prison et prendre la poudre d'escampette!... Mais ils n'avaient pas conscience de leur force, et ils restaient docilement dans leur peau de bouc!... Sauf un, néanmoinsss, qui ne voulut jamais se plier à ce vasselage... Celui-là, vous le devinez bien, hé?... C'est le mistral!... Le vent de Marseille, troun de l'air!... Le vent de Marseille dans une outre, vous ne le voudriez pas, pécaïre!... Il ne dérageait pas de voir sa suprématie méconnue, le vieil Éole! Mais il n'eut garde de faire le malin avec un gaillard qui, d'un souffle, pas même

(1) Un des noms des îles Lipari.

d'un souffle, d'un léger soupir, eût mis en déroute toute la rose des vents. « Il se plaît » à Marseille — dit-il après trois sommations » demeurées sans résultat — qu'il y reste ! » Mais qu'il y reste à tout jamais, comme » Prométhée sur son Caucase... ce sera son » châtiment ! » Et c'est depuis ce jour que le mistral a fait de Marseille et de son territoire son champ d'opérations exclusif, et qu'il y est devenu comme qui dirait le vent national ! De temps à autre, quand l'ennui le prend, il risque bien une pointe vers Arles, vers Avignon, et même vers Valence, histoire de mettre à bas quelques centaines de cheminées et de démolir deux ou trois ponts sur le Rhône !... Mais où finit la Provence, la maraude finit. Et, chaque fois, une force invincible ramène le maraudeur dans le périmètre marseillais, où, par la volonté d'Éole, il doit être emprisonné jusqu'à la consommation des siècles ! C'est, sous une autre forme, le supplice de l'outre, auquel il s'était dérobé. »

Si agaçant que soit le personnage, il y

aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que sa légende, d'un joli fumet provençal, en vaut bien une autre. Elle vaut, tout au moins, celle dont je m'ingéniais moi-même à poétiser ces îles Lipari, qui, pour la plupart, ont l'aspect peu poétique d'énormes verrues. Mon imagination se complaisait à y voir les vestiges épars de quelque mystérieuse ville d'Ys engloutie dans une tourmente ou de quelque Sodome incestueuse précipitée à l'abîme par le feu du ciel, cités géantes, ornées d'édifices et de monuments aux faîtes si altiers que, la mer n'étant pas assez profonde pour les recouvrir, ils émergeaient à sa surface. Et ce Stromboli, que nous frôlions, m'apparaissait, avec son aigrette de fumée bleuâtre, comme la cheminée d'une forge colossale, dont le foyer, sans cesse éteint par le flot envahisseur, était rallumé sans cesse par des chauffeurs cyclopéens, éternellement voués à ce supplice du feu, comme Ixion à celui de la roue!... L'admirable tableau, n'est-ce pas? pour une féerie « artiste » — ce noble rêve de Gustave Flaubert ! Et

comme il remplacerait avec avantage cet odieux « Royaume des poissons », cet inamovible défilé de sirènes aux appas débordants, dont les maîtres du genre (?) nous affligent les yeux et nous offensent le goût... depuis Martainville !

Charybde et Scylla.

Midi. — Le déjeuner touche à sa fin. Un tintement de cloche. Le commandant se lève.

— Mesdames, messieurs, dit-il, nous entrons dans le détroit de Messine... Le spectacle vaut bien que, pour une fois, on lui sacrifie le café !

En un clin d'œil, tout le monde fut sur le pont, à jouer du codack ou de la jumelle. Seul, le photographe ne démarrait pas... Il marmottait, le nez sur sa tasse :

— Un roublard, le commandant ! Il nous la fait au pittoresque pour gratter sur le sucre et le moka !... Mais prends garde que j'y coupe !

Puis, avec un haussement d'épaules où

il entrait autant de mépris des autres que de satisfaction de soi :

— Le détroit de Messine ?... Une jolie foutaise !... Il y a longtemps que j'en ai soupé !

Et le butor me tirait par la jaquette, car le hasard qui me l'avait donné pour voisin de cabine me l'avait aussi donné pour voisin de table... Il essayait de me retenir, disant :

— Hé ! bagasse, qu'ils s'en aillent, si ça les amuse !... Mais vous, restez *avé* moi !... Il n'y a pas de paysage qui vaille un bon mazagran !... Je lâcherais les sept merveilles pour tailler une bavette avec un qui me botte !... Et vous me bottez, vous, parole de Marseillais !... Non ?... Vous en tenez pour Messine, comme les autres ?... Moi, ça ne me dit rien... C'est vrai que je sais mon détroit par cœur, comme la Joliette !... Une idée !... Voulez-vous que je vous le raconte ?... J'ai de la description, et, pour la couleur, je ne crains personne !... Quand je vous aurai brossé ma petite marine, ça sera comme si vous aviez vu !... Ça colle, hé ?

Cette invite fut soulignée par un formidable coup de poing qui fit voler en éclats la tasse et la soucoupe du photographe, et tacha d'éclaboussures jaunâtres son plastron immaculé... Il lâcha ma jaquette... J'étais libre... Merci, mon Dieu!

Ah! que ne puis-je dire, comme ce Tartarin exaspéré: « J'ai de la description, et pour la couleur, je ne crains personne! » En ce milieu du jour d'une divine sérénité, noyées dans une atmosphère aux transparences de nacre, où dansent, sous le soleil, d'impalpables molécules d'or, les deux rives du détroit offrent aux yeux extasiés un panorama magique dont la plume d'un Théophile Gautier, unie au pinceau d'un Ziem, pourrait seule fixer les lignes délicates et broyer le coloris somptueux. C'est beau comme l'estuaire de la Seine à Quillebeuf, beau comme la Corne d'Or, beau comme les bouches de la Néva, beau comme l'entrée de la grande lagune à la nuit tombante. Posés en sentinelles au seuil du défilé mouvant, Charybde et Scylla se regardent

comme chiens de faïence, en des attitudes inoffensives de fauves apprivoisés auxquels on aurait limé les ongles et scié les crocs. Cy finist la légende farouche. Et là-bas, à l'extrême horizon, le colosse Etna, cuirassé de neige de la base au sommet, semble un rideau de rêve tiré sur quelque monde imaginaire, mettant entre le bleu du ciel et le bleu de la mer une note blanche d'une douceur infinie!

Grâces soient rendues aux Messageries maritimes qui, par l'intelligente organisation de leurs transports, nous ont ménagé de telles surprises. J'avais fait la même route en allant inaugurer le canal de Suez, et du détroit de Messine, pas plus que du détroit de Bonifacio, entrevus, la nuit, à la clarté falote de quelques phares épars, aucune image sensible ne s'était fixée dans la chambre noire de mon souvenir. C'est que, alors, on appareillait au soleil levant et, grâce à ce départ matinal, la terre ferme, oubliée depuis Marseille, n'apparaissait plus aux regards impatients des passagers

qu'aux approches d'Alexandrie. Toute la poésie du voyage se noyait dans les ombres nocturnes, telles ces tragédies mal venues où tout ce qu'il y a d'intéressant se passe à la cantonade. En ce temps-là, les photographes bavards et descriptifs avaient beau jeu : ils tenaient l'emploi des Théramène, — médiocre compensation. Aujourd'hui, l'appareillage a lieu le soir, et les horaires sont combinés de telle sorte que chaque jour apporte un nouvel aliment à cette soif d'émotions artistiques dont on est altéré, et que la monotonie du parcours s'atténue dans l'incessante variété du paysage. Par cette louable préoccupation de complaire aux touristes épris de pittoresque, les Messageries Maritimes ont acquis les mêmes titres à leur reconnaissance que cet ingénieur de génie dont l'âme « artiste » conçut cet incomparable chef-d'œuvre panoramique : le chemin de fer du Saint-Gothard.

Après un rapide tribut payé, par acquit de conscience, à l'admiration, tous les passagers qui, sur l'appel du commandant,

ont quitté la table à la minute psychologique du café, sont retournés à leur demi-tasse. Moi, je n'y songe guère, tant je suis fasciné par la magie de ce décor fuyant, de cette glissade lente entre deux rives incendiées de soleil, qui fait flamber, à droite, les toits blancs de Messine, et, à gauche, les toits rouges de Reggio, dont la physionomie barbaresque évoque la Chioggia de l'archipel vénitien. Et je reste là de longues heures, hypnotisé par l'azur aux fines transparences, où les voiles des bateaux-pêcheurs battent à la brise comme des ailes de goélands, et si limpide que les moindres accidents de la côte, de plus en plus abrupte, s'y reflètent avec un relief intense, et qu'on y peut suivre la fumée grise du paquebot rejoignant, dans son vol oblique, la fumée bleuâtre de l'Etna. Peu à peu, avec le jour tombant, le canal s'élargit. Des horizons plus vastes apparaissent. La pointe de la botte italienne se détache à vue d'œil du cothurne sicilien ; graduellement, elle s'amincit et s'effile comme la pointe d'une bottine de femme qui chausserait du trente-

deux. Pareilles à ces gazes qui, dans les féeries, masquent les changements de décor, des brumes montent des gorges de Calabre. Le peu qu'on aperçoit encore de la terre s'estompe dans le crépuscule, puis se dissout dans la nuit. Nous ne la reverrons plus qu'à Port-Saïd... dans trois jours !

De je ne sais où.

Vendredi, 14 février, la nuit. — Oui, de je ne sais où !... Entre le ciel et l'eau, si vous voulez !... C'est tout comme.

Je commence à sentir l'oppression nostalgique de la mer. Cette charmeuse a cela de décevant qu'elle reste comme un livre fermé pour ceux qui ne vivent pas avec elle en intime et quotidien commerce. Les marins seuls, les professionnels, en peuvent reconnaître chaque flot, comme on reconnaît chaque arbre d'une route souvent parcourue. Ces flots qui me portent en ce moment, ils m'ont porté déjà. Ce sont pourtant flots anonymes, comme ceux du Pôle, où

ne m'a jamais poussé mon goût d'aventures. Ils gardent par devers moi l'incognito le plus hermétique. Il n'en est pas un seul à la crête duquel je puisse accrocher un souvenir ! Chateaubriand appelait Paris un vaste désert d'hommes. Qu'eût-il dit de la mer, ce sahara, qui, lorsqu'elle n'éveille pas la radieuse sensation de l'infini, éveille l'angoissante sensation du néant ?

Nous sommes depuis hier dans les eaux ioniennes. En y entrant, je me suis rappelé l'émotion quasi religieuse qui m'envahit, à cette même place, lorsque, tout frais émoulu des études classiques, je m'en allais en pèlerinage vers la source immortelle de toute Beauté ! Ce n'était pas la Grèce de Canaris ni de Byron qui m'attirait alors, mais la Grèce d'Homère et d'Hérodote, de Sophocle et d'Aristophane, de Lycurgue et de Platon, de Démosthène et de Périclès, de Miltiade et de Léonidas, de Zeuxis et de Praxitèle. Que n'aurais-je pas donné pour retrouver en mon âme, après tant de jours vécus, une étincelle de la foi divine de mes

vingt ans ? Je n'y ai trouvé que des cendres ! Et j'ai bien senti que je ne monterais plus à deux genoux, comme Gérard de Nerval, les marches sacrées du Parthénon, et que je n'aurais plus, comme lui, de larmes à répandre sur un fût de colonne brisé ! Et puis, la *Grèce contemporaine* nous a gâté la Grèce antique, et le *Roi des Montagnes* a dépouillé de son prestige le Roi des Rois !

Minuit. — Une flamme rouge s'allume à l'horizon septentrional,

Étoile d'or parmi les étoiles d'argent !

C'est la Crète...
Demain, nous serons à Port-Saïd.

Port-Saïd.

Samedi, 15 février. — Port-Saïd... quatre heures d'arrêt !

Quelle joie, amie, après cinq jours de prison cellulaire flottante, de fouler enfin,

ne fût-ce que quelques minutes, le plancher de la belle Ottero !

Au surplus, pendant cette halte, le bord serait inhabitable. Ce n'est pas uniquement pour des convenances postales qu'on mouille sept fois entre Marseille et Tamatave, mais aussi pour faire du charbon. On n'a pas plus tôt jeté l'ancre que d'énormes chalands, bondés de houille, nous accostent, et, de leurs flancs endeuillés, surgit une légion de fantômes noirs, échappés de l'enfer du Dante, qui s'élancent à l'assaut du *Djemmah* — comme au troisième acte de l'*Africaine* — et, avec des cris de bêtes et des bondissements de clown, l'envahissent par toutes les issues et par toutes les ouvertures. En un clin d'œil, les gros meubles sont rentrés dans leur étui, les autres descendus à la cale ; on boucle toutes les portes, on ferme tous les sabords. La prison devient cloître. Sur le pont, la subtile poussière noire vous prend à la gorge, vous brûle les yeux ; dans les dessous, on suffoque. En haut, l'ophtalmie ; en bas, l'asphyxie. Il n'y a qu'à fuir. Fuyons.

Aux temps lointains où j'ai visité Port-Saïd, ce n'était, à proprement dire, qu'un chantier colossal, une immense cité ouvrière, un chaos de baraques en planches, disséminées, sans souci de l'alignement, le long d'une plage de sable en perpétuelle torréfaction. Aujourd'hui, c'est une grande et belle ville, d'aspect avenant, percée selon les règles les plus modernes de l'haussmanisation, avec de larges rues, pleines de soleil et d'air — ceci tempérant cela — de vastes boulevards bordés de maisons d'ordre composite, qui rappellent, par la fantaisie de leurs architectures et l'incohérence de leurs coloris, celles de nos stations balnéaires à la mode. La population, où manque l'élément aborigène, est comme une carte d'échantillons de tous les types africains et asiatiques, depuis le noir de suie jusqu'au jaune d'ambre, marée hétéroclite, que le flot judaïque traverse sans s'y mêler, gardant, comme la Saône à sa jonction avec le Rhône, sa couleur propre et son immuable physionomie. Et ce sont des cris, des glapissements, des nasillements, des onoma-

topées, des appels, des interpellations échangées dans les idiomes les plus bizarres, en une cacophonie d'accents où s'affirme la suprématie du marseillais. Ce qui domine pourtant parmi ces jargons babéliques, c'est le français, et — ne le saurait-on pas — on devinerait que cette ville si vivante, si pimpante, si gaie, est une création française. Nous y récoltons au passage les sympathies que Ferdinand de Lesseps y a semées, et dont les Anglais, seigneurs suzerains de l'endroit, pourraient à juste titre concevoir quelque jalousie. Car, à Port-Saïd, les Anglais ne sont rien moins que populaires. D'ailleurs, ils s'exhibent peu, du moins les soldats : la rencontre d'un habit rouge est un événement. Il est vrai que les clergymen abondent : or, le clergyman est plus à craindre que le soldat et la Bible est une arme plus redoutable que l'épée.

Deux sirènes vous guettent au bas de l'échelle du steamer : la prostitution, une prostitution haillonneuse à l'usage des matelots mis en appétit par un jeûne pro-

longé — tirons un voile ! — et la roulette.

La première de ces enjôleuses n'a pas fait ses frais avec mes compagnons de traversée. Quelques-uns se sont pris aux beaux yeux de la seconde, et presque tous, — c'était facile à prévoir — y ont laissé de leurs plumes. Dans ce coupe-gorges, tous les chats sont gris, tous les fez sont rouges, et le fez d'un Grec n'a rien qui le distingue de celui d'un Turc inoffensif. Mon photographe s'y est fait étriller dans les grandes largeurs, — les Marseillais ne font rien à demi. Un usage local veut qu'au moment où la bille commence sa course giratoire, on jette un tapis de drap sur le cylindre, comme si l'œil hypnotiseur des pontes pouvait influencer le destin ! Après quelques coups malheureux, Marius — c'est le nom de l'homme à l'objectif — exigea qu'on découvrît le cylindre ; et comme on arguait du règlement pour se dérober à son injonction, il osa porter sur le tapis suspect — oh ! combien ! — une main sacrilège. Tumulte. Vociférations. En un clin d'œil, toute la tablée est debout. Et tandis qu'une ving-

taine de mains se lèvent, menaçantes, vers cet empêcheur de jouer en rond, une vingtaine d'autres, furtivement, ramassent les mises éparpillées, qui ne réintègrent pas toutes le gousset légitime. Le photographe, voyant la sienne émigrer vers une poche étrangère, tombe à bras raccourcis sur le clephte, qui se livre, en sourdine, à ce petit travail de prestidigitation. C'est le signal d'une mêlée générale. Branle-bas de combat. Les horions pleuvent dans un ouragan de jurons cosmopolites. Soudain, sur un geste maçonnique du « manager », quatre solides gaillards barbouillés de cirage — celui du capitaine Fortempeigne — se détachant du mur où ils étaient en faction, cariatides géantes, assaillent le bon Marius, l'empoignent à bras-le-corps, le soulèvent comme une plume, et, malgré ses imprécations et ses ruades, le jettent à la porte, qu'ils verrouillent derrière lui. Et le bon Marius, après s'être vainement escrimé des pieds et des poings contre l'obstacle, se résigne à secouer sur le seuil de cette caverne la poussière de ses godillots,

et s'éloigne en proférant d'une voix tonnante :

— Tas de lâches ! Je la ferai fermer, votre sale boîte !... Je vais de ce pas porter plainte à mon consul !

La cloche du *Djemmah,* qui sonnait le départ, ne lui laissa pas le temps d'exécuter son programme. Mais ça nous promet, pour les soirées du bord, une série de suggestives conférences sur le rôle du Grec moderne dans le fonctionnement des jeux de hasard.

N'étant ni coureur de brelans ni coureur de guilledou, j'ai mis ces quelques heures de relâche à profit pour flâner à la parisienne dans Port-Saïd, baguenaudant à toutes les boutiques, musant à toutes les devantures des marchands de curiosités et de bibelots. Et, sous la couche de vernis oriental dont ce bric-à-brac soi-disant indigène est astucieusement maquillé, j'ai reconnu l'estampille du Bon-Marché, du Printemps et du Louvre. Oh ! la cruelle, l'odieuse obsession de l'article-Paris ! Et il

y a des amateurs ! Et cela s'achète, et cela se vend ! Mais un des commerces locaux les plus florissants, le plus florissant peut-être, c'est le commerce des photographies, et surtout des photographies obscènes. Ils pullulent, comme de la vermine, dans la grande artère centrale, ces Musées secrets, ouverts à tout venant, et qui sont comme le vestibule du Musée Dupuytren, dont ils égalent l'horreur. Sur le pas de leur porte, les conservateurs de ces galeries de basse luxure aguichent le client, telles les matrones faisant la retape au seuil des maisons closes. Comment le... goret sommeillant en chacun de nous ne s'éveillerait-il pas à ces invites qui flattent nos instincts d'inavouable et malsaine curiosité ? On entre. Le logis est décent, tout parfumé d'innocence. Ce ne sont partout, aux murs, sur les tables, sur les étagères, que reproductions de tableaux de sainteté, de scènes bibliques, édéniques, idylliques : Moïse sauvé des eaux, la fuite en Égypte, vierges à la fontaine, caravanes en marche, vues du canal de Suez, des Pyramides, du Nil, etc.,

— la joie des enfants, la tranquillité des parents. Mais ce n'est là qu'un trompe-l'œil. Le cornac soulève une portière en tapisserie. Le décor change. Ce ne sont partout, aux murs, sur les tables, sur les étagères, que reproductions de tableaux érotiques, scènes aphrodisiaques, orgiaques, démoniaques, coins de Sodome, de Gomorrhe et de Lesbos, mâles en rut, femelles en pâmoison, corps à corps voluptueux, chevauchées faunesques, priapées immondes, fornications monstrueuses, — la scatologie la plus répugnante greffée sur la pornocratie la plus abjecte !... Et, dans tout cela, pas une note d'art, pas un parti-pris d'élégance, pas un grain de poésie !... — C'est le poème de la chair, me disait un de mes compagnons de voyage égaré, comme moi, dans ce lupanar. — Ça, le poème de la chair ? allons donc !... Tout au plus le carnaval de la viande !

Le joyau de la collection est un album — dit Musée des Souverains — dont les fermoirs ne s'ouvrent que si l'on acquitte

préalablement une taxe supplémentaire. Ce sont les petits bénéfices du *padrone della casa*. Tous les chefs d'Empire, depuis le pape jusqu'à la reine Victoria, y figurent en des attitudes, des gestes et des mouvements plastiques à faire rougir le Portier des Chartreux. Vous ignorez sans doute comment s'obtiennent ces fac-simile de tableaux égrillards, dont les personnages sont toujours apocryphes et mis en scène arbitrairement. Certains photographes ont, comme les peintres, des modèles qui se prêtent à leurs fantaisies les plus sadiques. La photographie obtenue, ils effacent la tête du modèle banal, et y substituent la tête d'un haut et puissant seigneur ou d'une noble et honneste dame qu'ils adaptent habilement à ce corps étranger et quelconque... et la farce est jouée !

C'est de l'Allemagne, paraît-il, que nous vient cette lèpre. Il y a de l'autre côté des Vosges une foule de Nurembergs inconnus où se confectionnent ces joujoux à l'usage des femmes hystériques et des hommes affaiblis. Paris est un des principaux mar-

chés où s'écoule cette sale marchandise, qui nargue la douane et la police des mœurs. C'est l'invasion qui continue sous un faux-nez : après le chassepot, la pourriture.... Pouah !

En m'évadant de ce cauchemar, j'ai traversé le petit square où s'élève, sur un socle de granit, le buste de Ferdinand de Lesseps. Les gens de Port-Saïd entourent d'un véritable culte la mémoire de l'illustre mort auquel ils doivent leur prospérité toujours grandissante. Pour eux, il n'a jamais cessé, il ne cessera jamais d'être le Grand Français. Cela console.

Le canal de Suez.

Dimanche, 15 février. — Méfiez-vous, amie, je vais être lyrique ! Le paysage veut ça !... Ce n'est pas que ce soit beau, beau, ce fameux canal, dont G... nous avait fait un topo si séduisant... Enthousiasme de gros actionnaire !... De cette glissade lente, si lente, sur une mince nappe liquide étran-

glée entre deux rives mortes, bossuées de dunes par delà lesquelles on n'aperçoit, d'un côté, qu'un immense désert d'eau, de l'autre, qu'un immense désert de sable, sans un arbre, sans une plante, sans un vestige de végétation, avec, de loin en loin, de méchantes ruines, et, pour tout symptôme de mouvement, une rare silhouette d'Arabe traînant après lui quelque chameau mélancolique, — il se dégage un fade, anesthésique et solennel ennui !... Mais la nuit, oh ! la nuit, quand le paquebot s'allume, et aussi, là-haut, toutes les étoiles du bon Dieu, qui, sous ces latitudes, flambent comme d'énormes brûlots, le spectacle se transforme, s'idéalise, s'enveloppe d'une pénétrante poésie ! Pour en jouir dans toute sa plénitude, je me suis hissé jusqu'à l'avant, le faubourg Saint-Antoine de notre petite ville flottante, dont l'arrière est le faubourg Saint-Germain. Et, de là, quel spectacle ! Éclairé jusqu'à des distances infinies par le fanal de proue, le canal se déroule comme une longue bande de verre laiteux sur laquelle le navire glisse, tel le

cygne de Lohengrin, entre les dunes de sable, qui s'illuminent, sous la flamme blanche, d'éblouissants reflets de neige et donnent au paysage un aspect sibérien, évoquant les magiques splendeurs du soleil de minuit !... Les étoiles, si près, si près, qu'il semble qu'on va les prendre avec la main, versent sur tout cela des clartés surnaturelles... On ne se douterait pas qu'on marche, sans les bouées multicolores qui viennent au-devant du paquebot, pareilles à de monstrueux feux-follets, et se noient une à une dans l'ombre qu'il projette autour de lui... Et, tandis que l'œil s'hypnotise à cette féerie, l'oreille se grise à la mélopée vague de la *Berceuse bleue* que psalmodient, *sotto voce*, nos petits marsouins couchés, sur l'avant-pont, pêle-mêle !...

La Mer Rouge.

Lundi, 16 février. — De même que Port-Saïd sur la Méditerranée, Suez est la

porte du canal ouverte sur la Mer Rouge. Nous l'avons à peine entrevue, car il faisait nuit encore quand nous y sommes arrivés. D'ailleurs, ce qu'il y a d'intéressant à Suez, ce n'est pas la ville, mais le golfe ; et, comme il ne faut pas moins de dix heures pour le traverser, j'en ai pu savourer à loisir l'intense pittoresque. C'est une sorte de lac immense, comme le lac de Genève, que le *Djemmah* coupe exactement par le milieu. De la dunette on voit s'arrondir, en deux courbes d'une délicatesse exquise, à droite, la côte d'Égypte, à gauche, celle d'Arabie; et, des deux côtés, de larges plages de sable fin font courir, entre le bleu violent des eaux et le bleu tendre des montagnes, comme un ruban d'un beau jaune d'or. Et ce panorama tourne, tourne autour du paquebot, qui semble immobile, dans une atmosphère d'une diaphanéité préraphaélique. Sur ces rives mortes, pas une silhouette vivante, pas un symptôme de mouvement humain ! Il s'en exhale pourtant une vie puissante, mais une vie « autre » et qui vous reporte en esprit par

delà des milliers et des milliers d'années... Voici la Fontaine de Moïse avec son rideau de palmiers géants... C'est à l'endroit même où nous sommes que les flots s'entr'ouvrirent pour frayer aux Hébreux un chemin vers la Terre promise... Là-bas, c'est le Sinaï... Plus loin, l'Horeb, l'Ararat, tous ces massifs de roches historiques échelonnés jusqu'à l'infini, derrière lesquels fut le berceau du monde et se joua le drame rédempteur!... En évoquant ces fastes lointains, ma sensation présente s'avive de mille sensations anciennes... Et je suis ému doublement par ce que je vois et par ce dont je me souviens! Cela me réconcilie avec l'instruction obligatoire. Le rappel des premières notions dont, tout petits, on nous a meublé le cerveau, donne plus tard aux jouissances que nous procurent les grands spectacles naturels une inexprimable saveur. Jouir en connaissance de cause, n'est-ce pas jouir deux fois? Et je ne puis vous dire quel charme je ressens à reconstituer, sur cette magnifique carte en relief étalée devant moi, l'histoire de ce peuple

de Dieu que j'ai tant de fois, étant jeune cancre, donné à tous les diables !

Mardi, 17 février. — Je rengaine ma palette, amie, pour ne pas vous assommer de fâcheuses redites. Ce voyage se poursuit dans la splendeur immuable de la mer et du ciel. J'attends — oh ! sans impatience ! — qu'un peu de noir dans ce bleu, d'ombre dans cette sérénité, me fournisse prétexte à broyer des couleurs nouvelles.

Nous sommes en grande sympathie, le commandant et moi. C'est un brave marin, gros et court, qui, sous la rude écorce du loup de mer, cache une âme de poète. Il a, par surcroît, toutes les vertus du parfait cicérone. Grâce à son complaisant pilotage, je sais mon golfe de Suez et je saurai ma Mer Rouge aussi bien que les cartographes de la maison Justus Perth, de Leipsick. Et il ne se borne pas à l'extériorité des choses, il en dégage la psychologie. Ce matin, comme nous doublions un îlot minus-

cule, sorte de verrue rougeâtre sur le dos de la Grande Bleue :

— C'est l'île de Sédouan, me dit-il.

— Une île déserte?

— Pas précisément. Trois hommes l'habitent, trois malheureux préposés à l'entretien du phare... Ils vivent là seuls, toujours seuls, en face les uns des autres, sans rapports avec la terre ferme, d'où, tous les huit jours, on leur apporte de quoi ne pas mourir de faim... Et, ce qui pis est, sans femmes !... Aussi ces existences misérables, hors nature, aboutissent-elles généralement à la folie !

— La folie ! me récriai-je, pour un... veuvage un peu prolongé !

— C'est de l'histoire !

Les pauvres gens !... Pour eux, jamais de mardi-gras !... Car, c'était Mardi-Gras aujourd'hui... Hier, Marius, qui n'en rate pas une, avait émis l'idée joyeuse qu'on organisât à bord la traditionnelle ballade du bœuf. Il avait vu dans le parc aux bestiaux un malheureux ruminant, que guettait, stupide et morne, la massue du sacrifica-

teur. On aurait paré la victime de bandelettes et on l'aurait promenée d'un bout du pont à l'autre, par bâbord et par tribord, avec arrêts successifs : d'abord, à la cabine du commandant, comme à l'Élysée, chez M. Félix Faure, à tout seigneur tout honneur ; puis aux cabines de quelques passagers de marque, le procureur général de Madagascar, le colonel Combes et le résident de Betafe... Mais le commandant n'a pas entendu de cette oreille-là ; et, pour couper court à toute insistance, il a donné l'ordre d'abattre la pauvre bête dès le petit jour. Quel malfaiteur que ce photographe ! D'ailleurs, le bœuf n'était pas gras, nous nous en sommes aperçus, ce matin, au déjeuner !... Marius n'a pas voulu, tout de même, en avoir le démenti ; et il a pris l'initiative d'un médianoche où des crêpes, très succulentes, ma foi ! arrosées de champagne, nous ont procuré l'illusion d'un petit Mardi-Gras de famille !... C'est égal, ça manquait de ce qui donne à cet épisode terminus du carnaval parisien une physionomie si chatoyante... ça manquait de ser-

pentins ! Mais je me console en songeant que, dans quelques mois, j'en retrouverai, pendant aux arbres du boulevard, les lamentables vestiges !

Sans date. — J'ai perdu la notion du calendrier... Voilà douze, vingt-quatre ou trente-six heures, je ne sais pas au juste, que nous flottons, le jour dans un incendie, la nuit dans une étuve. Quarante degrés centigrades, une de ces températures équatoriales qui vous mettent le corps et l'âme en moiteur. L'atmosphère est comme angoissée... d'une angoisse contagieuse. Ce n'est plus de l'air qu'on respire, c'est du feu... Ah ! je sais maintenant pourquoi nous appelons Mer Rouge ce qui, géographiquement, s'appelle Golfe Arabique, je le sais trop... c'est que le rouge est la couleur des fournaises !

Il faut mettre sur le compte de cette chaleur anesthésiante la lassitude morale dont je suis accablé, ce détachement absolu de toutes choses, cette indifférence morne pour tout ce qui faisait, il y a dix ou douze

jours à peine, l'essentiel de ma vie. Et ce phénomène ne laisserait pas que d'être inquiétant, si je n'y trouvais un charme subtil, indéfinissable. La journée d'un Parisien est une succession d'habitudes aussi tyranniques que puériles, mais passées à l'état de besoins naturels, comme le manger, le boire et le dormir. Or, la plus tyrannique, sinon la plus puérile, qui vous guette dès le réveil, au premier rayon du jour filtrant à travers les volets, est celle du journal favori, l'obsession de connaître le crime d'hier, le scandale de demain, les potins de cercle, les racontars de théâtre, le livre ou la pièce à sensation, le dernier caprice de la mode. Eh bien ! voilà dix ou douze jours que je suis sevré de cette manne quotidienne, et je n'éprouve pas même la mélancolie du gourmand à qui l'on ferait tort d'une mauviette à son déjeuner. Pas même la petite angoisse qui m'étreignit lorsque, par ordonnance du médecin, je dus renoncer momentanément au cigare. Un coup de roulis me préoccupe et m'intéresse plus qu'un coup de Bourse, et les variations du thermo-

mètre que les variations des cours. A ce point que je me demande si ce sommeil de mes anciennes curiosités n'est pas un indice d'anémie intellectuelle... Il y a, depuis Port-Saïd, dans le salon de lecture, une liasse de dépêches, où sont résumées, en langage nègre, les plus récentes nouvelles de Paris. C'est seulement ce matin, dans une crise d'ennui, que la fantaisie m'est venue de les lire. Et il m'a semblé que je feuilletais un manuscrit hors d'âge, et la mort d'Ambroise Thomas, noyée entre une proclamation du Négus et la perte d'un paquebot allemand, m'a paru quelque chose d'aussi lointain que la mort de Palestrina. J'aimais beaucoup l'homme, mais j'en voulais au compositeur d'avoir rapetissé Gœthe, Shakespeare et Dante, en réduisant ces colosses à l'échelle de son génie musical, en faisant de Mignon une romance, d'Hamlet un prétexte à jetés battus et des Amants de Rimini deux amoureux de pendule. Et peut-être entrait-il un peu de rancune artistique dans la tiédeur de mon émotion. Quant à savoir qui lui succéderait rue Ber-

gère, je m'en souciais comme de l'héritage d'Alexandre... Que ce fût Saint-Saëns, ou Massenet, ou Reyer, ou Théodore Dubois, ou Paladilhe, le troupeau bêlant des petites Cardinal n'en serait ni mieux ni moins bien gardé !

En revanche, à mesure que s'émousse en moi cet appétit de « savoir », hier encore surexcité jusqu'à la fringale, jusqu'à la boulimie, une faculté se développe qui s'était comme figée au contact de l'inexorable « chacun pour soi » de la vie parisienne : la faculté de m'attendrir. Je sens se raviver les sources, que je croyais taries, de la sensibilité. Et de nouveau je connais la douceur des larmes !

Il n'y a pas que des Marius à bord, grâce à Dieu. Il y a quelques hommes distingués dont les façons courtoises ont fini par vaincre mon parti-pris d'isolement et par me faire reprendre goût à la vie cénobitique. D'autres encore vers qui, sans avoir eu l'occasion de lier commerce avec eux, je

me sens attiré par une secrète sympathie. Je suis un friand de mystère, vous le savez, et les allures mystérieuses d'un couple qui, depuis la Joliette, vivait, pour ainsi dire, en marge de notre petite colonie, comme s'il eût l'instinctive appréhension de s'y mêler, m'intriguaient, me troublaient comme une énigme. Lui, soixante-dix ou soixante-quinze ans, une manière de don Quichotte en paletot, mince, sec, tout en longueur, tout en nerfs, gardant, sous l'habit civil, le linéament militaire, ombre spectrale de ces vieux guerriers d'Afrique dont le duc d'Aumale est demeuré le type accompli. Elle, — ... ante-cinq ans, comme disait mademoiselle Mars interrogée en justice sur son âge, je ne sais quoi d'irrémédiablement las et de doucement résigné sur toute sa personne, avec, dans sa pauvre robe de laine, de coquets ressouvenirs d'élégance, et, dans ses traits amaigris, des vestiges encore d'une lointaine beauté. Parfois, la venue d'un beau garçon élégant comme Elle, mince comme Lui, épreuve composite de deux médailles effacées,

changeait en un trio jaseur et souriant ce duo silencieux et mélancolique. Et c'était alors, dans quelque recoin solitaire, entre ces trois êtres de même chair et de même sang, d'interminables causeries, *sotto voce*, à la muette, en quelque sorte, comme si ce que d'autres oreilles en auraient pu percevoir fût un vol fait au trésor de leur égoïste intimité !

Le père, la mère et le fils, pas de doute à cet égard. Mais quel était le motif de leur exode si lointain, qui, le milieu géographique aidant, me faisait songer à la fuite en Egypte? Ma curiosité, qu'aiguisaient la monotonie des jours, le vide des heures, tournait à l'idée fixe, à l'agacement nerveux, à l'obsession. Elle avait atteint son paroxysme lorsque, tout à l'heure, au lunch, où chacun se place à sa guise, le hasard me mit coude à coude avec le commandant et le vieux brave — groupe antithétique — que, dans le demi-jour, on aurait pu prendre pour l'illustre chevalier de la Manche devisant avec son fidèle écuyer Sancho Pança. C'était la présentation forcée.

— M. Emile Blavet, fit le commandant, un Parisien en rupture de journalisme! — M. le colonel comte de H..., un des héros de la Cochinchine et du Tonkin!

— Oh! soupira le grand vieillard avec un hochement de tête mélancolique... un pauvre héros, dont l'âge, la goutte et les rhumatismes ont eu plus facilement raison que les balles des Pavillons-Noirs!

Qu'allait-il donc chercher dans ce pays où la malaria terrasse les plus robustes, ce valétudinaire, chargé d'ans, si voisin du terme suprême? N'y avait-il pas assez de « jeunes » enfouis là-bas dans l'immense ossuaire qu'est la route de Tananarive à Majunga?... Ces questions se lisaient si clairement dans mon regard apitoyé, que sans me donner le temps d'en trouver la formule courtoise :

— Oui, poursuivit-il, je vois bien ce que vous vous dites!.... C'est folie de courir les aventures lointaines, à mon âge, dans mon déplorable état de santé!... Hélas! monsieur, c'est pour l'enfant, comme chantait la diva du bock au temps où nous

revenions du Mexique... pour ce grand garçon que vous voyez là-bas, blotti contre sa mère, et qui cache des timidités de jeune fille sous des dehors si fièrement virils!... Dame! n'ayant que lui, nous l'avons toujours gardé jalousement auprès de nous, et nous sommes tout son univers comme il est tout le nôtre!... Mais nous vieillissons, la comtesse et moi... le « petit » n'aura que notre nom pour toute fortune... Il a bien fallu songer à l'établir... Grâce à des amis puissants, j'ai pu le faire nommer chancelier de résidence à Tananarive... Seulement, lorsqu'il s'est agi de partir, de partir seul, le cœur lui a failli!... Et à nous donc!... Etait-il possible de mettre des océans entre des cœurs qui, pas un jour, n'avaient cessé de battre les uns contre les autres?... Et n'était-ce pas tenter Dieu?... D'un regard, sans une seule parole, tous les trois nous nous étions compris... Que nous mangions en France ou à Madagascar la modeste pension dont l'Etat paie mes longs services, qu'importait, pourvu qu'il y eût toujours trois couverts sur la

table!... Et voilà pourquoi nous sommes ici!... Ai-je bien répondu, monsieur, à vos muettes interrogations?... Et suis-je aussi fou que j'en ai l'air?... Folie, si vous voulez, mais de celles qu'on excuse même quand est passé l'âge des folies!

Il disait cela, le bonhomme, si simplement, avec, dans les yeux, une flamme si divinement paternelle, que j'ai senti les miens se mouiller!... Et de nouveau j'ai connu la douceur des larmes!

De Djibouti.

Jeudi, 20 février. — A la mé! A la mé! C'est à ce cri mille fois répété, battant les parois du paquebot avec des stridences de crécelle, que nous jetons l'ancre dans la baie de Djibouti. Autour de nous évolue toute une flottille de chalands, de canots, de barques, de youyous, de pirogues et même de périssoires grosses comme des coquilles de noix, montés par une centaine de moricauds, nus comme vers, ou presque, qui semblent vouloir se ruer à l'abordage.

Dans leur jargon franco-nègre, d'où l'*r* est exclu comme de celui des Incroyables, *à la mé!* signifie : Jetez, pour votre bienvenue, quelque menue monnaie *à la mer!*.. Et, du bord, les gros sous pleuvent sur le gouffre, d'une transparence telle que l'œil peut les suivre distinctement, dans leur trajet perpendiculaire, jusqu'à ses extrêmes profondeurs. Toute la moricauderie, piaillante, hurlante, pique sa tête à la suite, en un plongeon vertigineux, et c'est à qui remontera le premier à fleur d'eau, tenant sa part de butin entre les incisives. Il n'y a pas de sot métier.

Pour ces amphibies, tous les sous, quelle que soit leur nationalité, sont de bonne prise, sauf ceux à l'effigie du « re galantuomo. » Si, par hasard, ils en ramènent un entre les dents, ils le recrachent aussitôt avec un dégoût qui se traduit par des imprécations et des blasphèmes. La haine de l'Italien est ici comme un sentiment instinctif. C'est une des formes de la sympathie qu'on y a pour la France. Et puis, nous sommes aux portes de l'Abyssinie!

Djibouti!... C'est le premier coin de terre française où l'on touche passé Bonifaccio. De là, sans doute, le ravissement qu'on éprouve à découvrir, noyée dans les flammes multicolores du matin, cette Constantinople réduction-Collas, surgie, comme par miracle, d'un banc de sable désolé, sous l'effort génial d'un de nos compatriotes, M. Lagarde. Le mythe d'Amphion édifiant Thèbes au son de la lyre d'or n'est pas plus invraisemblable que l'aventure de ce Parisien créant de toutes pièces, sur cette plage farouche, par la seule puissance d'une volonté de fer, une cité riante et vivante, où l'âme française palpite dans les plis des trois couleurs éployées sur un joli décor oriental. M. Lagarde a voulu nous faire lui-même les honneurs de son fief, ce qu'il appelait plaisamment le tour du propriétaire. Dans cette rapide excursion, avec un cicerone aussi bien informé, je me suis rendu compte de l'importance que prend chaque jour, au point de vue stratégique, cette forteresse avancée, sorte de Janus colonial, dont l'une des faces a l'œil ouvert

sur l'Anglais et l'autre sur l'Italien. Et aussi de son importance au point de vue commercial, Djibouti, par sa position privilégiée au seuil du Choa, étant le débouché naturel des caravanes. A ce double point de vue, ce fut une mesure de haute clairvoyance que l'abandon d'Obock comme siège du gouvernement et son transfert à la jonction des deux routes qui viennent, l'une d'Harrar, l'autre d'Addis-Ababa. Et cette initiative est le fait d'un patriote ardent et, à la fois, d'un fin politique.

Patriote, il l'est jusque dans les moelles, celui-là. Jeune, doué de toutes les séductions physiques, orné de tous les dons intellectuels, il avait tout ce qui prédestine à goûter, en leur plénitude, les voluptés supérieures de la vie, et il n'est pas d'ambitions si hautes qu'il ne fût en son pouvoir de réaliser, de poste d'honneur auquel il ne pût prétendre. Mais il s'est dit que la France avait assez de bons serviteurs autour d'elle, et qu'il la servirait plus utilement dans ces grand'gardes lointaines où

elle poursuit son œuvre de civilisation. Et de gaîté de cœur, exilé volontaire, il a quitté Paris, la Ville-Sourire, pour venir planter sa tente au bord du détroit de Bab-el-Mandeb, si bien nommé la Porte des Larmes. Ville-Sourire, Porte des Larmes, l'antithèse me vient sous la plume sans intention de contraste prémédité. J'imagine pourtant que, malgré la beauté du ciel et la splendeur de la mer, un Parisien de race, déporté si loin du boulevard, doit, à certaines heures du jour, éprouver la même nostalgie qui, à deux pas de la frontière, étreignait madame de Staël et lui faisait préférer le ruisseau boueux de la rue du Bac à la limpidité du lac de Genève. J'étais hanté par cette hypothèse mélancolique tandis que M. Lagarde, avec une nuance d'orgueil, d'ailleurs très légitime, nous promenait à travers son oasis d'Ambouli, cet embryon de Bois de Boulogne conquis patiemment, malgré le soleil hostile, sur le sable ingrat et calciné. Il fut touché de la sympathie qui, sous l'oppression de cette hantise, éclatait dans mes

yeux, me serra la main en témoignage de réciprocité, et, sans un mot, d'un geste éloquent, me montra le pavillon hissé sur la Résidence. Ce geste signifiait : Où est le drapeau, là est la patrie! Bel axiome à graver en lettres d'or dans les salles d'études de tous nos lycées, pour chatouiller, chez nos jeunes forts en thème que guettent le rond de cuir et le carcan administratifs, la fibre coloniale!

Du golfe d'Aden.

Vendredi, 21 février. — Djibouti, c'était la France; Aden, c'est l'Angleterre. Les deux villes se regardent et s'observent, comme Calais et Douvres, avec cette différence qu'il faut dix heures de mer — cinq fois la traversée de la Manche — pour aller de l'une à l'autre, pour passer de la côte d'Afrique à la côte d'Asie. Il est une heure du matin quand le *Djemmah* mouille sur rade. Tout dort dans notre microcosme flottant. J'en suis à mon premier somme, ayant veillé fort tard dans l'exquise tiédeur

d'une nuit à laquelle une lune resplendissante donnait l'éclat voilé d'un jour hyperboréen. Soudain, les matelots envahissent ma cabine, ferment violemment le sabord, calfeutrent toutes les issues, réduisant au minimum ma quote-part d'air respirable. C'est la cérémonie du charbon qui commence, et avec elle la fâcheuse asphyxie. Et ce sont des cris, des vociférations, des va-et-vient, des trépignements, au-dessus, au-dessous et autour de nous, qui vous assourdissent. Le mieux est de sauter à bas du lit, d'endosser une tenue légère et d'aller attendre, sur le pont, que le moment de descendre à terre soit venu. Facile violence, en somme, car l'atmosphère est d'une ineffable douceur, et, sous ce féerique éclairage lunaire, la vue de cette côte admirable, découpée et dentelée à miracle, est un pur enchantement.

Au jour, tout change. Dépouillé de son prestige nocturne, le décor apparaît dans sa souveraine laideur. Les dentelures des montagnes, tout à l'heure d'une délicatesse

arachnéenne, ressemblent à des mâchoires grimaçantes, aux alvéoles évidées. Sous la lumière crue du soleil, les transparences bleues du granit se teignent d'ocre violent, d'une opacité farouche. Étranglée entre le roc et la mer, court une étroite bande de terre noirâtre que des myriades de cailloux gris hérissent d'inquiétantes verrues. Pas un arbre, pas une pousse verte, pas même, ça et là, quelqu'une de ces végétations parasites qui tempèrent l'horreur des plus sinistres paysages et éclairent d'un pâle sourire les solitudes les plus désolées. Là-dessus plane tout le redoutable appareil de la conquête : casernes, arsenaux, tours crénelées, bastions, demi-lunes, contrescarpes, épaulements, meurtrières, chemins de ronde, canons en batterie, par où l'Anglais affirme sa mansuétude colonisatrice. Aux alentours, règnent de mornes espaces clos de murs qui tombent en ruines et bosselés de tumulus en forme de mosquées : ce sont les cimetières, attestant, par leur étendue et par leur nombre, que, dans cette *città dolente*, il y a plus d'habitants dessous

que dessus. Plus loin, de légères fumées bleuâtres montent, comme d'un cratère, du vaste entonnoir où croupit la ville indigène. Et plus loin encore, à l'extrême horizon, sur les confins du désert biblique, se silhouettent, dans une brume où le reflet du sable allume des paillettes d'or, deux villages arabes, qui sont comme les colonnes d'Hercule de la civilisation et les premières bornes milliaires de l'infini !

Tel est Aden, vu du bord. Le panorama n'a rien de séduisant et qui sollicite de descendre à terre. Mais il y a les citernes, qu'il faut avoir vues sous peine d'être disqualifié comme touriste; les fameuses citernes dont les Perrichons à l'enthousiasme suspect — tel notre Marius — vous disent volontiers, comme les Sévillans de leur ville : *Chi non a vista Siviglia, non a vista maraviglia !* Je les ai vues, ces merveilles, et toute la poésie primitive, évocatrice des filles de Laban à la fontaine, dont je m'étais plu à les parer, sur la foi de ce photographe hâbleur, s'est cassé les ailes contre ces trois

étages de cuves en maçonnerie grossière, au fond desquelles verdoie une mince couche d'eau saumâtre, admirable bouillon de culture pour les microbes pestilentiels ! Mais je suis ainsi fait, vous le savez, amie, qu'il m'est impossible de m'attarder aux spectacles fâcheux, et que j'y trouve, comme par magie, dans le rappel des souvenirs anciens, une diversion consolante. Et, soudain, je me suis senti transporté, dans la grande cour du Palais des Doges, auprès de ces deux citernes exquises, ouvragées comme une fine dentelle de Chioggia, où je ne sais quelle dévotion fanatique nous ramenait, inconsciemment, chaque soir. Il a fallu de lointains appels de cloche, annonçant que le paquebot allait appareiller, pour m'arracher à ces délices rétrospectives. Et j'ai franchi la Porte des Larmes avec l'éblouissante vision de Venise plein les yeux !

Le cap Gardafuï. — La Ligne.

Dimanche, 23 février. — Jusqu'à Djibouti, j'ai gardé la sensation de l'Europe, à

laquelle nous réliait le ruban d'azur du canal de Suez, dont la Mer Rouge est le prolongement. Depuis vingt-quatre heures que nous sommes entrés dans l'océan Indien, j'ai la sensation d'un nouveau monde. Autres flots, autre ciel, autres constellations. La Grande-Ourse a disparu, et aussi l'Étoile polaire. L'astre à la mode est, ici, la Croix du Sud. La jolie légende stellaire d'*Amants* n'est plus qu'une... légende. Cette poétique communion à travers les espaces est désormais interdite aux cœurs aimants qu'a disjoints la bataille de la vie. Je m'imaginais, avant-hier encore, qu'en enfonçant mon regard par delà l'horizon il avait chance de se croiser avec le vôtre. Dans quelques heures, la Ligne, que nous allons franchir, sera l'obstacle où viendront se briser nos rayons visuels, mettant comme une muraille de Chine entre nos pensées. Et il me semble que je suis encore plus loin de vous, et que c'est quelque chose de pis que des kilomètres qui nous sépare.

J'ai le réveil mélancolique ce matin. Est-ce l'anxiété vague dont on ne peut se défendre au seuil de l'inconnu? Est-ce l'oppression d'une nuit férocement tropicale? Est-ce le navrement de cette côte des Somalis, aux grèves calcinées, que nous longeons à quelques milles de distance? De tout cela peut-être bien un peu. Mais jamais, depuis le départ, je n'eus l'âme aussi désemparée. Elle n'a retrouvé son équilibre qu'aux approches de Gardafuï, cet autre *Cape of good hope*, dont le Camoëns est encore à naître. Tout, ici, la radieuse splendeur du ciel, la grâce féline de l'eau, la sauvage beauté du site, semblait réuni pour la convier à des émotions d'une apaisante sérénité. Et les brumes où elle était noyée s'y sont fondues comme, au soleil, les vapeurs matinales. Dans cette atmosphère de joie, l'énorme lion accroupi, dont le profil rébarbatif se découpe sur le double azur avec la netteté d'une ombre chinoise, a l'air tout à fait bon garçon. Aussi le commandant, au lieu de prendre le large, nous a donné l'esthétique régal

de serrer le « monstre » d'aussi près que le veut la prudence — cinq cents mètres au plus — ce dont certains passagers, hantés par les antécédents sinistres de ce dangereux tournant, ne laissent pas que d'éprouver une secrète angoisse. O le sublime spectacle ! On est presque tenté d'applaudir, comme, au théâtre, un merveilleux décor de féerie, et on ne prend pas garde, tel en est le charme souverain, que le soleil plombe sur nos têtes à quarante-cinq degrés ! Ce qui m'a le plus vivement impressionné, ce n'est pas, comme Marius, l'énormité de la masse rocheuse, ni sa bizarre configuration léonine ; c'est l'éblouissante bande verte qui courait, au ras de l'eau, tout le long du socle de granit, et qui, par une mystérieuse collaboration du soleil et de la mer, lui faisait comme une magique ceinture d'émeraudes. C'était beau, d'un beau surnaturel, à s'agenouiller devant ! Et de ce vert divin, rien ne peut donner une idée, pas même ces coulées de pierreries vertes qui miroitent la nuit dans le sillage du navire, d'une telle attirance

hypnotique qu'à les suivre de l'œil on en oublie le sommeil !

Un point... à la Ligne !

Voici la Ligne, en effet. Le *Djemmah* franchit ce barrage idéal avec la grâce onduleuse d'un pur-sang lancé par-dessus la banquette irlandaise. Hurrah ! Jadis, ce « passage » servait de prétexte à des cérémonies burlesques, dont les merveilleuses *Aventures de Robert-Robert et de son compagnon Toussaint-Lavenette* ont enchanté nos imaginations d'enfants. Tout le long du jour, le bord appartenait aux matelots comme Rome aux esclaves pendant les Saturnales. Grimés en dieux marins, ils faisaient subir aux passagers des épreuves aquatiques qui rappelaient la bouffonne poursuite de *Monsieur de Pourceaugnac*. C'était le baptême de la Ligne. Ce baptême, alors obligatoire, n'est même plus facultatif. Des voyageurs grincheux et moroses ayant protesté contre ces brimades bon enfant, les compagnies de navigation ont, d'un

trait de plume, biffé l'intermède. Ainsi se perdent les institutions séculaires ! Les dieux s'en vont !

En vain avons-nous supplié le commandant de lever le veto pour une fois. « Impossible ! a-t-il répondu... Tout ce que je puis faire, c'est vous permettre de simuler le baptême de la Ligne par une inondation de champagne Clicquot !... » Je crois bien !... C'est le passager qui paie et c'est la Compagnie qui palpe !

Entre le ciel et l'eau.

Sans date. — Il faut tuer le temps si vous ne voulez pas qu'il vous tue ! dit la Sagesse des nations. Tous les ressorts de notre esprit sont tendus vers cette opération offensive et défensive, depuis que, la terre s'étant dérobée à nos regards, nous flottons dans les espaces sans limites, implacablement voués au bleu, bétail humain, passif, inconscient, à la merci d'un pilote ! Par malheur, en ces premières et si longues étapes, nous avons épuisé presque tout le

codex des spécifiques contre l'ennui. Et nous en sommes réduits aux remèdes de bonne femme ! Et si naïfs, si peu variés ! Jugez-en.

Le matin. — Visite à la ménagerie. Causer avec les lapins et les poules. Gratter la nuque aux toutous. Voir les chevaux avoir le mal de mer. Donner des carottes aux moutons qui nous donnent les côtelettes, des croûtes de pain aux vaches qui nous donnent le lait, de la mie aux bœufs qui nous donnent les beafsteacks. Les pauvres bêtes ! Je les avais vu, l'autre jour, en rade d'Aden, hisser à l'avant du paquebot, comme au sommet d'un Golgotha. Du chaland où elles sont parquées, on les emponte, liées par les cornes, au moyen d'une poulie, comme on engrange du fourrage. Et quel crève-cœur de les voir gigoter et se débattre dans le vide, pendant cette douloureuse ascension ! C'est la première station de leur calvaire, la plus cruelle peut-être : car, lorsqu'elles arrivent sur le pont, prises de vertige, le sang aux naseaux, les

jarrets rompus, elles s'y effondrent comme assommées ; et ce n'est qu'à coups d'aiguillon qu'on parvient à les remettre sur pattes ! Et il y a quelque part une société protectrice des animaux ! Qu'ils lèvent donc la main ceux de ses membres qui boudent contre le roosbeaf ou contre l'entrecôte ! Eh bien ! alors, que protègent-ils ?

Midi. — Faire queue devant le petit grillage où le « point » vient d'être affiché. C'est le sport favori. Le point est le relevé des milles parcourus pendant les dernières vingt-quatre heures et de ceux qui restent à parcourir avant d'atteindre la plus prochaine escale. Tels les écoliers, à l'approche des vacances, pointent sur l'almanach chaque jour écoulé pour tromper la lenteur de ceux qui les séparent encore de la libération !

Dans la journée. — Regarder s'ébattre les poissons volants. Pas banal non plus, ce sport-là. De cinq minutes en cinq minutes, on voit ces minuscules amphibies

émerger de l'eau par bandes compactes, fendre l'air avec leurs nageoires, devenues des ailes, sur un parcours d'un demi-kilomètre environ, et, cet espace franchi — dévoré plutôt, car c'est l'affaire de quelques secondes — réintégrer leurs humides pénates. C'est là, paraît-il, une manœuvre pour échapper aux gros poissons qui, trouvant leur chair très friande, les pourchassent gouluement. Il n'est pas rare qu'un de ces fuyards égarés pénètre par le sabord dans votre cabine et vienne chercher un refuge jusque dans votre lit. L'un d'eux, l'autre matin, s'est fourvoyé dans le dos d'une jeune dame qui, en simple appareil, vaquait à sa première toilette sous son sabord grand-ouvert. Ç'a été le fait-divers sensationnel de la journée, et on s'en est égayé jusque dans la chambre de chauffe. Ce sont là des divertissements sans doute un peu bébêtes... Mais comme chantait notre bon Nadaud :

Il faut *faire* des bêtises
Pour passer une heure ou deux !

De Zanzibar.

Mercredi, 26 février. — C'est peut-être parce que, depuis Port-Saïd — et même d'au delà — j'ai la nostalgie de la verdure, que cette île de Zanzibar, dont le *Djemmah* double la pointe orientale, m'est apparue, aux premières clartés du jour, parée de grâces souveraines. Et ce réveil d'une sensation oubliée, désapprise, me pénètre de je ne sais quel charme printanier. J'aspire avec délices une brise toute saturée des aromes voluptueux qu'exhalent ces massifs d'orangers, de citronniers et de lauriers-roses, au feuillage vert-pâle tranchant sur le vert brutal des manguiers et des baobabs, dont les racines échevelées plongent jusque dans les flots et se tordent, sous leur transparence mobile, comme des tentacules de pieuvres. De loin en loin, de jolies maisons blanches, penchées sur des havres minuscules, mettent dans cette oasis silencieuse une palpitation de vie. Adorable paysage de rêve, délicat et vaporeux comme un Corot,

enveloppé, par le soleil matinal, d'une gaze lumineuse.

Le soleil s'élève lentement... La gaze s'évapore, tels ces minces rideaux de féerie qui voilent les apothéoses. Voici Zanzibar. Après Corot, Ziem. Oh ! l'obsession de Venise !... C'est Venise, en effet, qui semble venir au-devant du paquebot, mais la Venise moyenâgeuse, la Venise barbaresque, avec ce sauvage parfum d'Orient, qu'on respire encore aujourd'hui dans quelques îles de la lagune, et si subtilement à Chioggia. Même configuration topographique : en face de nous, le palais du sultan, construit sur une place carrée qui rappelle la Piazzetta, peut, l'imagination aidant, donner l'illusion du palais des Doges (1), et la longue file de bâtiments qui se développe sur sa droite celle du quai des Esclavons. Dans la rade, très vivante, où les felouques, les tartanes et les caïques indigènes exécutent, autour des navires de commerce

(1) Depuis cette époque, les Anglais ont bombardé le palais du sultan. Tout ce coin de Zanzibar n'est plus que ruines.

immobiles sur leurs ancres, de pittoresques fantasias, la galère de Sa Hautesse, bariolée, historiée, peinturlurée, avec ses flammes rouges claquant au haut des mâts, a de faux airs de Bucentaure. Tout cela rutile, braisille, arde de ce coloris flamboyant dont s'empourpre la poésie des *Orientales*, dans une atmosphère d'or en fusion, d'une indicible allégresse, où, seuls, deux cuirassés de la flotte britannique, ancrés devant le port, en posture de chiens de garde, mettent une tache de deuil. Ces deux dogues sont là pour témoigner de l'intérêt sympathique que nos excellents voisins portent au maître et seigneur de cette île. Ils le protègent à leur manière, gueules béantes et mèche allumée. Cette manière n'est pas la nôtre... Nous disons : « Mieux vaut douceur ! » Les Anglais : « Mieux vaut violence ! » En matière coloniale, je crains bien qu'ils n'aient raison... contre nous !

En ville, l'animation est la même que dans nos grands centres commerciaux, sur

le port tout au moins, où elle est concentrée et, pour ainsi dire, ramassée, comme, à Marseille, sur la Canebière. La vie, à Zanzibar, est tout extérieure, sans ce caractère de recueillement contemplatif, ce parti pris de torpeur fataliste où se cristallisent les cités d'Orient. Tout s'y fait en plein air, même ce que prohibent, en Europe, au nom des bonnes mœurs, les ordonnances de police. Le huis-clos y est inconnu, aussi bien pour les actes les plus solennels de la vie publique que pour les actes les plus intimes de la vie privée. Saint Louis, quand il rendait la justice, siégeait sous un chêne ; les magistrats zanzibariens siègent sous l'auvent des maisons, à la face du ciel, avec le premier carrefour venu pour prétoire. Et ils ne s'attardent pas aux broussailles de la procédure ni aux artifices des plaidoiries : en quelques minutes, une cause est entendue... enlevez, c'est pesé !... On vous colle les fers aux pieds d'un délinquant, quel que soit son sexe, comme, chez nous, vingt-cinq francs d'amende. Et par couples, mâle et femelle,

les chevilles saignant sous l'entrave, les épaules ployant sous de lourds fardeaux, la « chaîne » se fraie une voie à travers la foule, devenue, par l'habitude, indifférente à cet immonde contact ; foule cacophonique, où dissonent toutes les nuances du noir, depuis le noir d'ébène jusqu'au noir de fumée ; ramassis d'anthropoïdes grimaçants, où chante toute la gamme des difformités sublunaires ; troupeau lamentable promis au grand marché de chair humaine que fut et qu'est encore Zanzibar, nonobstant l'Anglais, cet apôtre fervent et résolu de l'abolition de l'esclavage ! C'est l'apothéose de la laideur ! Pour retrouver quelque notion de la beauté plastique, il faut aller dans la ville indigène, parmi les Hindous à la barbe teinte, aux traits délicats, à la musculature élégante, au geste fier, et les Hindoues, dont le pur ovale, les yeux pleins de rêve — ces yeux dont on peut dire qu'ils sont deux fenêtres ouvertes sur l'infini — rappellent le type de la Vierge, tel qu'il rayonne dans les tableaux des Primitifs.

Dès qu'on a mis le pied sur la terre ferme, une violente odeur de girofle vous prend à la gorge. Le girofle constitue le commerce le plus important de Zanzibar. J'avais toujours cru, sur la foi des réclames : *Goûtez-y! Goûtez-en !* que c'était le café. Il n'y a pas vingt caféiers dans toute l'île ! On s'instruit en voyageant. Ce serait tout profit, si l'on n'y perdait parfois quelques-unes de ses illusions les plus chères. Cette odeur de girofle serait intolérable, si, à mesure qu'on s'éloigne des quais, elle ne se dissolvait, ne s'évaporait, ne se fondait dans le parfum, plus violent encore, des lauriers-roses, arbres géants poussés en pleine terre, comme, chez nous, la folle avoine, et dont les fleurs, en ce moment épanouies, ressemblent à d'énormes camélias pourprés. Ici, la nature repose et console de l'homme.

La nuit vient. De grosses lampes électriques, système Jablockoff — on retarde à Zanzibar — projettent sur les quais et sur la rade d'éblouissantes clartés lunaires. De pâles lueurs clignotent aux fenêtres d'une

grande bâtisse sans style qui fait face au palais du sultan. Jadis, c'était là le harem. Mais les femmes, c'est cher pour un monarque au budget anémique. On les a remplacées par des petits garçons. En sorte que le harem n'est plus un harem. C'est, au sens rabelaisien du mot, un séminaire !

En dehors de ce foyer rayonnant, la ville n'est plus, après le couvre-feu, qu'un dédale de ruelles noirâtres, où il serait dangereux de s'aventurer sans un fil conducteur. Je m'étais muni de ce fil-là, et, comme le paquebot ne levait l'ancre qu'au point du jour, je n'ai pas voulu rentrer à bord sans avoir fait le pèlerinage de rigueur à l'une de ces chapelles profanes qu'on appelle les maisons de thé. Les maisons de thé, c'est comme qui dirait les bateaux de fleurs en Chine. On y chante, on y danse et on y consomme... en tout bien tout honneur, si l'on n'est pas en veine de folichonner. La vertu n'y est, au demeurant, pas plus exposée que dans nos brasseries à femmes. Celle où mon fil m'a conduit était

desservie par quelques princesses, cousines, à la mode de Java, des jolies guenuches qui nous amusèrent de leurs gestes menus et de leurs gentillesses quadrumanes à l'Exposition de 1889. Mais moins européanisées, avec un fumet d'exotisme plus authentique. La boisson que ces dames préconisent de préférence, c'est le pipermint, — je n'insiste pas sur le symbolisme de cet... apéritif. Mon fil et moi nous avons décliné l'invite, et nous avons fait une véritable orgie de cocktails et de sodas-water, pour bien accuser et faire excuser notre inappétence à d'autres consommations plus... capiteuses et peut-être moins... inoffensives. Glissons, n'appuyons pas.

Si le culte de Bacchus, d'Euterpe et de Terpsicore — on connaît sa mythologie — fleurit au rez-de-chaussée de la maison, c'est au culte de Vénus qu'est consacré le premier et l'unique étage. On y accède, non par un escalier, mais par une échelle, qu'il est permis de comparer à celle de Jacob, puisqu'elle conduit, comme elle, au para-

dis... de Mahomet. J'en ai risqué l'ascension, à la suite de mon fil, mû par cette curiosité du voyageur qui veut avoir tout vu, et dont je n'ai pas besoin de vous garantir le caractère exclusivement platonique. Si j'avais eu, du reste, de ces velléités que les bonnes mœurs réprouvent — ainsi s'exprime M. le sénateur Bérenger — elles se seraient évanouies au spectacle inattendu dont la réalité m'apparaît comme un chimérique rêve d'opium au moment où je vous écris. N'est-ce pas, en effet, le plus chimérique des rêves que de croire entrer dans une maison close et de se voir, comme par magie, fourvoyé dans un pensionnat de jeunes filles?... De franchir le seuil d'un laboratoire d'amour, et de se trouver dans une cellule de vierge, avec son petit lit drapé de blanc, et, aux fenêtres, des rideaux de blanche mousseline relevés par des embrasses bleu-ciel?... Telles toutes les chambres de ces marchandes de plaisir, que j'ai visitées l'une après l'autre. Rien n'y trahit le mystère de leur impureté, ni ces relents de fauve, ni ces parfums aphro-

disiaques qui sont comme les piments de la volupté vénale... mais quelque chose de délicieusement virginal, d'infiniment doux et tendre, comme des effluves de violette et d'iris. Point de ces nudités, aux murs, où s'émoustillent les sens et s'exaltent les désirs... mais d'innocentes pastorales et d'ingénues bucoliques... Daphnis et Chloé... Paul et Virginie!... ou des scènes militaires... Poniatowski se noyant dans l'Elster... Napoléon blessé devant Ratisbonne!... Et — c'est ici le prodige — au-dessus d'une toilette toute blanche, elle aussi, comme les rideaux, rehaussée de faveurs bleu-ciel, comme les embrasses, en deux cadres de bois blanc liséré de bleu, l'image du président Carnot souriant à l'image du tsar Alexandre III!... Cette affirmation de l'alliance franco-russe, à deux mille cinq cents lieues du boulevard et trois mille de la Perspective Newsky, a fait tressaillir ma fibre chauvine... Et, en sortant de cet antre de perdition, je me suis senti meilleur!

De Majunga.

Dimanche, 1er mars. — A vingt heures de Zanzibar, ce sont les eaux françaises. Pas un jour, désormais, on ne perdra la terre de vue ; et les escales sont si rapprochées qu'à peine aurai-je le temps, de l'une à l'autre, de noter à la hâte mes impressions. Plus de tableaux, — des esquisses ; plus de paysages « posés », comme dit Marius dans son dialecte de photographe, — des instantanés.

Première escale. Mayotte. — Une rade splendide, au milieu d'un cirque de hautes montagnes, boisées jusqu'aux cimes, d'un vert si intense et, par places, si diamanté, que la mer, où elles se reflètent, semble rouler des émeraudes. Là-bas, la ville apparaît toute blanche, et, derrière, un rideau de cocotiers gigantesques, à travers lequel miroite un lac de légende, creusé, comme le lac Pavin et le lac de Gaube, dans le cratère d'un volcan.

Il en est de Mayotte, toutes proportions gardées, comme de Gênes : on en empor-

terait un souvenir inoubliable, si l'on se bornait à ne la voir que de la mer. Tout ce pittoresque, si délicieux à distance, se volatilise à mesure qu'on en approche et s'évanouit dès qu'on le touche. Le quartier européen, où sont les services administratifs, est un chaos de masures branlantes, aux fronton desquelles les mots : *Postes*, *Douanes*, *Hôpital*, *Contributions indirectes*, etc., ont l'air de macabres ironies ; et le quartier indigène, un pandémonium de mâles à demi-nus et de femelles en guenilles, dont les oreilles ourlées de médailles polychromes et les narines trouées de petites pièces d'or exagèrent encore la disgrâce physique. Le gouverneur d'ici s'appelle Lacascade ! Un nom auquel il doit être bien difficile de faire honneur sous ces latitudes sans joie !

Deuxième escale. Majunga. — Un ciel de feu. Une mer de suie, où la Betsiboka, le fleuve maudit, dégorge une écume rougeâtre, et d'où monte comme une vapeur de sang. Une ligne de collines basses, avec

des ondulations de fauves aux aguets, épand une ombre noirâtre sur la petite ville couchée, comme un long serpent, dans le sable. Sous cette terre putride, d'où la mort jaillit dès qu'on la remue, ils sont deux mille qui dorment du lourd sommeil des expatriés — la fleur de nos jeunes légions — vaincus avant la bataille dont ils ne connurent pas l'ivresse, sans que, sur la tombe d'un seul, on ait pu graver la glorieuse et consolante épitaphe : *Mort à l'ennemi !* J'ai le cœur oppressé par la mélancolie du site et surtout par les souvenirs poignants qui l'enveloppent d'une sorte d'horreur tragique. Je ne quitterai pas le bord. Une seule chose aurait pu vaincre ma répugnance instinctive, le désir de revoir le brave Mizon et de lui porter un peu de cette France, dont il a désappris la douceur maternelle, dans une poignée de main. Mais il est venu lui-même au-devant de cette joie si rare. Et, pendant les deux heures qu'il a vécu de notre vie, il l'a voluptueusement savourée. « J'ai fait provision de bonheur pour quinze jours ! »

m'a-t-il dit en remontant dans sa canonnière. C'est la seule parole par où cet admirable soldat ait laissé poindre la rancœur de l'exil dans un poste subalterne, prix dérisoire d'une carrière toute d'héroïsme et de dévouement. Mizon est du même sang que Lagarde. Tous deux ont la même foi qui donne la résignation. Tous deux ont la même devise : Où est le drapeau, là est la patrie !

De Tamatave.

Jeudi, 5 mars. — Terre ! Terre ! Tout le monde descend !

Depuis Majunga, j'ai passé presque toutes mes heures à coordonner ces notes éparses, à refaire mes malles et mes cantines, à mettre en équilibre mon budget de voyageur ; et, n'ayant pas le loisir de les écrire, je réserve pour nos causeries du coin du feu mes impressions sur cette île paradisiaque de Nossi-Bé, sur cette admirable rade, peut-être unique au monde, de Diego-Suarez, et aussi sur cette exquise ville de Ta-

matave, d'un si joli mouvement européen dans son cadre oriental, où la vie est si douce, si douce, que le colon, dont je suis l'hôte, n'a pu, depuis vingt ans, s'arracher à ses délices.

Mais Tamatave n'est pas mon objectif. Il m'est interdit de m'attarder dans cette Capoue. Le temps de faire l'achat d'un filanzane, de recruter mes porteurs... et en route pour Tananarive !

Cy finist le Livre de Bord. Je n'écrirai plus que de la Ville aux mille villages... Dans huit jours !... Huit jours... sans compter les nuits !... Plaignez le pauvre pèlerin !

LA GRANDE ILE

LA GRANDE ILE

I

BEWARE

Si résolu que je sois à m'abstenir, en ces rapides études, de toutes considérations économiques et politiques, pour leur laisser un caractère exclusivement pittoresque et descriptif, un exposé sommaire de ce qui peut activer ou ralentir l'œuvre de la conquête, hâter l'apaisement ou perpétuer le malaise à Madagascar, en est néanmoins l'indispensable prologue.

Il s'est passé, depuis quelques mois, dans la Grande Ile, des événements de la plus haute gravité. Le retour offensif des indigènes, les menées occultes de l' « héréditaire ennemi », les assassinats chroniques de voyageurs inoffensifs, ont nécessité la substitution du régime militaire au régime civil inauguré trop hâtivement. Cette substitution, qui date d'hier, n'a pas encore eu le temps de produire des résultats appréciables. L'incendie, feu de paille au début, a pris, en se propageant, une intensité telle que le général Galieni, si bon pompier soit-il, ne l'éteindra pas de sitôt. Il pourra le réduire, le localiser : il n'en aura raison que s'il l'atteint dans son principe. Et j'ai grand'peur que ce ne soit ni pour aujourd'hui ni pour demain. Il semblait, aux dernières nouvelles, que les choses en fussent toujours, ou de peu s'en faut, au point où je les avais laissées en quittant Tananarive. En sorte qu'il est encore d'une actualité plutôt inquiétante, ce petit tableau de la situation que je brossais, d'après nature, dans le *Journal* du 1er juillet 1896.

L'assassinat de MM. Savouyan et Rigal — disais-je alors — après celui de la mission Duret de Brie, soulève une question dont il est impossible de se désintéresser :

La question du Fahavalisme.

Sur cette question vient s'en greffer une autre, dont il est impossible de se désintéresser davantage :

La question de l'Anglais.

A propos de la mort du marquis de Morès, un de nos confrères, très au courant des choses coloniales, écrivait en parlant de « la tribu des Arbib », les agents les plus actifs de l'influence anglaise dans l'Afrique du Nord :

« Ils prétendent que cette influence qu'ils propagent est simplement commerciale et non politique. Mais, en Tunisie, on croit le contraire. M. de Polignac les a formellement accusés de l'assassinat de Flatters. M. de Morès, avant d'être tué, les accusait du sien. »

Loin de moi la pensée d'établir une complicité directe entre les Anglais et les assas-

sins de MM. Savouyan et Rigal, non plus que ceux de l'infortuné Duret de Brie et de ses compagnons. Mais la propagande antifrançaise à laquelle se livrent effrontément leurs missionnaires, les prédications haineuses dont retentissent les temples de Tananarive et de sa banlieue, les appels à la révolte lancés par les pasteurs anglicans du haut de la chaire chrétienne, agissant sur des esprits simples et superstitieux, tout cela n'implique-t-il point une certaine corrélation morale?

Et ce ne sont pas là des commérages de concierges, comme les Hovaphiles s'ingénient à le persuader. Il y a des preuves. Et ces preuves, je les ai. Mon enquête eût été boiteuse, si j'en avais exclu ce dissolvant occulte, cet infatigable fauteur de désaffection et de discorde qu'on rencontre partout où la France cherche à planter son pavillon : la haine britannique.

J'ai les preuves. Les voici :

En mars 1896, un pasteur anglican, pre-

nant pour texte la résurrection de Lazare, disait aux fidèles réunis dans le temple de Nosy-Zato, banlieue de Tananarive :

« Jésus vint. Il leva la pierre du sépulcre, et Lazare ressuscita.

» Lazare, c'est vous. Comme Jésus, les Anglais viendront et vous ressusciteront. Vous revivrez et vous chasserez les Français, vos oppresseurs... »

Ce n'est là que l'esprit et non la lettre de la harangue. Mais un vieux colon, grand collectionneur de documents humains, de qui le malgache est devenu la langue usuelle, l'a sournoisement sténographiée ; et il n'est peut-être pas indifférent de mettre cette sténographie en regard de la traduction. Il se trouvera sans doute, au Collège de France, un professeur d'idiomes orientaux pour en donner la version littérale :

« *Lazar, dia efa matz ao am-pasana taona maro izay. Mandri ao amy ny vata*

mirakotra ny fatiny, ka nony tonga Jeso Kristy, mandha ny fasana, na manokatra ny vata andriany, dia mifoha, hono izy ka lasa.

» *Joy izany hianareo Malagazy, hoy izy, ma ty hianareoizao, ha mandry ao ambanyfahetan' ny Frantsay, favativety dia ho avy ny Englizy isay hamaoha ny vata, ka hanesotra anareo, diano afaka hianaréo, ka tzy ho ambanyfahetan' ny Frantzay intsony.* »

Et d'un !

Le mercredi 15 avril, au temple de Faravohitra, le quartier anglais de Tananarive, autre prêche, lequel emprunte aux circonstances et à la personne du prédicateur une gravité particulière.

Il y a, tous les six mois, une réunion « plénière » des protestants de l'Imerne dans ce temple dont le desservant est le R. Barron.

Ce Barron, conseil spirituel (?) de la reine, descendant direct des frocards qui firent rôtir Jeanne d'Arc, est le Pierre l'Er-

mite de la croisade dirigée, depuis 1885, contre les Français hérétiques, et qui, depuis la conquête, a pris un caractère ouvertement aggressif. Retranché dans sa chaire de Faravohitra, comme dans une forteresse inviolable, son éloquence enfiellée, faite de fanatisme et d'hypocrisie, laisse tomber de là-haut des *sursum corda* mille fois plus meurtriers que les obus et les balles.

Donc, ce mercredi 15 avril, des milliers de fidèles venus de tous les points de l'Imerne, du nord et du sud, de l'ouest et de l'est, se pressaient dans le temple, à l'occasion du meeting semestriel. Le Révérend monte en chaire. Telle est son action sur ces âmes naïves qu'avant même qu'il eût ouvert la bouche, hommes et femmes, enfants et vieillards, dévotement prosternés, priaient tout haut avec une ferveur de martyrs et levaient vers lui, en une attitude extatique, leurs bras suppliants. Et lui, s'inspirant du XIVe chapitre de l'Exode, leur disait :

« *Vous prétendez qu'*ils *vous protègent, et, le jour où vous courrez un danger quelconque, c'est à nous que vous viendrez, criant : « Au secours, Ravahazas ! Les Français nous frappent. Notre provision de balles est épuisée... Et ce serait perdre notre temps que d'essayer de leur tenir tête !* » *Et moi je vous dis : « Des balles, vous en avez encore... Pourquoi ne* leur *tirez-vous pas dessus ?... Vous êtes lâches, et votre lâcheté me désole !... Et c'est pour cela que, pareils aux Egyptiens, vous périrez en grand nombre !...* »

Comme pour le prêche de Nosy-Zato, et à titre de document justificatif, il convient de mettre, en regard de la traduction, le texte malgache :

« *Isahay no ataonareo fihamboana, ka nony misy mamely anareo, dia milododo hianareo mankany aminay manoo hoa : « Vonjeo izahay, Ravazaha, ô fa aziandra Frantsay. Nefa efa lany ny balanay, ka na atondronay aza tzy misy fahany,*

ka tsy mahafaly ! » — *Eny an-tananareo ny bala, ka nahoana no tsy amely. Os a hianareo ; ka mampalahelo ny fahorianareo, nefa tsy maintsy hiampatrampatra ny Egyptiana !* »

Et de deux !

Je défie le Révérend Barron de s'inscrire en faux contre l'authenticité de ces diatribes. Il n'y avait pas, d'ailleurs, à ce prêche, dont tout Tananarive s'est ému, que des Hovas et des Malgaches ; il s'y était glissé plusieurs de nos compatriotes très préoccupés, au point de vue de nos intérêts nationaux, de cette campagne pseudo-religieuse et qui, publiquement, en ont témoigné.

Un dernier trait, entre mille, pour peindre l'œuvre de termite que poursuit l'Anglais à Madagascar.

La petite ville d'Ambositra compte une assez forte colonie européenne. Au mois de mars, les colons se réunirent en un ban-

quet amical, où ils convièrent le gouverneur Holidina, le sous-gouverneur Ranaivo, quelques officiers hovas et les compagnes d'iceux. Au dessert, les toasts sévirent, sans distinction de nationalité. Lorsque, à son tour, M. Laroche, un de nos compatriotes, but à la France, Ranaivo, seul, et sa femme, s'abstinrent de lever leur verre. Et comme un des convives les rappelait au sentiment de la plus vulgaire courtoisie :

— Nous ne pouvons boire à la France, répondit sèchement la dame Ranaivo... nous sommes Anglais !

Ce Ranaivo tient son poste de sous-gouverneur d'Ambositra de notre protégée la reine. La rumeur publique l'accuse d'avoir, l'avant-veille du jour où fut assassinée la mission Duret de Brie, envoyé 350 piastres à Rainibetsimisaraka, le sanguinaire chef des Fahavalos, dont la tête est mise à prix, et fait monter trois troupeaux de cochons — sauf votre respect — pour ravitailler les rebelles du Nord.

A bon entendeur, salut !

Voilà pour l'Anglais. Venons au Fahavalo.

Le fahavalisme est endémique à Madagascar comme, en Sicile, le banditisme. Mais ce serait une erreur de croire que les Fahavalos ne sont qu'un ramassis de simples voleurs. C'est là un bruit que les Hovas ont fait courir, pour donner à l'insoumission de diverses tribus, rebelles à leur joug : Sakalaves, Baras, Antaisakas, une couleur de brigandage. Le sac des villages, le vol du bétail est leur façon à eux de montrer qu'ils ne sont pas et ne veulent pas être conquis. Pillards, sans aucun doute, mais avec quelque chose de plus. Et, si les Hovas s'obstinent à les représenter comme de simples malandrins, c'est pour faire croire qu'ils règnent, eux, sans conteste sur l'île entière, et qu'ils y sont les seuls défenseurs de l'ordre... un peu comme à Varsovie. Telle est l'opinion du docteur Cattat et de tous ceux qui connaissent Madagascar autrement que pour s'y être promenés en filanzane.

Aujourd'hui, changement de front. Le Français étant l'ennemi commun — comme,

du moins, les Hovas s'efforcent d'en convaincre les tribus insoumises — il s'est fait entre les traditionnels antagonistes un rapprochement occulte, un pacte fraternel. C'est ce qui explique comment, en quelques mois, les bandes infimes des Fahavalos ont pris les proportions d'une redoutable armée, et leur banditisme intermittent les allures d'une insurrection permanente.

Des insurgés, non des brigands.

Qui fomente cette insurrection?

Jadis, les voleurs de bœufs n'avaient pour armes que la sagaie et quelques méchants fusils hors de service. Aujourd'hui, les snyders sont leurs armes courantes.

Ces armes, qui les leur a fournies?

Il n'y a pas d'exemple qu'un Européen, tombant au milieu d'eux, ait été la victime, non seulement d'un assassinat, mais de la plus légère violence. Les cadavres de blancs dont ils jonchent les routes les plus sûres ne se comptent plus désormais. Et nous ne sommes pas au bout de cet effrayant martyrologe!

Qui, de ces voleurs presque inoffensifs, a fait de redoutables assassins ?

La réponse à ces trois questions est trop facile. A Tananarive, elle est sur toutes les lèvres. Triple sourd qui ne l'entend pas.

Insurrection dans le Sud et l'Ouest, sous le masque du fahavalisme. Rébellion dans le Nord à visage découvert. Ici, les Hovas, pour ameuter contre nous les chefs de tribus, ont fait vibrer leurs deux cordes sensibles : le culte pour les morts et la tradition esclavagiste. Leurs émissaires ont parcouru le pays, disant : « Les Français vont venir... ils violeront vos tombeaux, ils libéreront vos esclaves ! » Ceci se passait au moment même où le général Duchesne proclamait que la pacification de Madagascar était un fait accompli, que 2,000 hommes suffiraient pour y maintenir l'ordre, et que nous n'avions pas, dans la Grande Ile, d'amis plus fidèles et plus sûrs que les Hovas !

Et tandis qu'on nous aliénait les chefs

en nous représentant comme des vampires et des affameurs, on nous aliénait les foules en surexcitant leur fanatisme constitutionnel, en restaurant l'industrie un peu démonétisée des prêtres d'idoles. Et l'on vit sortir de terre une légion de Pierre l'Ermite en lamba, qui s'en allaient prêchant la croisade contre ces iconoclastes de Français! Elle eut de tels résultats, cette croisade, que le résident général dut contraindre la reine à signer un décret des plus rigoureux contre ces exploiteurs de la crédulité populaire. Il exigea même, comme sanction, qu'il fût fait un exemple immédiat. Elle a mené grand bruit, l'aventure tragique de Manjakandriana, où le gouverneur de ce gros bourg, huit officiers hovas et deux tsimandos dépêchés par Ranavalo pour appréhender au corps un prêtre d'idoles, furent, après une lutte désespérée, brûlés vifs dans une case. Et voyez comme, au drame le plus sombre, se mêle toujours un soupçon de comédie. Un voyageur, M. Julliot, qui montait de Tamatave à Tananarive, ou descendait de

Tananarive à Tamatave, je ne sais plus au juste, avait fait halte pour la nuit à Manjakandriana. Il dormait comme un bienheureux, lorsque, réveillé soudain par de sauvages clameurs et des crépitements de flammes, il sort de sa case, les yeux bouffis, et s'informe. Les incendiaires, inquiets, craignant d'être interrompus dans leur besogne crématoire, lui disent :

— Ce n'est rien... C'est une dizaine de Fahavalos qu'on brûle à petit feu pour en faire de la cendre à chiquer!

— Des Fahavalos! s'écrie M. Julliot... ne vous dérangez donc pas, je vous en prie... Brûlez-en cent, brûlez-en mille... vous n'en brûlerez jamais assez!...

Et il rentra dans sa case.

Cela rappelle l'anecdote d'Alexandre Dumas père à qui l'on demandait un louis pour les funérailles d'un huissier mort pauvre, et qui, mettant la main à sa poche, répondit :

— Voici quarante francs... Enterrez-en deux!

Les choses en étaient là lorsque, le 19 mai, je repris le paquebot pour la France. Il ne semble pas que, depuis, la situation se soit améliorée. Ce piétinement sur place tient au médiocre effectif des colonnes, qu'il est impossible de renforcer, eu égard à l'insuffisance du corps d'occupation, émietté sans profit, et à la faible garnison de Tananarive. Ce serait une dangereuse imprudence que de dégarnir une place où nos officiers ne peuvent sortir, la nuit venue, sans risquer d'être lapidés au coin de quelque ruelle sombre — cela s'est vu — et qui, en dépit d'une sécurité trompeuse, est le quartier général occulte, le foyer latent de la rébellion. Il est de notorité publique que les chefs avérés du mouvement s'y donnent rendez-vous à des dates fixes, et que si, par prudence, ils évitent de rôder aux abords du Palais, c'est chez le boucher Razafimanantsoa, l'oncle de Ranavolo, qu'ils viennent prendre le mot d'ordre. J'habitais une maison voisine de celle où gîte ce tueur de bœufs, et plus d'une fois,

en rentrant le soir, j'ai vu tout autour de ce repaire des allées et venues louches, des glissements d'ombres suspectes, et de ma chambre, à la faveur du silence nocturne, je percevais le vague murmure des Homodei hovas « marchant dans le mur », comme chez Angelo, tyran de Padoue. Au surplus, cet excellent Razafimanantsoa ne cherche pas à donner le change sur les sympathies dont il nous honore. C'est lui qui, quelques jours avant la prise de Tananarive, vociférait dans un kabary : « Prenons les femmes des colons français en otages, violons-les, et faisons-leur lécher nos crachats ! »

De tout ce qui précède, il serait peut-être excessif de conclure au blocus de Tananarive au Sud, à l'Ouest et au Nord. Mais de ces trois points, une menace permanente plane sur la capitale, et c'est déjà trop. Sur les quatre routes — ou ce qu'on nomme ainsi — qui mettent la Ville « aux mille villages » en communication avec la côte, une seule était demeurée libre, celle de l'Est,

— la route de Tananarive à Tamatave... Or, la route de Tamatave à Tananarive est la seule ligne de ravitaillement de la capitale; c'est par là que se fait le service postal, par là que montent les énormes convois d'argent expédiés par la métropole à la résidence. Cette route coupée, c'est nos colons et nos soldats sans vivres, c'est nos compatriotes sans liens d'aucune sorte avec la mère-patrie, c'est le trésor national mis au pillage, — c'est le blocus, en un mot.

La conclusion?... Elle s'impose.

Madagascar, que nous avons acheté — ceux qui dorment dans le campo-santo de Majunga, dans les plaines empestées du Bouéni, sur les plateaux de l'Imerne, pourraient seuls dire à quel prix! — ne sera définitivement « terre française » que le jour où il n'y aura plus trace de Fahavalos ou de rebelles, de quelque nom qu'on se plaise à les appeler.

Ce serait déjà chose faite, si on n'avait

pas tenu pour paroles d'Evangile les affirmations du général Duchesne.

Pour expédier — et rapidement — ce nettoyage, il faut des soldats.

Il faut encore autre chose.

On lit dans toutes les gares anglaises cet avis dénué d'artifice :

Beware of pickpocket !

Nous disons, nous :

Beware of Hovas !

Et concurremment :

Beware of Englishmen ! (1)

(1) Il n'est pas besoin d'insister sur le caractère quasi-prophétique des lignes qu'on vient de lire.

II

LE BOURJANE

Au point de vue artistique, comme au point de vue industriel, Madagascar manque d'originalité. Cependant, grâce à leur organisation simiesque, à leur curieuse faculté d'assimilation, il n'est pas un de nos arts, une de nos industries, qui n'ait trouvé dans les Malgaches d'intelligents et fidèles copistes. Totalement dépourvus d'invention et d'esprit créateur, ils sont, par contre, doués d'un tour de main extraordinaire et susceptibles de chefs-d'œuvre, mais seulement d'exécution et d'après des modèles

donnés. Ainsi, leurs dentelles, un des rares souvenirs que le voyageur puisse rapporter de là-bas : on pourrait les croire sorties des ateliers de Venise ou de Bruges ; mais, décalque servile de dessins envoyés d'Europe, si, par le fini du travail, elles attestent la virtuosité de l'ouvrier, l'âme de l'artiste n'y apparaît point.

Cela viendra, pourvu qu'on sache et qu'on veuille utiliser ce génie, inné chez les Malgaches, de l' « interprétation ». Initiés à la plupart des industries que les peuples civilisés ont poussées à leur extrême perfection, il en est une, toutefois, qui, pour ce peuple enfant, est et restera longtemps lettre morte : celle de la carrosserie. Il n'a même pas la notion de ce véhicule primitif, le char attelé de quatre bœufs, qui,

D'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Cette ignorance tient à l'absence complète de voies de communication dans un

pays où les voitures Lefèvre — là-bas on dit La Fièvre — devaient être, pour nos troupes en campagne, le plus funeste des *impedimenta ;* où villes et villages n'ont, entre eux, d'autre trait d'union que des sentes vagues, uniquement accessibles au pied humain dont l'action lente, continue, corrosive comme celle de la goutte d'eau sur le roc, en a creusé, au flanc des mornes, les lacets fantastiques.

Le pied humain qui creusa ces sentes, artères par où la vie circule dans toute l'île, comme, dans notre organisme, le sang, de la côte vers les hauts plateaux, et *vice versa*, c'est le pied des bourjanes. Et c'est là ce qui constitue, pour cette classe tout à fait à part dans l'agglomération malgache, une véritable originalité.

On m'a donné tant d'explications diverses sur ce mot « bourjane » — en malgache *borizana* — que, dans l'incertitude de sa véritable origine, d'ailleurs indifférente, je crois plus sage de m'en tenir à sa défini-

tion. Le bourjane, c'est la machine vivante qui supplée à tous les instruments de locomotion et de transport en usage chez nous, et pratiquement inemployables dans la Grande Ile : pour l'homme, il remplace le cheval et la locomotive ; pour les colis, le mulet et le camion. Sans lui, plus de circulation pour le voyageur ou le touriste, fussent-ils lauréats du Club-Alpin ; plus de viabilité pour les marchandises, — partant plus de vie sociale, plus de transactions, plus de commerce. Il est, si j'ose le dire, le grand ressort vital de Madagascar. Son rôle, on le voit, est considérable et, en quelque sorte, de nécessité publique. Or, ce rôle, la conquête tend à l'amoindrir graduellement. Le jour prochain où des routes carrossables, ou simplement muletières, zigzagueront autour de ces montagnes abruptes et violeront le mystère de ces immenses forêts ; où le cheval et le mulet trouveront un terrain ferme et plane sous leurs sabots ; où les locomotives épandront du Nord au Sud, de l'ouest à l'est, leurs blancs panaches de fumée, le bourjane,

n'ayant plus que la capitale pour champ d'opération, en sera réduit à l'humble condition de porteur de chaises. Et quand l'haussmanisation, qui commence à sévir à Tananarive, en aura ruiné tout le pittoresque, quand on aura comblé les fondrières, aplani les accidents naturels ou stratégiques qui font de ses boulevards et de ses rues de dangereux casse-cou, quand la lumière Edison rendra facile aux honnêtes gens « qui vont à pied » les sorties nocturnes, le bourjane aura définitivement vécu. Avant donc qu'il ne soit allé rejoindre les vieilles lunes malgaches, qu'il ne soit plus qu'un souvenir préhistorique, un symbole vague d'une civilisation désaffectée, il convient d'en fixer, en quelques traits vivants, l'originale silhouette.

Le bourjane, avons-nous dit, constitue, parmi les Malgaches, une caste à part ; et cette caste, sous un vocable commun, se divise en deux castes distinctes, séparées par un fossé aussi profond que le faubourg Saint-Germain l'est du faubourg Saint-An-

toine : le porteur d'hommes et le porteur de paquets. Le premier, comme insigne, a le filanzane ; le second, le bambou.

Je ne m'attarderai pas à décrire le filanzane, que tous les Parisiens ont pu voir, la saison dernière, fonctionner au Champ de Mars. Tous, ils ont pu faire, de ce véhicule *sui generis*, la facile expérience. Ils se sont convaincus, comme moi, à l'encontre de certains voyageurs grincheux qui trouveraient incommodes les carrosses du Sacre, qu'entre tous les modes de locomotion celui-là est le plus reposant et le plus doux. Rien du trot dur et cuisant du cheval, rien de la trépidation énervante du chemin de fer, rien du tressautement cahotique du fiacre. On s'y oublie en une sorte de bercement rythmique qui vous emporte, parmi les régions du rêve, au-dessus des ordinaires réalités. Cette impression se modifie avec la vitesse, mais on s'y fait à la longue. Et l'on éprouve, à se sentir emballé dans ce mouvement diabolique qui, aux endroits

périlleux, se transforme en une véritable course à l'abîme, je ne sais quelle voluptueuse griserie.

Aussi, les « porteurs d'hommes » sont-ils fiers de leur aristocratique filanzane et tiennent-ils en mépris le bambou roturier aux deux bouts duquel les « porteurs de paquets » suspendent le viatique de leur « client ». La supériorité physique, intellectuelle et morale qu'ils reconnaissent au colis humain dont ils ont la charge, au vahazah, ils se l'attribuent à eux-mêmes sur ces infimes porte-balles. Et ils ne perdent pas une occasion d'affirmer que, s'ils sont les fils du même père, ils ne sont pas nés le même jour. Lorsque, en travers des sentes étroites, ils trouvent le chemin barré par quelqu'un de ces miséreux, pliant sous le faix, le bambou sur l'épaule gauche, s'appuyant de la main droite sur sa zagaie, avec le geste biblique des rois pasteurs, ils crient d'un ton impérieux : « Filanzane ! » Et si l'obstacle ne s'écarte pas à ce premier appel, un coup de coude brutal envoie rouler dans la broussaille l'homme, les paquets

et le bambou. Il n'y a pas d'exemple que le pauvre diable proteste. Il connaît la hiérarchie.

Et cependant, porteurs d'hommes et porteurs de paquets sont du même sang ; ils ont tous la même tare originelle : l'esclavage. J'étais curieux de savoir comment seraient accueillies par ces êtres naïfs les velléités d'émancipation qui commençaient alors à se produire au sein du Parlement français. Et j'interrogeai le commandeur de mes bourjanes, esclave comme eux, qui cumulait en même temps, auprès de moi, les fonctions d'interprète.

— Est-ce pour le compte du maître que vous travaillez, lui demandai-je, ou pour votre compte personnel ?

— Pour notre compte.

— Et sur les huit piastres — 40 francs — que vous toucherez de moi, il ne lui reviendra rien ?

— Pas un kirobo (quart de piastre) !

— A quoi donc vous oblige, vis-à-vis du maître, votre condition d'esclave ?

— A certaines corvées, comme, par exemple, la semaille et la récolte du riz.

— Et lui, le maître, à quoi ce titre l'oblige-t-il envers vous?

— Quand nous chômons, il nous nourrit, nous, nos enfants et nos femmes.

— Maintenant que vous êtes Français, on parle de vous rendre libres... En seriez-vous heureux?

— Libres!... Qui nous nourrira?

Qui nous nourrira?... Là est peut-être le nœud de cette grosse question de l'esclavage.

Le commandeur est comme qui dirait le chef d'escouade des bourjanes. Cette fonction, qu'il tient du suffrage universel, ne lui confère, au surplus, que des immunités purement platoniques. Il ne touche pas un sou de plus que les camarades; en revanche, comme le page de Marlborough, il ne porte rien, sauf l'argent et les armes du vahazah. Ce sont là deux charges dont il est très fier, et on le voit, de temps à autre, glisser un œil en dessous vers le canon

luisant de la carabine et palper amoureusement la sacoche de cuir où les piastres tintinnabulent. C'est lui qui, aux approches de l'étape, devance la caravane pour faire évacuer la case où son « client » dormira d'un sommeil panaché de puces, de moustiques et d'autres insectes variés. Mon commandeur, un gaillard superbe du nom de Rabé, au visage éclairé par deux yeux magnifiques, à la mâchoire garnie de dents blanches et fines comme celles d'un jeune loup — tels, d'ailleurs, presque tous les bourjanes — m'avait pris en affection singulière. Si, après une nuit passée en des luttes inégales contre d'obstinés parasites, je m'éveillais, comme on dit, du mauvais œil et faisais grise mine à ses petits soins de valet de chambre attentif, il en restait triste tout le long de la journée. Sa large face ne s'épanouissait que lorsque, à l'heure du premier repas, je le complimentais sur l'excellence de sa cuisine. Car il était cuisinier, par surcroît. Et aussi masseur, comme tout bon noir qui se respecte. Un soir, à l'issue d'une rude étape accomplie

avec des alternances de soleil torride et de pluie diluvienne, je m'étais endormi lourdement. Tout à coup, le long de mes jambes, je perçois un fourmillement significatif, précurseur du martyre nocturne. Je me dresse sur mon lit, en un sursaut, et que vois-je? Mon Rabé qui, à deux genoux sur la natte, frictionnait mes tibias d'après la formule classique du hammam. Il vit mon geste d'impatience, et de sa voix chantante :

— Fatigué, le vahazah!... Moi masser lui!... Bon, massage... très bon!

Je tombais de sommeil. Ce chatouillement, qui voulait être hygiénique, m'était plutôt désagréable, presque hostile. Mais il y avait, dans l'œil du bonhomme, une telle bonté douce, une telle conviction de guérisseur, que je craignis, en le rudoyant, de lui causer du chagrin. Et je laissai faire.

Laisser faire! c'est la formule qui doit présider aux rapports entre voyageurs et

bourjanes. Créatures purement instinctives, le mieux, pour vivre avec eux en bonne intelligence, est de s'abandonner à leur instinct. Ce respect, nuancé d'affection, qu'ils ont pour le vahazah, est, à leur regard, la meilleure sauvegarde. D'ailleurs, d'une complexion plutôt conciliante, d'une rare égalité d'humeur, sensibles à la moindre prévenance qui emprunte à la modestie de leurs besoins le caractère d'un bienfait, avec quelques distributions opportunes de manioc, quelques pièces de vingt centimes lâchées à la minute psychologique, on fait de ces bipèdes sauvages des chiens fidèles et caressants. Doués d'un vif sentiment du juste, s'ils acceptent les remontrances motivées par un manquement grave dans le service, ils s'insurgent contre les boutades injustifiées et sans raison plausible. Ce qu'ils ne pardonnent point, ce qui reste incrusté dans leur mémoire comme la marque du fer rouge sur l'épaule du forçat, c'est le ressentiment des corrections manuelles. Grondés, ils veulent bien l'être ; battus, non. Ces âmes d'esclaves ont des

fiertés d'hommes libres. Et, chose étrange, ces brutalités sont moins le fait de leurs maîtres indigènes que des Européens. Rabé me racontait qu'il y a trois ou quatre ans, il avait été le bourjane d'un de nos confrères venu, pour le compte d'un grand industriel, à Madagascar, et rentré depuis dans la fournaise parisienne.

— Mauvais vahazah, M. X... ! me disait-il sur un ton de rancune mal dissimulé. Toujours taper !... toujours crier : « Hue ! hue !... bourjane !... Plus vite !... plus vite !... » Et les coups de canne de pleuvoir !

Si jamais notre confrère retourne dans la Grande Ile, je l'engage à se méfier de Rabé. Il lui garde une de ces dents qui font époque dans la mâchoire d'un Malgache.

J'interromps ici cette monographie du bourjane, bien qu'elle soit loin d'être complète. Il y manque pas mal de détails caractéristiques pour donner à cette esquisse la valeur d'un portrait. Mais ils se retrouveront quand j'essaierai de décrire le verti-

gineux trajet de Tamatave à Tananarive, fait en leur compagnie, et qui, lui aussi, grâce aux routes tracées, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Et ce sera dommage pour ceux, du moins, qui ne croient pas payer trop cher d'un peu de fatigue le plus stupéfiant, le plus pittoresque, le moins « déjà vu », le plus inoubliable des spectacles.

III

DE TAMATAVE A TANANARIVE

On m'avait donné toute sorte d'excellents conseils, de ceux que, pour une raison ou pour une autre, on est presque toujours dans l'impossibilité de suivre. On m'avait recommandé notamment de ne pas risquer l'ascension de Tamatave à Tananarive tant que durerait la saison des pluies, c'est-à-dire entre le 15 novembre et le 31 mars.

« L'humidité, m'avait-on dit, est le plus sûr agent de la fièvre, et le plus pernicieux, et c'est surtout à Madagascar que « les cataractes du ciel », chères aux poètes

du cycle impérial, ne sont pas une vaine métaphore. Gardez-vous, comme de la peste, de l'humidité. »

On m'avait dit, d'autre part :

« Ne vous attardez pas à Tamatave. Tamatave est un bijou de petite ville où l'Européen, après une traversée de trois semaines, trouve je ne sais quel charme reposant. Mais ce charme est un peu comme celui du mancenillier, à l'ombre traîtresse duquel le voyageur goûte un sommeil voluptueux qui, rappelez-vous l'*Africaine*, est infailliblement le dernier. Il y règne couramment une chaleur de quarante degrés à l'ombre, et cette chaleur, combinée avec les miasmes paludéens, est le plus sûr agent de la fièvre, et le plus pernicieux. Brûlez Tamatave. »

On m'avait dit, enfin :

« Ne forcez pas les étapes. La tradition veut que le trajet de Tamatave à Tananarive s'accomplisse en sept jours et sept nuits. Mais cela ne s'obtient qu'au prix de fatigues sans nom, auxquelles vingt-cinq jours de mer sont une préparation plutôt

hostile. Or, la fatigue est le plus sûr agent de la fièvre, et le plus pernicieux. Évitez la fatigue. »

J'étais, comme on voit, bien loti, et à peu près aussi perplexe, en débarquant, que dut être Hercule à l'intersection des deux chemins offerts à son choix. La saison humide battait encore son plein quand je foulai, le 5 mars, les sables mouvants de Tamatave ; et aussi les quarante degrés et les miasmes promis. Opterais-je pour le soleil ou pour la pluie qu'on m'avait dénoncés, l'un et l'autre, comme les plus sûrs agents de la fièvre, et les plus pernicieux ? Cette opinion eût fait hésiter de plus braves. Mais, mon objectif étant Tananarive, je n'eus pas l'ombre d'une hésitation. Quant à la fatigue, je n'y pensais même pas, tant la mer a pour moi de vertus réparatrices.

Aussi, sans m'oublier dans les délices de la Capoue malgache, je fis diligence pour recruter une petite équipe de bourjanes, et, après une fervente prière à saint Barnabé pour qu'il m'épargnât, dans la

mesure du possible, les horreurs de la pluie, je m'engageai sur « la route funeste. »

Ces notes rapides ne prétendent pas à la précision du Joanne ou du Bædecker ; mais, dans l'intérêt de nos compatriotes que le goût des affaires ou la soif de voir du pays amènerait à Madagascar, quelques indications précautionnelles s'imposent.

On s'imagine communément que tout est dit et qu'on n'a plus qu'à resserrer les cordons de sa bourse lorsque, après avoir franchi deux mille cinq cents lieues de mer, on touche enfin la terre ferme d'un pied triomphant. Les deux cent quatre-vingts kilomètres qui séparent la côte de la capitale n'entraînent plus, semble-t-il, qu'une dépense médiocre. Ce serait s'exposer à de cruels mécomptes que d'établir son budget de voyage d'après ce fallacieux calcul. Comptons bien : huit porteurs de filanzane, se relayant, par quatre, de minute en minute, cela fait déjà, à 40 francs l'un, prix du jour,

320 francs ; huit porteurs de paquets, au même taux, 320 francs ; un commandeur, 40 francs ; le prix du véhicule, qui reste à votre charge, 25 francs ; plus, 150 francs pour l'achat des conserves, vins, eaux minérales, pour le manioc quotidien des bourjanes, la location des cases et les frais de route imprévus, soit, en tout, 855 francs, c'est-à-dire à peu près ce que coûte le paquebot de Marseille à Tamatave. Et notez que je table sur un voyageur léger de bagages, comme je l'étais, un voyageur à la Bias. Quant à celui qui traînerait après soi ses dieux lares et les meubles à la garde desquels ces icones sont préposés, le devis ci-dessus comporterait de formidables rallonges. Donc, avant toute autre question, celle qu'il vous faudra résoudre, et dans le sens le plus large, le plus fastueux, ô vous qui rêvez de la « Ville aux mille villages », c'est la question d'argent.

En avant, les bourjanes !

Dieu me garde d'entreprendre le *topo* de ce rude pèlerinage et de me faire la pro-

lixe Schéhérazade de ces sept nuits plutôt... lancinantes succédant à sept jours plutôt... accidentés. Dix chapitres n'y suffiraient pas. Ce que je voudrais, c'est reproduire, telles que je les ai ressenties, les impressions, d'une infinie diversité, qui font de cette route tour à tour âpre comme les gorges de Calabre, mélancolique comme un désert de la Beauce, riante comme un pâturage de Normandie, où saillissent des montagnes étagées comme les Puys d'Auvergne, où roulent des fleuves larges comme le Rhin, où miroitent des lagunes poétiques et farouches comme le lac des Quatre-Cantons, où verdoient des forêts pleines du mystère et de la majesté druidiques, — qui font, dis-je, de cette route le plus mobile et le plus merveilleux des kaleïdoscopes.

Plaines, fleuves, montagnes, lagunes et forêts, toutes les formes que revêt la grande Nature pour nous charmer ou nous émouvoir, pour nous éblouir les yeux ou nous reposer l'âme, se succèdent, avec des alternances d'un pittoresque inattendu, le long

de cette voie unique, à la fois Calvaire et Paradou. Ces plaines qui, de landes stériles, se transforment tout à coup en adorables parcs anglais, j'en respire encore le pénétrant parfum de serre surchauffée ou les sauvages senteurs de brousse. Ces fleuves, je les ai remontés ou descendus pendant des heures, tandis que, couché dans la svelte pirogue, mes bourjanes, métamorphosés en rameurs, me berçaient de leurs étranges cantilènes, longues comme le *Petit Navire*, impressionnantes comme, la nuit, au fond des bois, les vagues sonneries des cors. Ces montagnes, je les ai gravies en des courses folles, parfois les pieds en haut et la tête en bas, parfois dans une attitude effroyablement verticale, parmi les allées de bambous qui se courbent en arcs de triomphe et les massifs d'arbres-du-voyageur, qui, touffus sur les pentes, ressemblent à des trophées d'éventails, et, isolés sur les cimes, à des ostensoirs gigantesques. Ces lagunes, bordées de filaos monstres évoquant les vaporeuses frondaisons des paysages de Corot, j'y ai glissé

mollement, avec des ressouvenirs de Lamartine sertissant pour Elvire un collier de quatrains immortels. Ces forêts, en Parisien un peu las de mouvement et de tumulte, j'en ai goûté voluptueusement la paix éternelle et le silence obstiné, que troublent seuls les ululements des *babakotos* en rut et quelques bruits d'ailes éveillés par le passage de la trombe humaine... Et, en ces sept jours de joie, pas une goutte d'eau... pas une défaillance du baromètre !... Et cela se passait du 8 au 15 mars, en pleine saison des pluies ! O ironie des choses !

Voilà pour le paysage, et voilà pour les jours dont il fut l'enchantement. Raconterai-je les nuits angoissées, me répandrai-je en lamentations sur ces corps à corps épiques, et toujours inégaux, avec des myriades d'ennemis invisibles, taquins, discourtois, ignorants des plus vulgaires notions de l'hospitalité, et que les donneurs de conseils ont oubliés, bien à tort, dans leur nomenclature des « plus sûrs agents de la fièvre, et des plus pernicieux ? » A

quoi bon une tache noire dans ce radieux tableau, une ombre sur cette lumière ? Pourquoi gâter par de fâcheuses réminiscences la vivante poésie du souvenir ? Mieux vaut, comme conclusion, détacher une feuille de mon carnet de route :

« Réveil à l'aurore. Je me sens devenir vertueux. Siroté le café réglementaire, en face d'un de ces levers de soleil comme on n'en voit que sous les tropiques. Même note pour les couchers. En route. Pas un nuage là-haut. Du bleu, du bleu, du bleu ! On ne trouverait pas dans tout le ciel de quoi faire un mouchoir gris. A Mahela, offert le manioc aux bourjanes. A Bédard, offert à moi-même un déjeuner sardanapalesque : sardines, œufs frais, entrecôte, foie gras, salade de pommes de terre, brie en conserve, bananes et mangues, café, cognac, cigare exquis. Courte sieste pour faciliter la digestion. Deux heures. A moi mon filanzane ! Ah ! le coquin de soleil qui vous pique droit sur la nuque comme un fil à plomb ! Et toujours pas le moindre grain

en perspective. C'est la saison des pluies ! Ramassé pelle à la descente d'un ravin à pic opérée au pas de course. Bourjanes très joyeux. Moi pas. Arrivée à Béfourne vers sept heures. Commandeur fait évacuer la case du chef du village, qui s'exécute galamment et émigre, avec tout son fourbi, chez le voisin. Dîner frugal. Entré seul dans mon lit, m'y trouve légion. Me lève à l'aube. Trouve au seuil de la case mon hôte, la main tendue. J'y dépose cinquante centimes. Il me baise les pieds, et me remercie pour cinquante francs. Café. Départ. »

Et ce fut ainsi sept jours durant, avec la même uniformité de programme et la même variété d'impressions pittoresques.

D'eau, toujours point. Pas même la menace d'une petite ondée rafraîchissante. C'est la saison des pluies !

L'après-midi du septième jour, on atteint le village d'Alarobbia. On est en vue de la capitale — 18 kilomètres environ — mais

à peu près comme Moïse en vue du Paradis terrestre : on la voit, on n'y touche point. Rien ne serait facile comme de franchir avant la nuit la faible distance qui nous en sépare. Les bourjanes, n'ayant fourni qu'un demi-effort, sont en excellente forme, en pleine fièvre d'entraînement. Ils doivent avoir, semble-t-il, la même hâte que moi d'arriver au port, la même soif de repos, le même besoin de détente. Plus encore peut-être, car, eux, ce qui les attend là-bas, c'est, avec les habitudes familières, les intimes effusions et les chaudes caresses du foyer; tandis que moi, c'est l'Inconnu, l'X mystérieux, avec ses inconscientes appréhensions et ses instinctives angoisses. Il leur suffirait d'un coup de collier suprême pour rejeter ce harnais de servitude sous lequel, depuis tant de jours, ploient leurs reins et s'essoufflent leurs poumons. Et ce coup de collier, ils le refusent. En dépit de mes protestations, de mes réserves à l'endroit du pourboire, on fait halte au village d'Alarobbia.

Cette halte, si cruelle au voyageur que tourmente la nostalgie du sommier élastique et qu'affole la perspective d'une nuit de plus dans le pourchas des parasites énervants et l'horreur des promiscuités malsaines, cette halte est de tradition. Or, la tradition, chez les Malgaches, est, comme la routine chez nous, irréductible. Il y a, dans ces êtres primitifs, un fond d'ingénu cabotinage, avec un goût inné de la mise en scène, une tendance instinctive à l'effet théâtral. Leur ambition, après plusieurs semaines d'exil, ne se borne pas à réintégrer Tananarive, furtivement, comme des mercenaires retour de la corvée; ce qu'il leur faut, c'est y « faire une entrée », une entrée à sensation, à tintamarre, en plein soleil, dans l'émerveillement des foules accourues, battant des mains sur leur passage. Aussi, ni pour argent ni pour or, n'aurais-je obtenu qu'ils m'y introduisissent nuitamment, comme font des contrebandiers d'une marchandise prohibée. Et, résigné, renonçant à vaincre ce parti pris de vanité enfantine, je m'armai de

mon mieux pour le suprême combat nocturne.

Ce fut alors, vers le ruisseau prochain, une course folle, dans un tumulte de cris joyeux et de gestes délirants. Où couraient-ils ainsi, mes bourjanes ? Ils couraient vers le lessivage *in extremis*, et, semblables à des guerriers qui, à la veille du solennel introït dans la cité conquise, fourbissent leurs armures noircies par la mêlée, ils allaient fourbir leurs hardes souillées par la poussière et la boue de la route. En un clin d'œil, la petite troupe fut complètement dévêtue ; et, du haut de la côte où je m'étais assis, je suivais de l'œil ce spectacle singulier : mes porteurs, *in naturalibus*, accroupis le long de la rive comme des lavandières le long des bateaux-lavoirs, immergeant dans le flot purificateur leurs sarraus de rabane ternie et leurs lambas d'une blancheur problématique, et les tordant, pour les sécher, entre leurs doigts nerveux. Et ces nudités éparses n'avaient rien d'offensant ni de *shoking*, tant on sentait que, pour ces bipèdes antédiluviens,

c'était là la parure naturelle. Ces bronzes vivants, sous leur patine veloutée, avaient la beauté hardie des chefs-d'œuvre de la statuaire qui ornent nos squares et nos jardins. Et, à les voir ainsi, je me remémorais cette fable-express de notre La Fontaine chatnoiresque :

Un nègre, étant prié chez son ambassadeur
Et n'ayant pas d'habit, était fort ennuyé !
Il s'y rendit tout nu, bravant toute pudeur.

Moralité :

Le noir est toujours habillé !

L'usage veut qu'à l'étape finale le vahazah partage entre ses porteurs les reliefs de son viatique. Or, mes cantines avaient été si grassement pourvues au départ de Tamatave que, avec le superflu de ma faim et de ma soif abondamment satisfaites, il y aurait eu de quoi prolonger de plusieurs semaines le siège de Paris. Et, ma modeste part prélevée pour mon dernier menu, je fis à mon équipe l'abandon royal de ces dépouilles opimes. En un tour de

main, sous l'œil impartial de Rabé, — tel un chef de bande faisant entre ses hommes le départ du butin — victuailles et liquides émigrèrent de ma case dans la case des bourjanes, aux parois de laquelle les rabanes et les lambas appendus, comme en un séchoir, donnaient des airs de gala. Puis, dans les âtres faits de moellons juxtaposés, les fagots de bois sec s'allumèrent. Et tandis que les uns vaquaient à la cuisson des viandes, au décortiquage du riz, dressaient le couvert sur les nappes luisantes arrachées à l'arbre-du-voyageur, d'autres s'en allaient en chasse par les ruelles sombres où tombait la nuit, et s'en revenaient bientôt poussant devant eux des troupeaux de ribaudes réquisitionnées pour le plaisir, Hébés de rencontre promues à l'honneur de verser le nectar dans la coupe de ces Jupiters d'occasion. On aurait pu croire alors, que, parmi le silence et l'ombre épandus sur Alarobbia, tout le bruit et toute la lumière du village endormi s'étaient réfugiés dans cette case en goguette. Par les interstices des bambous flambaient des éclairs

rougeâtres, et, à travers les cloisons mal jointes, avec les échos des chansons grasses et des toasts orgiaques, sourdaient des râlements de femelles au déduit et des vociférations de mâles en rut !... Cette nuit-là, je ne dormis guère...

Le lendemain, au petit jour, on se mettait en route, et, vers dix heures du matin, on entrait à Tananarive dans une apothéose de hurrahs poussés par les bourjanes, ravis d'être au terme du voyage et fiers d'exhiber leur vahazah en un appareil triomphal...

Tananarive... 1,400 mètres d'altitude... Deux mois d'arrêt !

IV

DE TANANARIVE A TAMATAVE

Deux mois après, jour pour jour, je refis, en sens inverse, le même chemin.

C'était au milieu de mai, en pleine saison sèche, celle où la légende prétend que, dans la Grande Ile, il ne tombe pas une goutte d'eau... O ironie des choses !

Nous étions à peine à 60 kilomètres de Tananarive, et nous franchissions les premiers massifs de la forêt d'Ankeramadinika lorsqu'une pluie diluvienne s'abattit sur

nous avec la violence d'un mascaret, une de ces pluies qui évoquent des théories d'anges se passant de main en main des seaux puisés aux inexhaustibles réservoirs du ciel, et que les fortes têtes de l'hydrographie, pour la différencier de toutes les autres pluies connues, ont baptisée « la pluie malgache ».

Et cette pluie néfaste, sauvage, sans pitié, devait nous faire escorte jusqu'à Tamatave, avec seulement, à mi-route, quelques heures de délicieuse accalmie.

Mais ce fut assez de ces quelques heures pour me faire oublier les horreurs de cette traversée torrentielle.

... Le soir, à la nuit tombante... Nous devions coucher dans un petit village nommé Pantomaizina. Mais, dès la veille, un détachement d'Haoussas y avait pris ses quartiers. Il n'y avait plus une case logeable; et j'obtins de mes bourjanes que nous pousserions jusqu'au hameau prochain d'Andranokoditra. Prochain est un euphémisme; car, pour atteindre cette halte nocturne, il y avait deux heures de chemin à

faire, dans les sables, entre la lagune et la mer. Le ciel s'était mis en dépense d'illuminations féeriques, comme si l'on eût fêté là-haut le 14 Juillet. Et, sous cette voûte qui pesait sur nos épaules, telle une chape sertie de diamants, avec, à droite, la mer phosphorescente, et, à gauche, parmi les végétations issues de la lagune, des milliers de lucioles grosses comme des ballons lumineux et pareilles, non à des étoiles, mais à des planètes filantes, nous marchions comme à travers un formidable incendie. Oh! l'inoubliable spectacle! Tout à coup, à l'extrême horizon, je vois apparaître distinctement une sorte de char formé de quatre étoiles, que trois autres étoiles, attelées en flèche, semblaient traîner après soi. Pas d'erreur, c'était la Grande-Ourse. Depuis plus de trois mois, elle s'était dérobée à nos regards. Passé la Ligne, nous avions pris congé d'elle, et je ne l'avais plus revue. En retrouvant cette constellation familière, il me sembla qu'un rapprochement intime se faisait entre mon âme et l'âme des êtres chers que j'avais

laissés derrière moi, et qu'à la même minute leurs yeux y rencontraient les miens en une attraction magnétique, comme dans cet adorable troisième acte d'*Amants* où le scepticisme blagueur de Maurice Donnay s'est mouillé d'une grosse larme! C'était le firmament natal qui venait à moi, précurseur de la terre natale! Et je sentis mon cœur monter à mes lèvres en un afflux de poignante émotion que, vivrais-je les années de Mathusalem ou celles de Pierre, jamais, jamais je n'oublierai!

Mais tous les épisodes du voyage ne furent pas de cette mélancolique douceur. Il y eut, dans le parcours, des alternances de drame et de comédie, qui, lorsque je me ressouviens, évoquent en moi les émotions rétrospectives les plus contradictoires.

Le drame d'abord.

Grâce au mauvais temps qui, des sentes à peine visibles, avait fait de dangereuses fondrières, délayant les terres friables en

une glu rougeâtre où mes bourjanes enfonçaient jusqu'aux genoux, nous nous étions attardés, je pourrais dire égarés, dans la forêt d'Anahamazaotra. La nuit, la sinistre nuit malgache, sans crépuscule avant-coureur, s'était abattue, avec une foudroyante rapidité, comme un rideau d'avant-scène, sur les massifs environnants. A la clarté douteuse du falot qui remplaçait pour nous l'étoile biblique, je consultai ma montre : elle marquait huit heures et demie... Et pas un murmure dans ce silence enténébré, pas une lueur dans ces ténèbres silencieuses!

La situation tournait au tragique. Nous savions que les Fahavalos battaient le pays, qu'ils avaient, à plusieurs kilomètres de là, brûlé plusieurs villages, et que le poste de Béfourne avait eu maille à partir avec eux. La forêt était le repaire où, retranchés comme en un inexpugnable bastion, ils défiaient toutes poursuites et toutes représailles. Et mes yeux fouillaient la couche d'ombre, et si, par aventure, une luciole

affolée piquait la nuit d'un éclair fugitif, je croyais voir flamber la prunelle d'un de ces féroces out-laws.

Je n'avais pas à compter sur mes bourjanes : ils m'avaient, en plusieurs circonstances, donné la mesure de leur pusillanimité. A la première alerte, jetant bas le filanzane, désertant le devoir, ils se fussent métamorphosés en lièvres. Et, quelque mépris du danger qu'on acquière en ces hasardeuses pérégrinations, je « n'en menais pas large », et j'éprouvais — je l'avoue sans honte — les premiers symptômes de cet état d'âme troublant que, par un euphémisme hypocrite, on appelle le trac.

Tout à coup, je me sens emporté dans un mouvement vertigineux : ce sont mes bourjanes qui prennent leur course. La pluie avait fait trêve, et le brouillard, comme ces gazes de théâtre qui fondent sous les doigts des machinistes, s'était évaporé. Et, par une large trouée de feuillages, je distinguais, à quelques portées de fusil, de

petites lumières tremblotantes qui, dans l'opacité du noir ambiant, luisaient comme des feux de fournaise...

C'était Ambavaniasa! c'était l'étape!... Sauvé, mon Dieu!

La pluie, un instant désarmée, ayant repris l'offensive, nous fîmes irruption dans la première case qui s'offrit à nous. Chambrée complète. Sur le parquet à claire-voie, une vingtaine d'ombres blanches gisaient pêle-mêle, épaves humaines dans un océan de colis. Il ne fallait pas songer à s'enquérir d'un autre gîte. Au dehors, c'était, parmi les éléments en révolte, le naufrage certain. Force me fut de me résigner à cet encombrant voisinage. D'ailleurs, me disais-je, une mauvaise nuit est bientôt passée. Rabé, sur mon ordre, hâta les préparatifs nocturnes; et, sa fonction de valet de chambre accomplie avec sa conscience coutumière, il se mit en posture de rattraper les heures de sommeil perdues.

La hantise des favahalos m'avait repris.

Ils opéraient dans la région, et je me demandais si nous n'étions pas inconsciemment tombés dans une embuscade. Etaient-ce bien de vrais porte-balles, ces porte-balles qui ronflaient tout autour de moi? Leurs ronflements n'étaient-ils pas un piège ? Les bandits malgaches n'ont pas, comme les bandits d'opéra-comique, un uniforme spécial... et rien ne ressemble au lamba d'un fahavalo comme le lamba d'un simple bourjane ! Cruelle perplexité !... Et tandis que me poignait cette inquiétante hypothèse, machinalement, d'un geste très ostensible, je dressais ma carabine Snyder à la tête de mon lit de camp ; et, sur la valise où brûlait mon falot, je posais bien en évidence, après en avoir bruyamment vérifié les charges, mon révolver américain à huit coups, d'un formidable calibre... Puis, sans me dévêtir, je m'étendis sur les couvertures, et j'ouvris au hasard le petit livre de chevet, qui compose toute ma bibliothèque de voyage, les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Bientôt mes paupières s'alourdissent... le livre m'échappe des mains... Le sommeil me terrasse, un sommeil de plomb traversé de rêves farouches... Je me vois, les yeux grand ouverts, couché dans ce même caravansérail borgne, parmi des fantômes blancs jonchant le sol et comme immobilisés par la mort... Et voilà que la jonchée inerte s'anime, grouille, se met en mouvement, et tous ces blancs fantômes se changent en bêtes rampantes!... Elles rampent, elles rampent, resserrant leur cercle autour de moi, avec des yeux rouges de fauves et des rires gouailleurs de démons!... Je veux bondir hors de mon lit... une force supérieure à ma volonté m'y recouche, m'y cloue!... Je veux saisir mon révolver... mon bras, comme frappé de paralysie, ne peut qu'esquisser un geste vague!... Et les fantômes rampent toujours!... Et soudain, autour de mon cou, je sens l'étreinte de deux mains pareilles à des serres et des morsures d'ongles aigus comme des griffes!... Un cri rauque s'échappe de ma gorge... Je m'éveille, le front en sueur...

... Le commandeur était devant moi, m'offrant, toute fumante, ma tasse de café matinal, avec la formule quotidienne :

— Il est l'heure, vahazah bé !

Je me frottai les yeux pour en chasser la vision sinistre et jetai tout autour de la case un regard défiant... Elle était vide... Les porte-balles — car mes compagnons de chambrée étaient bien d'honnêtes porte-balles et non des fahavalos — s'étaient, éternels pèlerins, remis en marche dès l'aube.

Les fahavalos, c'était mon Carcassonne, à moi !... Je ne devais les voir... qu'en rêve !

La Comédie maintenant.

Deux jours après, on arrive à la nuit, sous l'averse, au petit village d'Ambatoharanana, où l'on campe, l'état des chemins et de l'atmosphère ne permettant pas de pousser jusqu'à la station plus confortable de Bédard. Un vrai nid d'orfraie, cet Ambatoharanana, perdu dans la brousse. Exté-

nué de fatigue, tombant de sommeil, j'eus bientôt fait de choisir un gîte parmi ce quarteron de cahutes branlantes où vivait, si cela peut s'appeler vivre — grouillait serait plus exact — un innombrable bétail humain. Mais, comme une dizaine de porte-balles en avaient déjà pris possession, je donnai l'ordre au commandeur de faire *illico* maison nette. L'évacuation, en dépit des formes diplomatiques qu'y déploya Rabé, toujours moelleux dans les rapports avec ses congénères, n'alla pas sans un peu de contrainte ni de mauvaise humeur, — je crois même qu'il dut appuyer sa diplomatie d'arguments plus persuasifs. Mais, finalement, je restai maître de la place. Et, sans les âcres relents de piétons surmenés qu'y avaient laissés les premiers hôtes, j'aurais plus pleinement savouré l'exquise solitude de corps et d'âme dont, pour la première fois depuis mon départ de Tananarive, je goûtais l'intime volupté.

Il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, se faire une idée exacte du décor et,

comme disent les machinistes, de la plantation. Un carré long, de cinq mètres sur quatre. Dans un angle, une étroite logette, close de bambous, sans issue apparente sur la case, et seulement accessible du dehors. Je dressai mon lit de camp tout contre la frêle cloison, et m'y accommodai pour le sommeil réparateur, tandis que Rabé, roulé dans son lamba comme dans une couverture de voyage, une de mes cantines sous la tête en guise d'oreiller, se couchait, comme tous les soirs, en travers de la porte.

Je m'endormais à peine, dans l'immobilité presque absolue de mes membres aveulis, anesthésiés, lorsque des bruits vagues, exhalés du mystérieux petit local où s'accotait ma couchette, m'éveillèrent en sursaut. Ces bruits, je les percevais ainsi que dans un rêve : c'étaient comme des monosyllabes échangés à la sourdine, à bouches mi-closes, des craquements d'herbes sèches foulées, des sifflements d'haleine confondues, des halètements en-

trecoupés de râles, des gloussements de poule livrée au coq, — des alternances d'onomatopées telles qu'il n'était pas permis de se méprendre longtemps sur la destination du louche réduit où s'épanouissaient ces fleurs de rhétorique!... Pas de doute possible... je voisinais avec la Tour de Nesle, une Tour de Nesle dont les murs, minces comme une gaze, n'étouffaient pas les amoureux sanglots, n'absorbaient pas les extatiques agonies!

D'un bond, je m'élançai vers le commandeur qui dormait avec la sérénité d'un sage revenu des faiblesses humaines. Et, violemment:

— Là, là, lui dis-je, le doigt tendu vers la logette... qui couche là?

— Le vahazah bé le sait bien, me répondit-il, ennuyé... c'est la femme!

— La femme!... Je m'en doutais un peu. Mais elle n'est pas seule?

— Naturellement!

— Et qui lui fait compagnie?

— Vos bourjanes, parbleu!

— Mes bourjanes !... C'est donc ici la maison Tellier ?

Comme s'il eût compris, la large face de Rabé s'éclaira d'un sourire anacréontique.

J'étais hors de moi.

— Tu vas dire à cette cateau qu'elle aille ailleurs exercer son commerce !

— Impossible, vahazah bé !

— Impossible !... et pourquoi ?

— C'est la propriétaire de la case !

Tableau.

Le commandeur avait dit vrai : je ne pouvais décemment expulser de son logis l'hôtesse qui m'y donnait une hospitalité quasi-écossaise. La tête basse, je regagnai mon lit de camp ; et, de minuit à cinq heures du matin, je subis ce supplice tantalique d'entendre, à des intervalles presque égaux, la porte extérieure de la logette s'ouvrir et se refermer... dix-sept fois !... Juste autant que j'avais de bourjanes !

J'eus, avant le départ, la curiosité de contempler en face l'héroïne de cette nuit

de Valpurgis. J'imaginais, en additionnant ses exploits, une virago robuste, haute en couleur, au corsage opulent, aux hanches rebondies, aux yeux flambants de luxure... Je ne trouvai devant moi, la main tendue pour recevoir son modeste loyer, qu'une créature maigrelette, d'une pâleur livide, à la poitrine plate, à la taille déprimée, aux regards éteints... et, pour le surplus, je ne sais quel sinistre compromis entre une sorcière de *Macbeth* et l' « horrible compagnonne » dont l'auteur de *Ruy Blas* a buriné la macabre silhouette !...

Horreur !

Mes bourjanes, eux, étaient là, frais, dispos, guillerets, avec, aux lèvres, un sourire ricaneur et des petits airs de Roméos et de Lovelaces !... Ils ne flânèrent pas en route, ce jour-là !

Cent cinquante kilomètres séparent Ambatoharanana de Tamatave, où nous entrâmes, trois jours plus tard, avec le même cérémonial qu'à Tananarive...

Et la pluie tombait toujours !... C'était la saison sèche, celle où la légende prétend qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans la Grande Ile !... O ironie !

Le soir même, j'embarquais à bord de l'*Amazone*, et le lendemain, au petit jour, nous voguions vers la France.

Paris !... Tout le monde descend !

V

LA VILLE AUX MILLE VILLAGES

De tous mes souvenirs de voyageur, le plus vivace, le plus enraciné dans les couches profondes de ma mémoire, celui qui me hante avec le plus d'obstination en ces heures lasses où le déplacement nous apparaît comme un remède souverain au mal d'ennui, c'est le souvenir de Venise.

L'irrésistible charme qui fait de cette « reine des eaux », malgré la gallophobie régnante, le but invariable de mes annuels loisirs, ne se définit par aucune des attractions qui poussent vers d'autres points du

globe, en bataillons compacts, la clientèle panachée de l'Agence Cook. L'attraction qui s'en dégage est d'une essence plus personnelle et plus intime : on peut la comparer à celle qu'exerce sur les âmes tendres et rêveuses la tombe d'un être passionnément aimé.

Il est d'autres villes d'où s'exhale, avec une poignante intensité, le même parfum de choses mortes, pèlerinages fameux par les grandeurs lointaines qu'ils évoquent : telles Rome, Athènes et Jérusalem. Mais, dans les deux capitales du paganisme, un épanouissement de vie moderne trouble la majesté morne, le silence plein d'antiques rumeurs des Colisées, des Parthénons et des Acropoles. Dans la capitale du christianisme, où la sublimité du Temple est avilie par le mercantilisme impudent des vendeurs, le Golgotha, funiculaire à part, n'est plus qu'un simple Righi, et le Labarum qu'un vulgaire bouchon de paille. A Venise, cette dualité n'attiédit pas la ferveur de nos admirations ; aucune main

profane n'a chiffonné sa robe baptismale et dérangé l'harmonieuse élégance de ses plis. Ce qu'elle fut, elle l'est toujours, après la course devastatrice des siècles qui, des chefs-d'œuvre de l'art architectural, fait des monceaux de ruines, et à ces ruines, belles encore dans leur désolation, juxtapose les pauvres monuments des architectures décadentes. On y a la sensation de l'immuable, sensation grandiose et troublante comme celle de l'éternité. Rome, Athènes, Jérusalem sont des villes rares; Venise, c'est la ville unique.

La ville unique ?... Avant d'avoir vu Tananarive, j'en eusse juré par Mercure, dieu des voyageurs. J'ai vu Tananarive, que ne reverra plus ce pauvre Rainilaïarivony, et cette sensation d'immuable, d'exceptionnel, de non éprouvé, de non vu, d'unique, en un mot, je l'y ai retrouvée aussi aiguë, aussi intense qu'à Venise.

Il faudrait ne pas avoir feuilleté le *Magasin pittoresque* pour ne pas connaître

le Stromboli, ce cône prodigieux, émergeant, comme un formidable pain de sucre, de l'écume des flots tyrrhéniens. Imaginez trois Strombolis accolés les uns aux autres par une fantaisie du Chaos, avec, au lieu de vignes, une mêlée tumultueuse de bâtisses rougeâtres grimpant, en étages, jusqu'aux sommets, et vous aurez Tananarive.

Cette triple excroissance, dont la masse lourde des palais royaux — le *rova* — écrase l'un des faîtes, le plus élevé, jaillit des entrailles d'une plaine immense, où l'Ikopa déroule son large ruban de moire argentée, où les rizières étalent leurs mouvants tapis d'émeraude, et que sangle, comme une vierge guerrière en son corselet de fer, une ceinture de montagnes aux violentes colorations d'ocre et de forêts d'un vert opaque et velouté. De loin, — le *rova* se distingue à deux journées de marche, — on a l'intuition vague de quelque chose de colossal, et, à mesure qu'on approche, le sentiment précis de quelque chose d'inaccessible. Et, de fait, on n'entre pas à Tananarive, on

l'escalade, on la prend d'assaut, on l'enlève comme une redoute ; on ne s'y installe pas comme en un caravansérail hospitalier, aux portes largement ouvertes, on en prend possession comme d'un pays conquis !

C'est après avoir franchi cette redoutable succession de défenses naturelles, après avoir atteint ce nid d'aigle où des cœurs amis avaient ouaté mon lit de voyageur, que je me suis rendu compte de la sublime folie que fut cette glorieuse colonne volante, digne et noble sœur de la légion thébaine, et de combien peu il s'en était fallu que cet Austerlitz ne se changeât en Waterloo.

Comment cette poignée de braves, sans munitions, sans souliers, sans vêtements, anémiés par des mois de souffrances sans nom, grelottant la fièvre, crevant la faim, finit-elle par planter l'étendard aux trois couleurs sur ces cimes inviolées, — ceux-là qui survivent se le demandent encore. Un soir, à table, le général Voyron, un des rares qui peuvent dire : « J'y étais ! » nous

initiait, avec l'éloquence sobre et pittoresque du soldat, aux angoisses de cette suprême journée.

« Nous étions sur nos boulets, nous disait-il, éreintés de corps et d'âme... Nos hommes n'avaient plus, chacun, que douze cartouches à brûler... Nous avions grignoté notre dernier biscuit. Pris entre la famine et l'impuissance absolue de lutter, nous étions acculés à cette alternative : vaincre ou mourir ! Et, revenus de tous les espoirs chimériques, nous nous disposions à vendre chèrement notre peau... Tout à coup, là-haut, là-haut, vers le rova, parmi les vapeurs intermittentes de la canonnade et de la mousqueterie, je crois distinguer quelque chose qui flotte... Par tous les diables, c'est le drapeau blanc !... Le drapeau blanc, quelle chimère !... Et voilà que la chimère prend corps et que la chose flottante semble venir à nous, et pas seule, mais se dédoublant, se décuplant, se centuplant à mesure qu'elle approche ! Et c'est bientôt, autour de nous, un tumultueux

frisson de loques blanches, qui claquent au vent parmi les cris de paix et de miséricorde, et les attitudes de vaincus qui demandent l'aman !... Etait-ce un piège, une de ces ruses familières à ces moricauds astucieux? J'en eus, tout d'abord, l'appréhension... mais devant ces adjurations pacifiques, ces attitudes humiliées, le doute n'était plus possible... Tananarive était à nous !

» Voici ce qui s'était passé :

» Une batterie, qu'on avait hissée — au prix de quels efforts ! — jusqu'à l'Observatoire, et mise en position à l'abri de ses ruines, avait ouvert le feu sur la ville et pris le rova comme principal objectif. Un premier obus à la mélinite troue la façade du Manjakamiadana, éclate et pulvérise dix-huit personnes, groupées sur le terre-plein, près de la chapelle. Un second obus, de plus longue portée, atteint le palais de la Reine, et, en ricochant, foudroie six autres victimes dans son entourage immédiat !... Le premier obus fait dresser l'o-

reille à Ranavolo... le second l'affole. « Assez, assez ! s'écrie-t-elle, qu'on hisse le drapeau blanc ! » Puis elle donne l'ordre à ses officiers de courir, en hâte, au-devant des *Frantzay*, et de demander grâce !... Avec la vélocité de lapins que menace le canon d'un fusil, ces braves gens ramassent dare-dare ce qui leur tombe de linges blancs sous la main, et détalent au pas de course, recrutant à tous les coins de rue des parlementaires de bonne volonté. Ils étaient légion quand ils furent devant nos lignes. Et ça nous levait le cœur de voir toutes ces couardises, toutes ces frousses exaspérées !... C'est égal, nous étions bien contents tout de même... La ville était rendue... Finie la campagne ! Ouf ! »

Et le général ajoutait, comme conclusion :

« S'il y avait eu seulement, dans Tananarive, quelques centaines de gaillards déterminés, c'en était fait de notre pauvre petite colonne volante... Pas un n'en eût réchappé !... Et nous dormirions tous, cri-

blés de balles, et peut-être atrocement mutilés, là-bas, sous la terre rouge, côte à côte avec les camarades que, moins heureux que nous, la fièvre y avait couchés! »

Cette vision dramatique me hantait tandis que, dans un élan décisif, mes bourjanes m'enlevaient, à coups de reins, rythmés par des râles, vers les hauteurs abruptes d'Ambohitantely. De cette ascension vertigineuse, exécutée par des chemins où l'izard n'oserait pas s'aventurer, où les torrents ont creusé de profondes ravines, en travers desquels se dressent de monstrueux obstacles qu'il faut monter à pic et descendre de même, entre l'abîme à gauche, et, à droite, le granit croulant, sous la perpétuelle obsession de la chute et des os rompus, — de cette ascension dantesque on s'échappe avec la même ivresse de soulagement que lorsque, au sortir d'un rêve macabre, d'un oppressant cauchemar, on retrouve autour de soi, les yeux ouverts, toutes les choses familières. Moi, c'était la France que je retrouvais dans cette aimable maison, amé-

nagée à la française par des amis de France, et où l'idiome natal, désappris depuis tant de jours, rechantait à mon oreille comme une divine harmonie.

Je ne crois pas que, pour un curieux de pittoresque en quête d'émotions rares, pour un passionné de la nature, il se pût trouver une maison plus à souhait. Isolée sur une aiguille de granit, ses quatre façades orientées vers les quatre points cardinaux, on y embrasse, en une féérique vue d'ensemble, la ville qui, tel un gigantesque serpent aux mille volutes, s'enroule et se déroule tout autour, et la plaine, d'où elle surgit, jusqu'à l'horizon le plus extrême. Sur l'élégante varangue, aux colonnettes résillées de lianes, qui l'enserre d'une ceinture verdoyante et fleurie, on est comme sur la plate-forme d'un panorama. Et quel panorama !... Voici le rova — lourde agglomération de palais hétéroclites, assez imposante dans le recul, — au portail duquel l'aigle hova déploie ses ailes symboliques. Tout près, le palais de l'ex-premier ministre,

aux coupoles miroitantes, qui, sous le soleil déclinant, jettent des flammes d'incendie. De là l'œil dévale, par une pente raide, vers la place d'Andohalo, le forum de Tananarive, cirque chatoyant et tumultueux, où, parmi les femmes toutes blanches, accroupies sur le sol bossué d'énormes verrues, les coudes aux genoux, le menton dans la main — leur attitude favorite — les hommes, fièrement drapés dans leur lamba, le panama sur l'oreille, vont, viennent, « péripatétisent » comme des hidalgos à la Puerta del Sol. Et l'œil dévale toujours, et, passé la basilique, la pente raide s'accentue... Elle devient gouffre — un gouffre de 120 mètres! — au tournant du remblai gazonné, d'où vingt-cinq canons sans affût, inoffensifs comme les vieux mortiers Louis XIV qui gisent sur l'esplanade du Palais de Monaco, menacent, de leurs gueules muettes, nos petits marsouins, massés pour l'exercice sur le champ de manœuvres de Mahamasina. Plus loin, s'ouvre l'artère marchande, vivante, grouillante, bruyante, affairée comme le Strand, avec

son incessant chassé-croisé de filanzanes... Et, tout au bout, la résidence générale, dressant son élégante silhouette au-dessus du lac Anozy, le lac sacré, dont le kiosque, aux allures de Tour de Nesle, abrita, dit-on, de royales orgies... En avant, sur la droite, c'est le Zoma, le marché monstre, moitié halle, moitié bazar — le ventre de Tananarive, dirait Zola, — où l'on vend de tout, du riz, de la viande, des légumes, des fruits, de la ferblanterie, de la mercerie, de la quincaillerie, de la parfumerie, du bétail, des objets de toilette, des ustensiles de ménage, des meubles, des chaussures, de la toile, du drap, des habits vieux ou neufs, et même... des esclaves !... Parole d'honneur!... D'ici, l'œil, las de dévaler toujours, remonte vers la haute colline de Faravohitra, délicieuse oasis urbaine — quelque chose comme Richmond en plein Londres, Montrétout au cœur de Paris — qui verse sur l'abîme béant les parfums subtils de ses jardins en terrasses, Eden de verdure et de fleurs que les Anglais ont conquis patiemment, millimètre par milli-

mètre, sur un chaos de roches amoncelées, et où ils se sont retranchés, avec leurs temples et leurs homes, leur crocket, leur cricket, leur gulf, leur tennis, leurs mœurs et leur train de vie domestique, comme en un inexpugnable bastion!...

A ce moment, presque au niveau de l'horizon, le soleil, incomparable metteur en scène, accentuait d'un puissant relief les moindres détails de ce prestigieux spectacle, criblant de paillons le splendide décor, faisant saillir les arêtes, soulignant les ombres montantes d'un trait vigoureux, et baignant le tout dans une poussière fluide, nuancée de pourpre et d'or... Puis, il disparaissait dans une gloire, radieux bouquet de feu d'artifice, dont chaque fusée s'allumait de tous les feux et se teignait de toutes les nuances du prisme... Et tandis que, à l'ouest, il se couchait paresseusement, comme un satrape, dans son lit voluptueux, par un effet de réfraction magique, toutes les phases de ce coucher royal, autrement suggestif que le « coucher d'une

Parisienne », se reflétaient, avec une précision photographique, à l'Est, — phénomène inconnu, mystérieux, devant lequel le Verbe humain se dérobe, impuissant !... On eût dit, pour employer, avec une légère variante, la pittoresque expression de Victor Hugo,

on eût dit deux soleils
Se tournant le dos l'un à l'autre !

. . . . . .

La nuit est venue. Un silence morne pèse, comme un couvercle de plomb, sur la grande ville endormie. C'est l'heure où les matrones patentées, rasant les murs, mènent au sacrifice, toutes voilées de blanc, les vierges (?) vouées au culte de la Vénus noire. Deux coups frappés contre une porte basse... La porte s'ouvre, comme d'elle-même, à ce mystérieux appel... La vision blanche glisse dans l'entre-bâillement... La vieille s'accroupit sur les marches du seuil, mettant dans l'ombre du mur une note claire. Elle attend... Un

quart d'heure, une demi-heure, une heure se passe... La porte se rouvre... la vision blanche réapparaît, plus hermétiquement enclose dans ses voiles... Le sacrifice est accompli !... Et tandis que, rasant les murs, les deux fantômes blancs s'évaporent au coin du carrefour prochain, le long de toutes les rues, dans le silence morne de la grande ville endormie, glissent, par couples, d'autres fantômes voilés ; et, derrière les volets clos, sur les autels consacrés au culte de la Vénus noire, les mêmes rites s'accomplissent...

Gens de Tananarive, aimez !

VI

RANAVOLO MANJAKA III

Entre toutes les attractions de Tananarive, celle qui, la première, sollicita ma curiosité, ce fut — on s'en doute bien un peu — Ranavolo Manjaka III, reine de la Grande Ile.

A tout seigneur tout honneur.

La visite que je fis à cette noble dame, plus digne de figurer, comme dit l'autre, dans le Gothon que dans le Gotha, ne fut pas une aventure banale. Confinée, ainsi qu'une idole indienne, au fond de son palais, Sa Majesté n'entre que rarement en

contact avec les *vahazas*, les Européens, hormis avec ceux qui, par leurs fonctions officielles, ont libre accès au Tsarafahatra. Ses sujets eux-mêmes ne l'entrevoient guère qu'aux offices dominicaux et dans quelques cérémonies publiques, telles le *fandroana*, où nobles et vilains, maîtres et esclaves sont admis à voir leur souveraine émergeant de son bain annuel, spectacle moins suggestif, à coup sûr, et moins gracieux que celui de Vénus émergeant de l'onde.

Grâce à la précieuse entremise de M. Hippolyte Laroche, j'ai pu contempler face à face celle qui, pour se donner encore l'illusion de la souveraineté, met cette pompeuse formule au frontispice de tous ses actes publics :

Moi, Ranavolo Manjaka III, ayant succédé au titre de mes ancêtres, et, sous la puissance de la République française, reine de Madagascar et protectrice des lois de mon pays, voici ce que je vous dis, ô peuple...

Je n'ai pas à juger, ici du moins, le rôle politique du résident général. Mais un léger croquis de l'homme s'impose. M. Laroche est un sympathique dans toute l'acception du mot, dont on a trop abusé, mais qui, chez lui, retrouve son entière et véritable valeur. Bien pris dans sa petite taille, la barbe poivre et sel, le nez busqué, l'œil noyé de brume, il rappelle à la fois Henri IV et M. Carnot. Il a, du regretté Président, les belles façons courtoises, et, du Béarnais, le bon et large sourire. Très accueillant, très affable, dédaigneux de tout faste et de toute pose, il avait fait, de la résidence générale, une maison ouverte, comme est la Maison Blanche à Washington. Avec cela, doué d'une puissance de travail vraiment prodigieuse. Partant de ce principe qu'on ne saurait être en parfaite communion avec un peuple sans parler sa langue, il s'était mis, dès sa prise de possession, à piocher le malgache, cinq ou six heures par jour, ce qu'il appelait ses moments perdus. Si bien, qu'en moins de cinq mois, il était en situation de dialoguer couramment avec

les indigènes et de faire applaudir par les mandarins lettrés de l'endroit, dans les kabarys solennels, la pureté de son accent local et la correction de son éloquence.

Cette physionomie si française se complète d'une bravoure voisine de la témérité. Lorsque Duret de Brie et ses deux compagnons furent assassinés par la bande de Rainibetsimisaraka, le résident général se rendit sur les lieux pour présider à la mise en bière des cadavres. Ce triste devoir accompli, il voulut rentrer à Tananarive avec ses seuls officiers d'ordonnance, comme il était venu. Le colonel Oudry — depuis général, il ne l'a pas volé ! — insista pour lui donner une escorte. Et, comme M. Laroche refusait :

— Mon devoir de soldat, lui dit le colonel, m'oblige à vous désobéir. Je réponds de votre existence. Bon gré, mal gré, on vous escortera.

Le résident finit par se rendre. Bien lui en prit, car, à quarante kilomètres de Tananarive, la petite troupe tomba dans un

parti de fahavalos gros de quatre cents hommes environ. Et il est probable que, s'il eût été seul avec ses officiers, M. Laroche eût subi le sort des malheureux auxquels il venait de rendre les honneurs suprêmes.

Donc, un matin, vers neuf heures, le résident général et moi, nous descendions de filanzane à la porte d'honneur du Palais. Le jeune Paul Ratsimiahaba, 13e honneur, le Crozier de la cour d'Emyrne, et, dit la chronique, le successeur du vieux Rainilaïarivony dans les bonnes grâçes intimes de Sa Majesté, était venu nous prendre à la Résidence. Cet ex-élève de Saint-Maixent, qui parle le français comme M. Laroche le malgache, ne passe pas précisément pour un francophile déterminé. On m'a raconté que le gouverneur d'Ambohimanga, la ville sainte, reçut un jour une lettre signée Ranavolo III, et dont voici le texte authentique :

« Ramassez le plus d'argent possible, car il nous faut payer les nouveaux fusils

dont nous avons fait l'acquisition pour canarder les Français, peu nombreux en ce moment à Tananarive, à cause des colonnes lancées à la poursuite des fahavalos... »

— De qui tiens-tu cette lettre? demanda le gouverneur, méfiant, à l'émissaire.

— De Rasanjy, répondit le tsimando.

Rasanjy, 16e honneur, était le secrétaire général du gouvernement malgache, et nul n'ignorait, à la ville comme à la cour, que Ratsimiahaba l'avait en haine.

Mis en cause, Rasanjy protesta comme un beau diable. L'affaire fit du bruit. La reine prit peur et prescrivit une enquête. L'enquête, menée avec une sage lenteur, comme il est d'usage en Malgachie, conclut à l'arrestation du beau Paul, que Ranavolo sacrifia stoïquement à la conservation de sa couronne, mise en péril par cette équipée. Le dossier fut transmis au résident général et, après examen, on relâcha Ratsimiahaba, faute de preuves *matérielles*.

C'est ce gentleman que la reine désigna pour porter au Président de la République

les insignes de l'ordre de Radam. Il se promettait, au départ, de faire une joyeuse noce à Paris. On m'a dit qu'il s'était tenu parole.

Ce qu'on appelle le Palais, à Tananarive, est une agglomération d'édifices bizarres dont le plus important, le palais de la Paix — Manjakamiadana — hypnotise le regard, à cent kilomètres de distance, comme, à Paris, la lamentable tour Eiffel. Les diverses constructions de cette cité royale : le palais de la Paix, le palais d'Argent, le palais du Soleil, le palais de Manamptsoa, le palais Kelisoa, marquent les étapes successives de la dynastie, avec, à l'origine, la hutte informe d'Andrianapoïnimérina, que je préfère, dans sa primitive sauvagerie, à toutes ces architectures modernes. Criblées de lézardes et s'en allant en poussière, ces bâtisses désaffectées ne servent plus qu'aux cérémonies officielles, comme celle du bain, aux grands kabarys, et sont réduites à la condition de garde-meubles, où s'entasse le plus incohérent

bric-à-brac : mobiliers de tous les styles et de toutes les provenances, orgues de Barbarie, vaisselles à musique, pendules en zinc doré, etc., etc. Les murs sont ornés de ces tapisseries à sujets militaires, très en vogue sous la monarchie de Juillet et dont on trouve encore des échantillons démodés dans certains cafés de province, représentant la campagne d'Egypte et la guerre d'Alger, avec, sur des chevaux jaunes à crinières bleues, Bonaparte, Bugeaud et le duc d'Aumale. En fait de Gobelins, l'art malgache en est là.

Le palais, ou plutôt la maisonnette qu'habite la reine — Tsarafahatra — est d'un galbe moins prétentieux. Deux Hovas géants, à barbe hirsute, la sagaie au poing, en constituent la seule garde. Nous pénétrons de plain-pied dans une petite pièce, grande comme une salle à manger bourgeoise, revêtue d'un papier grisaille, à dix sous le rouleau, piqué de fleurettes d'argent et d'or. La pièce est coupée en deux, dans sa largeur, par un rideau de coton

mauve glissant sur une tringle. La partie où nous sommes est la salle de réception ; l'autre, le réduit intime où Sa Majesté fait sa sieste. Ranavolo III, en robe de satin cerise à crevés crème, nous reçoit debout sur une petite estrade où se dresse un fauteuil en bois doré tendu de velours ponceau. A gauche, sur des tabourets — n'oublions pas que nous sommes à la cour ! — une dame d'une maturité certaine — la tante de Sa Majesté, me dit-on — en robe à traîne Louis XV ; le premier ministre Rainitzimbarafy, bonne tête de Cassandre inconscient ; le ministre de l'intérieur, célèbre par ses facultés prolifiques ; et, dans le fond, faisant tapisserie, quelques seigneurs sans importance. On se croirait dans la baraque de la belle Fatma.

Tous ces personnages chiquent — pardon ! — immodérément, comme l'attestent les petites cuvettes béantes à leurs pieds, où le flot noirâtre monte de minute en minute. Mais la chique chère aux Malgaches n'est pas la chique chère à nos marins. C'est

un mélange innomable de cendre et de tabac à priser, qu'on s'insinue délicatement dans la poche formée par l'hiatus de la lèvre et de la gencive inférieures, et à laquelle la fréquence de cet exercice donne un développement bizarre.

Je craindrais d'être irrévérencieux en esquissant le portrait de la reine. Si j'y mettais la ressemblance, je manquerais, ayant été son hôte, aux lois de la plus élémentaire galanterie. Je me bornerai donc à constater l'air de lassitude profonde, d'incurable mélancolie, dont est empreinte toute la personne royale.

La présentation a lieu. Comme la reine n'entend pas un traître mot de français, c'est le beau Paul qui va nous servir d'interprète.

— Madame, dit M. Laroche, permettez-moi de vous présenter M. Emile Blavet, journaliste parisien.

— Journaliste ! s'écria Ranavolo, avec

une intonation étrange soulignée d'un pâle sourire.

Je compris le sourire et l'intonation, car j'avais lu, le matin même, dans certains journaux indigènes, des appréciations très vives et presque impertinentes sur les actes les plus intimes de Sa Majesté.

Mais, reprenant aussitôt son impassibilité de sphinx, elle ajouta :

— Qu'il soit le bienvenu !

Tandis que j'essayais quelques formules respectueuses, mes yeux tombèrent sur une magnifique poupée Huret, plantée debout contre l'estrade et qui, elle, par exception, ne chiquait pas.

La reine comprit mon mouvement, et, pour prévenir une question indiscrète :

— Oh ! dit-elle, ce joujou n'est pas à moi !... J'ai passé l'âge où l'on s'amuse à la poupée !

Et elle eut un geste où se trahissait clairement le regret mélancolique de ne plus pouvoir polissonner encore, en robe courte, sur la place d'Andohalo, sous l'œil complaisant de son bon oncle, le boucher francophobe.

Je n'eus garde de protester, car Ranavolo III accuse haut la main les trente-sept ans que lui donnerait l'état-civil, s'il y en avait un à Tananarive.

Il fallait rompre les chiens :

— Maintenant que la paix est faite, insinuai-je, Votre Majesté ne viendra-t-elle pas la sceller à Paris ? Les Parisiens lui feraient le même accueil enthousiaste qu'à la reine de Mohély, lorsqu'elle vint en France, il y a quelque trente ans, sous l'Empire.

A ce mot de Paris, ses yeux s'allumèrent d'une petite flamme. Mais la petite flamme s'éteignit aussitôt. Et d'une voix lasse :

— Paris !... soupira-t-elle, belle ville... plus belle que Tananarive ! mais loin... trop loin !

Notre entretien finit là. Ce fut le tour de M. Laroche. Et je profitai de cette diversion pour promener mes regards autour de la pièce où une reine tropicale dialoguait avec le représentant d'un des plus puissants peuples européens.

J'ai parlé de salle à manger bourgeoise. Le plus modeste de nos bourgeois s'accommoderait mal d'une installation où une pauvre armoire en noyer coudoie un méchant piano droit drapé de lustrine verte ; où, sur des tables en bois verni, s'entassent des bibelots issus de la boutique à treize sous ; où tout trahit le précaire, l'inélégant, l'inconfortable !

A ce moment, M. Laroche présentait à la reine les épreuves de ses photographies, prises quelques jours auparavant par le capitaine Duprat, son officier d'ordonnance.

— Ah ! joli, joli !... s'écria Ranavolo, en battant des mains avec des explosions de joie enfantine.

Puis s'adressant à Ratsimiahaba :

— Vous les emporterez à Paris pour les faire agrandir... Je les veux grandes, grandes comme ça !...

Et elle ouvrait les bras tout larges pour bien préciser l'amplitude de son vœu.

L'heure était venue de prendre congé.

Ce que nous fîmes. Et je regagnai mon logis en méditant cette parole élégiaque de je ne sais plus quel monarque dégommé :

« Il y a des couronnes royales qui sont des couronnes d'épines ! »

VII

UN MARIAGE HOVA

Si j'étais jeune fille à marier — ce n'est pas un souhait, mais une simple hypothèse — c'est dans le mystère voilé d'une petite église de village, dans le recueillement attendri d'âmes simples et de cœurs naïfs, qu'il me serait doux d'échanger ma bague de première communiante contre l'anneau nuptial.

Mais si j'étais une de ces fiancées modernes, pour qui cette métamorphose de la chrysalide en papillon, de la vierge en épouse, ne va pas sans une certaine pompe

théâtrale, sans le piment d'une équivoque exhibition, sans le viol des mondaines curiosités, et s'il m'était permis de choisir le cadre où s'accomplirait cet avatar solennel, je choisirais Tananarive.

J'ai déjà dit, avec toute la discrétion que commande un pareil sujet, comment s'y comporte l'amour libre; je vais dire comment s'y consacre l'amour légal.

Le 15 avril dernier, je recevais, par les soins du résident général, l'invitation suivante :

« *Monsieur Rajoelina a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Harimina, sa fille, avec Monsieur Andriamanantena.*

» *Il vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée en la chapelle du Rova, le jeudi 23 avril, à dix heures,*

» *Et de lui faire ensuite l'honneur de venir déjeuner chez lui, à midi, à Faravohitra.* »

Amour libre, amour légal... l'un n'est le plus souvent, à Tananarive, que la conclusion raisonnée, mais nullement obligatoire, de l'autre. Dans ce pays en formation, où les vierges sont nubiles avant d'avoir quitté les robes courtes, les mariages à l'essai sont la conséquence logique de l'ingénuité des mœurs; et si, de cette expérience librement consentie, il résulte quelque vivant témoignage, l'honneur, tel qu'on l'entend chez nous, et dont la plus simple notion échappe à la pudeur hova, n'en entraîne pas nécessairement la légitimation par le ministère du magistrat et du prêtre. L'enfant ne saurait être un obstacle, n'étant pas un lien; et pour lui, d'ailleurs, l'absence de noms patronymiques supprime l'odieux préjugé qui, dans notre vieille Europe, marque, comme d'un fer rouge, le front des bâtards. C'est pourquoi tant de marmots anonymes grouillent, tout le long du jour, sur la place d'Andohalo ; pourquoi tant de vierges, sans encourir le moindre discrédit, préludent au double sacrement par la maternité ; et pourquoi, dans les

cérémonies nuptiales, comme celles où M. Rajoelina m'avait convié, on peut voir, tenant l'emploi de demoiselles d'honneur, des Agnès à peine échappées du sevrage, dont la taille, outrageusement arrondie, atteste qu'elles ont lâché le culte de Vesta pour celui de Lucine. O désinvolture des âges primitifs !

Il importe peu de savoir si la jeune Harimina, à l'exemple de presque toutes ses contemporaines — elle venait d'accomplir sa quinzième année — avait interverti l'ordre des facteurs et joué à la maman avant de jouer à l'épouse ; ni de pénétrer le sens des sourires énigmatiques qui faisaient la haie sur le passage du fiancé, traduction labiale et littérale du vieux refrain gaulois :

Fais ce que tu voudras,
Nicolas,
T'en auras pas l'étrenne !

ni, moins encore, d'être édifiés sur l'exactitude du méchant propos dont, le lende-

main, se pourléchait tout Tananarive, *id est* que la mariée, au moment psychologique, avait, comme disent les casuistes, « refusé le devoir » et déserté l'oreiller légitime pour un oreiller extra-conjugal... Ce sont là racontars en l'air auxquels il ne faut pas, fussent-ils vrais, attacher plus d'importance que n'y en attachent les Hovas eux-mêmes... Et puis, notre fonction est de chroniquer, non de potiner... Chroniquons !

On est, dit Brid'oison, toujours fils de quelqu'un !

Le quelqu'un dont mademoiselle Harimina passe pour être la fille n'est pas un seigneur de médiocre envolée. C'est le propre fils de Rainilaïarivony, l'ex-premier ministre, mort en odeur de contrition à Mustapha, plus Français de cœur — il nous en a laissé l'attestation posthume, et la parole des morts est sacrée — que Paul Déroulède lui-même. Ce Rajoelina — prononcez Razouel — est le portrait vivant de feu son père, et c'est sans doute parce que

c'était trop, sous la calotte du ciel malgache, de deux exemplaires aussi parfaits du même type, que la tentation lui vint, au dire de la légende, de servir à l'auteur de ses jours du « mauvais café ». Cette légende me paraît suspecte, bien qu'elle soit fort accréditée dans le pays. Car je me refuse à croire que, si elle avait même un semblant d'authenticité, on eût, pour faire honneur à ce parricide, en ce jour de gala matrimonial, mobilisé tout le personnel militaire et civil de la Résidence.

Rajoelina, comme son père, qui s'en faisait gloire, est de sang roturier ; son gendre, lui, est de sang noble. Or, le Code hova proscrit formellement l'union entre les deux castes ; et, pour permettre à mademoiselle Harimina de devenir madame Andriamanantena, la reine dut lui délivrer des parchemins. Que doit penser dans sa tombe le pauvre Rainilaïarivony, ce Richelieu en pain d'épices, dont la dictature, comme celle de « l'Homme rouge », fut ensanglantée par des hécatombes de patri-

ciens, et qui, pour bien marquer sa haine contre la noblesse, contraignit un de ses neveux — 16e Honneur, s. v. p. — à convoler en justes nopces avec l'esclave favorite de Ranavolo III ? Et que dirait-il, le Tarquin hova, de ce soufflet à sa politique administré par celui-là même qui, étant son héritier, devait, semble-t-il, être le gardien respectueux des traditions paternelles?

Passons.

Le rendez-vous est au Rova, sur le terre-plein en pente douce qui sert de péristyle à la chapelle privée de la reine, où doit avoir lieu la cérémonie. Toute la gentry de Tananarive, en somptueux lambas pailletés d'argent, s'y presse depuis le matin, par groupes silencieux, en des attitudes recueillies, qui contrastent avec l'animation fébrile, un brin tapageuse, des officiers, des fonctionnaires et des colons français, dont les uniformes bariolés et les obligatoires habits noirs font éclater, dans cette symphonie en blanc majeur, une note joliment chatoyante. L'exactitude étant la politesse

des rois, au dernier coup de dix heures, Ranavolo, suivie des princesses royales, de ses dames d'honneur, de ses ministres et de ses gardes du corps, sort de son palais et se dirige vers la chapelle. Elle a toujours la même allure lasse, le même air de morne résignation, cette pauvre reine fainéante, qui pleure aujourd'hui son terrible maire du palais. Très gracieuse, ma foi, et presque jolie, en sa modeste robe sans ornements, dont les oripeaux kakatoësques de son escorte féminine font ressortir l'élégante et seyante simplicité. Tout ce personnel aristocratique va s'installer aux places qu'attribue à chacun le protocole hova : Sa Majesté, seule, dans sa tribune d'acajou naïvement sculpté ; les nobles dames, au-dessous, en rang d'oignons, avec, à leurs pieds, la fâcheuse cuvette destinée à recevoir les jets intermittents des chiques princières. Et, en attendant qu'on frappe les trois coups, ce macaronique escadron volant minaude, papotte *sotto voce*, fait des effets de jupes, joue de l'éventail et jette sur le troupeau des individualités

sans mandat des regards hautains qui semblent dire : C'est nous qui sons les princesses !

Dix heures et demie. Un murmure sourd annonce l'approche du cortège. Voici la fiancée sur son riche filanzane, aux brancards rehaussés de velours rouge et capitonnés de clous d'or. Sur sa tête aux tons fauves de grenade trop mûre, une sorte de géant malgache, long et maigre comme l'acteur Scipion, élève en guise de parasol une minuscule ombrelle blanche. Raïde, engoncée, sous l'étreinte insolite du busc, elle semble moulée dans son étroit fourreau de satin, tout enguirlandé, non pas de fleurs, mais de boutons symboliques, d'une si belle venue, avec de vagues tons jaunes, qu'on pressent l'imminente éclosion du fruit. Je l'avais vue, l'avant-veille, attifée coquettement à la mode de son pays, et, sous cette toilette coutumière, il m'avait paru qu'elle n'était pas sans quelque agrément. Aujourd'hui, dans ce déploiement d'élégances européennes, elle a je ne sais

quel air gauche, disgracieux et piteusement parodique.

Derrière Harimina, formant un groupe sympathique, voici le père, en sifflet, la mère, en robe de velours à traîne, les quatre demoiselles d'honneur, essaim bourdonnant de petites demi-vierges, aux grands yeux luisant de prometteuses précocités; et les quatre garçons d'honneur, étonnants phénomènes de zoologie comparée, sanglés en des redingotes à la taille trop longue, à la jupe trop courte, bouclés en des pantalons collants jusqu'à l'indécence, cravatés de vert-bouteille et de rouge-feu, le crâne pyriforme coiffé d'un gibus minuscule, comme celui du clown Foottit... J'ai comme une vague idée d'avoir déjà vu ça chez Corvi!

Et, enfin, *longo sed proximus intervallo*, comme le veut la coutume malgache, voici le fiancé, le noble Andriamanantena, dont le visage composite, effrayant mélimélo de toutes les races inférieures et de

tous les sangs viciés, offre le type accompli de la laideur humaine. Le menton glabre, le masque plat, les narines camuses, de sexe indécis, avec les longs bras et les frêles mains du primate, il a le geste inquiétant et le rictus goulu de l'homme des bois. Tous les signes, en un mot, où se reconnaissent les mâles voués, par infaillible prédestination, au balzacien minotaure.

Négligeons la cérémonie conforme, de tous points, aux rites de l'église luthérienne et suivie du baise-main royal auquel Ranavolo se prête mollement, avec son indifférence résignée... et, en route pour les agapes nuptiales.

Ici, le spectacle s'élargit et prend un caractère d'inoubliable grandeur. De la plateforme extérieure du Rova, une fois franchi le portique monumental, l'œil, si loin qu'il puisse atteindre, plonge sur une mer houleuse de filanzanes, aux brancards levés en un vol prismatique de banderoles, — tel, dans une rade immense, un inextricable

fouillis de mâts enchevêtrés, avec, au sommet, leurs pavillons claquant à la brise. Tout autour, les bourjanes en groupes compacts, astiqués comme des soldats à la parade, étalent avec un orgueil naïf leurs livrées voyantes, raffinement de luxe européen importé dans l'île par les conquérants, et auquel la généreuse levée de boucliers contre l'esclavage donne un étrange ragoût paradoxal. Dès que le cortège apparaît, l'armée au repos des brancards levés et des bourjanes assis se met en mouvement et vient à sa rencontre... et on dirait une forêt qui marche, non pas la forêt de *Macbeth*, enténébrée et farouche sous un ciel de suie, mais la forêt de quelque féerie shakespearienne, trouée de lumineuses éclaircies, criblée de rayons aveuglants, dans l'ensoleillement de l'atmosphère... Et l'exode commence, torrentiel, les mariés en tête, avec leur état-major de parents, d'amis et d'esclaves endimanchés, et, à la suite, la tumultueuse cohue des invités de marque, dans un nuage de poussière d'or, dans un bourdonnement de mille ruches

en travail, dans un éblouissement d'étoffes aux couleurs disparates... Tout Tananarive est dans la rue : et la trombe humaine passe, vertigineuse, entre une double haie de fantômes blancs, suspendus en grappes bruyantes aux fenêtres, alignés en files silencieuses le long des talus, accroupis à l'orientale sur les seuils... Et toutes ces blancheurs éparpillées miroitent sous l'ardent soleil, comme, sur les glaciers de l'Oberland, les neiges éternelles.

C'est au son de la *Marseillaise*, odieusement couacquée par les musiciens ordinaires de Ranavolo, que le cortège fait son entrée dans les jardins de Rajoelina. De rudes gaillards, ces virtuoses forains, qui, lorsqu'un monarque hova quitte cette vallée de larmes, jouent par ordre, douze heures de suite, en évoluant autour du cercueil royal, sans autre repos que le temps de dessaliver leurs cuivres. Pendant les deux heures qu'a duré le festin, ils ont déchaîné contre nous une véritable tempête d'harmonies incohérentes, alternant,

avec une inlassante continuité, l'hymne national français et l'hymne national malgache, les marches et les pas redoublés, les valses et les polkas. Et il faut leur rendre grâces de nous avoir, en artistes de tact, épargné le *God save !*

Trois cents couverts étaient dressés sous une tente immense, tout enguirlandée de feuillages, avec, de-ci de-là, d'élégantes suspensions de fleurs qui se balançaient au-dessus des tables comme des lustres parfumés. Mais, hélas ! la magie du décor ne pouvait faire illusion sur la pauvreté du menu, sur son écœurant exotisme. On se rendra compte, en le lisant, de la détresse de nos estomacs, surexcités par une heure de course folle à travers les rues de la ville, sous un soleil calcinant :

INDICATEUR DES METS (*sic*).

1. Hors d'œuvre.
2. Œuf morue.
3. Bifteck au pome frites
4. Rognons fines herbes.
5. Canards au Salmins.

6. Fromage à la tête de cochon.
7. Dinde en galantine.
8. Kari malgache.
9. Oie roti.
10. Salade au russe.
11. Pomme de terre surprise.

ENTREMETS. — DESSERT.

Dieu vous préserve, comme de l'arsenic, des *canards au salmins* et de la *salade au russe!* Dès l'*œuf morue*, ma gorge s'était serrée, et j'ai connu le supplice d'Ugolin. Par bonheur, j'avais laissé mes enfants en France!

Le hasard m'avait donné pour voisine une noble et honneste dame, une princesse, ma foi, dont il me serait impossible de transcrire le nom kilométrique. Dans l'ignorance absolue où nous étions, elle du français, moi du malgache, nous ne pouvions échanger que des sourires, à la faveur desquels elle m'exhibait, non sans une certaine coquetterie simiesque, un dentier formidable, taillé, j'imagine, dans l'ivoire norci d'un vieux jeu de dominos. De

temps à autre, pour rompre les chiens, elle m'invitait à choquer le verre, et de ce choc, ô surprise! jaillissait une étrange et confuse mélodie... Horreur! toute la verrerie et toute la vaisselle étaient à musique!... Et, quand sévirent les toasts, ce fut, sous la tente, une indescriptible cacophonie où la valse du *Baccio* dissonait sur la valse du *Petit Bleu*, le *Miserere* du *Trovatore* sur le *Brindisi* de la *Traviata*, *Jenny l'Ouvrière* sur la *Mère Godichon!* C'était trop... Je filai, sournoisement, à l'anglaise, sans attendre le bal qui devait couronner cette belle fête...

Et, toute la nuit, je rêvai d'*œuf morue* et de *fromage à la tête de cochon!*

VIII

LA VIE A TANANARIVE

Comme je le disais au début de ces petites études, mon ferme projet était de m'en tenir à la note pittoresque, et ma seule ambition que le lecteur eût une vision suffisamment nette du paysage, des mœurs, des coutumes, de l'éthique et de l'esthétique (?) malgaches.

Le profit le plus clair que j'ai retiré de trente ans de journalisme, c'est de bien connaître le Français en général et le Parisien en particulier, et d'avoir le sens exact de ce que leur estomac peut suppor-

ter en fait d'exotisme. Or, la curiosité de l'un ne va guère plus loin que la grande ligne bleue — mer, océan, fleuves, montagnes — où, paresseusement, elle borne son horizon ; celle de l'autre, pas plus loin que l'œil ne peut atteindre de la quatrième plate-forme de la Tour Eiffel. Et si, parfois, franchissant le Rhin, elle s'aventure jusque sur les bords de la Sprée et sur ceux de la Néva, cela tient, non pas à une propension naturelle, mais à la fatalité des circonstances. Le *nil humani* du Molière latin, pris au sens géographique et cosmopolite, ne sera jamais la devise du Parisien ni du Français.

Aussi, pénétré de leur incurable indifférence à l'endroit des lointains exodes, je n'imaginais pas qu'ils pussent être attirés par Madagascar plus qu'ils ne l'avaient été par le Tonkin ou la Cochinchine. En quoi je me trompais. Depuis mon retour de là-bas, des lettres nombreuses, dictées par les préoccupations les plus diverses, — souci d'utiliser des capitaux improductifs, soif d'aventures, désir d'édifier une fortune ra-

pide, besoin de résoudre le grand problème vital, de jour en jour plus insoluble en France, — m'ont prouvé que l'idée coloniale était, chez nous, en progrès manifeste, que la hantise du clocher n'y était plus aussi tyrannique et que l'expatriation — comme si la patrie n'était pas partout où flottent les trois couleurs — avait cessé d'y être un épouvantail. Et, de cette correspondance, la conviction est née en moi qu'il suffirait d'un peu d'initiative officielle, de quelques encouragements positifs, pour déterminer un sensible mouvement d'émigration vers la Grande Ile.

Toute lettre vaut une réponse. Le titre le plus sûr que nous ayons, nous autres publicistes, à la confiance des lecteurs, c'est de nous faire les échos sympathiques et comme les avocats de leurs aspirations et de leurs vœux. Et c'est là la justification de ce chapitre complémentaire.

Mais ce n'est pas un chapitre, c'est dix qu'il me faudrait pour répondre à tout et à tous. La sélection s'impose. Ceux qui me

questionnent sur les solutions d'un avenir encore incertain, comme les mines ou les grandes exploitations agricoles et forestières, je les renvoie au comité de Madagascar, où sont réunies toutes les compétences spéciales, et qui pratique si largement la maxime : « Laissez venir à moi les petits colons. » Et je ne retiens que le questionnaire de ceux dont les ambitions plus modestes et à plus brève échéance, l'objectif plus humble et plus immédiat, sont d'une réalisation relativement facile.

L'ensemble de ces questionnaires peut se résumer ainsi :

« Quelles ressources Tananarive offre-t-il au point de vue de la grande et de la petite industrie, du grand et du petit commerce ? »

Il ne saurait y avoir de réponse plus topique qu'un petit tableau de la capitale malgache à l'époque où j'avais l'heur d'y vivre, tableau qui, depuis, ne doit pas avoir sensiblement varié.

En ce temps-là — huit mois à peine écoulés — il n'y avait pas à Tananarive un seul hôtel, pis encore, une seule auberge logeable. C'était alors, par les rues, de longues théories d'Européens en filanzane, traînant à la remorque les porteurs de valises, et vaguant avec mélancolie à la recherche d'une maison ou d'un appartement. Et comme cette opération demandait généralement vingt-quatre heures, quelquefois plus, on était heureux d'en être quitte pour une nuit passée à la belle étoile. Par bonheur, les étoiles, là-bas, sont des petits soleils.

Il n'y avait pas un seul établissement de bains. Ceux qui ne s'étaient pas précautionnés d'un tub en étaient réduits au tonneau de Diogène, à moins qu'ils ne se consolassent avec le souvenir du bienheureux Labre, béatifié pour s'être abstenu, sa vie durant, de toute ablution. Quant à se baigner en rivière, point n'y fallait songer : il y a les crocodiles.

Il n'y avait pas un barbier, pas un coiffeur. Or, tout le monde n'a pas, pour la barbe en broussaille et les cheveux au vent, le fétichisme de notre Clovis Hugues. Pas même la ressource de recourir aux merlans militaires : il leur était interdit, par ordre supérieur, de raser et de tondre les civils.

Il n'y avait pas un marchand de comestibles, pas un épicier en gros. Force était d'attendre le marché du vendredi, le zoma, pour faire ses provisions de bouche. Par exemple, des liquoristes à tous les carrefours. Chez les Malgaches, les liqueurs de France sont le péché mignon. Je connais deux ou trois débits, grands comme la main, dont les tenanciers, rien qu'en vendant de l'absinthe, de l'anisette et du vermouth, ont fait, en quelques mois, une petite fortune.

Il n'y avait pas une boutique de mercerie, où, si vos culottes manquaient de boutons, on en pût trouver de rechange, ni même une aiguillée de fil pour les re-

coudre ou pratiquer dans l'étoffe une reprise perdue.

Il n'y avait pas, sauf quelques bouges à marsouins, un bar, un caboulot, une taverne où prendre commodément son apéritif. Quelques jours avant mon départ, on hâtait, dans le quartier chic, l'installation de deux cafés « à l'instar de Paris ». Et, du matin au soir, une foule gourmande stationnait aux alentours, guettant, avec une impatience fébrile, l'apposition de l'écriteau providentiel : *Aujourd'hui, l'ouverture.*

Il n'y avait pas un restaurant — car je n'appelle pas ainsi les gargotes infâmes où pâture, faute de mieux, le personnel administratif — qui pût offrir aux estomacs revenus des raffinements gastronomiques ce menu d'une savoureuse simplicité : l'omelette aux fines herbes ou les œufs sur le plat, le rumsteak aux pommes soufflées ou la côtelette nature.

Il n'y avait pas une boucherie où, comme en France, l'horreur des viandes crues s'atténuât dans la grâce souriante de la mise en scène et dans le luxe appétissant du décor. Les bêtes, massacrées au coin des bornes, se débitent, comme macchabées à l'amphithéâtre, sur la dalle, par fragments mal équarris, parmi les flots de tripaille éparse. Pouah !

Il n'y avait pas un comptoir d'étoffes pour tailleur, où renouveler sa garde-robe défraîchie... Et il me revient, à ce propos, une assez plaisante anecdote.

Aucune langue n'a de mots pour dépeindre l'état de délabrement vestimentaire, on pourrait dire de dépenaillement, où nos pauvres soldats en étaient réduits après la campagne. Cela serrait le cœur de voir nos officiers promener par la ville des dolmans loqueteux où la boue, le sang, la vermine et la pluie avaient mis leurs ignobles maculatures, et qui, par cent plaies béantes, criaient une lamentable « passion »

de six mois. Ce n'est pas sur un canapé, comme dit la chanson, qu'ils avaient usé ces uniformes, tout flambants au début, aujourd'hui guenilles innomables. Guenilles glorieuses sans doute, mais qui sentaient encore plus leur César de Bazan que leur César tout court. Qu'y pouvait-on faire? Le drap faisait complètement défaut. On n'en eût pas trouvé dans tout Tananarive de quoi tuniquer un enfant de troupe. Le mieux, en cette détresse, était de s'armer de patience et, en vrais soldats, de se taire... sans murmurer.

Tout à coup, un bruit étrange, invraisemblable, se répand : de Tamatave monte, à petites journées, vers l'Emyrne, une pièce de drap bleu, à l'ordonnance !...

En croirai-je mes sens, en croirai-je mes yeux ?

C'est dans ces circonstances qu'on goûte toute la beauté des exclamations tragiques. Grand émoi dans l'état-major des marsouins... Une pièce de drap, rien qu'une, c'est peu... à peine de quoi couvrir quatre

ou cinq de ces nudités héroïques !... Mais il faut se faire une raison... La plus belle fille du monde... Et puis, le sort décidera... On le consulte par l'entremise d'un képi... La pièce de drap arrive... On la dépèce... Et voilà cinq heureux qui, en une minute de joie enfantine, oublient tant d'angoisses souffertes, tant de misères essuyées !

Mais ce n'était pas le tout que d'avoir le drap, il fallait encore un tailleur pour le chiffonner selon la formule. On bat la ville et les faubourgs, pas de tailleur !... Et le culte de saint Antoine de Padoue, un spécialiste pour la découverte des objets introuvables, n'était pas encore en honneur là-bas. Un des cinq privilégiés, M. K..., médecin-major de la marine, ne savait plus à quel autre saint se vouer, lorsqu'un matin, en ouvrant les yeux, il vit à son chevet, dans l'attitude obséquieuse de Méphisto devant le docteur Faust, un superbe type de moricaud que, à son baluchon vert, il reconnut immédiatement pour un virtuose de la coupe.

— C'est vous le tailleur ? s'écria-t-il en bondissant hors du lit.

— Pour vous servir, vahazah bé !

— Alors, dépêchons... prenez mes mesures.

— Un dolman, je crois ?

— Oui... faites vite !

Le moriçaud tira son mètre de sa poche, auna lentement l'Esculape en long, en large, en travers, et quand il eut fini :

— Où est votre dolman ?

— Là, sur cette chaise.

— Donnez !

— Pour quoi faire ?

— Pour l'emporter, parbleu !

— L'emporter !...

— Sans doute... Comment taillerais-je sans modèle ?

— Alors, à quoi bon ce métrage que vous venez de me faire subir ?

— Histoire de vous montrer que je n'ignore aucun des secrets de mon art !

Ce disant, le Poole malgache tourna les

talons et sortit, avec le rire de Méphisto sous le balcon où le docteur Faust effeuillait la Marguerite.

Et, pendant les quelques jours que dura le décalque, le major dut se morfondre en bras de chemise dans sa petite chambre de garçon. C'est à peine si, de temps à autre, il risquait un œil à la fenêtre, et son âme saignait de voir les camarades arpenter, avec des mines joyeuses, la place d'Andohalo... Ils étaient en loques, c'est vrai, mais ils buvaient l'air libre à pleins poumons... tandis que lui !... Et il regretta presque ses velleités d'élégance.

Reprenons.

En ce temps-là — huit mois écoulés — il n'y avait pas à Tananarive... Mais pourquoi dévider toute la bobine des desiderata ?... Un mot les résume tous : le néant !... Et Tananarive est un centre de cent vingt mille âmes !

En indiquant tout ce qui manque dans cette vaste agglomération d'hommes au point de vue industriel et commercial, j'ai virtuellement indiqué les industries et les commerces qui peuvent s'y exploiter avec profit. Un point, c'est tout.

. . . . . .

D'autres personnes m'ont écrit :

« Comment vit-on dans la métropole malgache ? Quelle figure y ferait un Parisien venu pour y étudier les ressources de l'île, avec un budget de cinq cents francs par mois ? »

C'est précisément sur ce pied-là, dans les mêmes conditions budgétaires, que j'ai vécu pendant mon séjour à Tananarive. La réponse m'est donc aisée.

La vie matérielle est d'un bon marché quasi dérisoire. J'ai gardé, comme document à l'appui, les prix-courants du zoma pendant la dernière quinzaine d'avril :

Riz décortiqué blanc, 2 fr. 70 les 16 kil. ; rouge, 1 fr. 50 ; brut, 65 c. — Bœuf vivant, 65 fr. — Mouton vivant, 4 fr. — Rosbif entier, 1 fr. — Filet de bœuf entier, 80 c. — Gigot de mouton entier, 1 fr. — Jambon entier, 50 c. — Lait (le litre), 15 c. — Poulets : petits, 20 c. ; gros, 35 c. ; poule grasse, 1 fr. — Dinde, 1 fr. 45. — Canard, 40 c. — Pigeons (la paire), 50 c. — Œufs (la douzaine), 20 c.

Les légumes à l'avenant. Les fruits, mangues, ananas, avocats, bananes, goyaves, goyaves de Chine, nèfles du Japon, etc., entrent à peine en ligne de compte. Quant aux belles oranges du pays, à la peau verte et satinée, aux exquises mandarines grosses comme de petites citrouilles, on a la centaine pour quatre francs; pour cent sous, on a le choix entre mille.

Le budget général peut s'établir d'après ces modestes données. On me permettra de prendre le mien pour exemple.

Nous vivions en popote, moi cinquième, dans une des maisons les plus confortables et les mieux situées de la ville, et dont le

loyer mensuel était de cent francs. Soit *20 francs* pour ma part, si je n'avais pas joui de l'hospitalité la plus écossaise.

Notre domestique se composait de 3 boys et de 2 femmes de charge, à 10 francs l'un par mois ; d'un chef de cuisine à 25 francs et d'un marmiton à cent sous. Soit *16 francs* pour ma part, toujours sous la même réserve que dessus.

Notre popotier donnait chaque matin 8 francs au chef de cuisine, 240 francs par mois. Et moyennant ce, quatre fois par jour, on s'en fourrait jusque-là... (J'ai su depuis que le drôle nous volait des deux cinquièmes!...) Soit *48 francs* pour ma part.

Dans ce chapitre n'étaient compris ni le vin — 120 francs par mois environ — ni le cognac — une trentaine... Soit, pour ma part, *30 francs*.

Soit, au total, une cotisation mensuelle

de *114 francs*, pour le loyer, le service, la table et les liquides.

A ce chiffre, il faut ajouter : 100 franc pour la toilette, la lingerie, la chaussure, etc., et 50 fr. pour les bourjanes. Total : 264 fr. par mois.

En tablant sur un budget fixe de 25 louis, il resterait donc 236 francs d'argent de poche pour les menus plaisirs, les apéritifs, les petites libéralités obligatoires, et pour ce chapitre, point onéreux à Tananarive, que Chavette inscrivait, sur son carnet de voyage, sous la rubrique : *On n'est pas de bois!*

Conclusion : avec une mensualité de cinq cents francs, on peut se donner, là-bas, des airs de nabab et même faire des économies... si l'on n'a pas de vices.

. . . . . .

Je clos ici cette monographie malgache, — heureux si j'ai pu, par ces légères esquisses, attirer la sympathie du public sur

ce coin de notre empire colonial, qui, le jour où la pacification sera faite, et cela ne saurait tarder, en sera — ma foi, sur ce point, est entière — l'inestimable joyau.

FIN

TABLE

Pages

PRÉFACE V
AU LECTEUR XIII

DE MARSEILLE A TAMATAVE

Livre de bord 3

LA GRANDE ILE

I. Beware. 93
II. Le Bourjane.. 113
III. De Tamatave à Tananarive. 127
IV. De Tananarive à Tamatave 143
V. La ville aux mille villages. 159
VI. Ranavolo Manjaka III 175
VII. Un mariage hova.. 189
VIII. La vie à Tananarive. 205

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

RETURN TO ➜ **CIRCULATION DEPARTMENT**
198 Main Stacks

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS.
Renewls and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 18 1998		

FORM NO. DD6

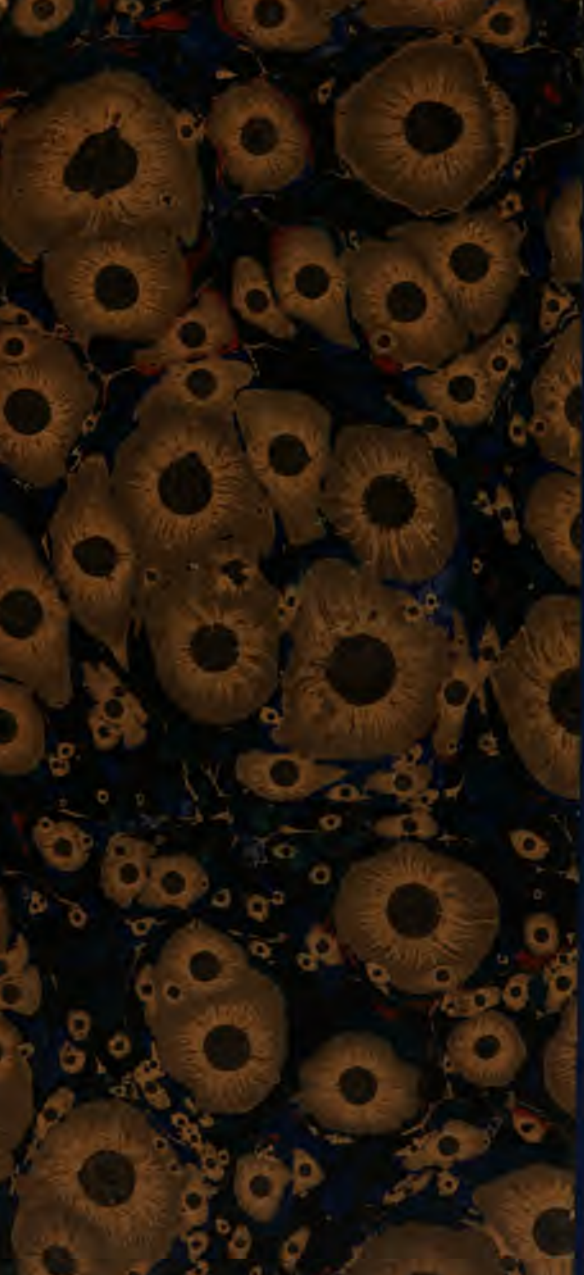
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720-6000

YB 34321

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C061420140

790435 DT469

M26B6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY